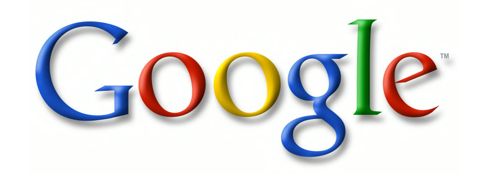
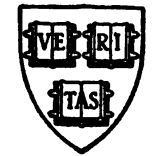

Google

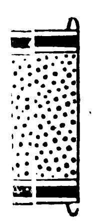



VE
RI
TAS

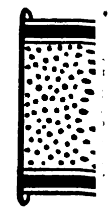
CLASSIQUES POPULAIRES

Édités par

H. Lecène & H. Oudin







A. COLLIGNON

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE NANCY



PARIS, 17, RUE BONAPARTE.

NOUVELLE COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

VIRGILE

EN VENTE DANS CETTE COLLECTION

Publiée sous la direction de M. EMILE FAGUET, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Condorcet, docteur ès lettres, avec le concours de plusieurs professeurs de l'Université.

Cette collection comprendra une trentaine de volumes, format in-8° cavalier, ornés de nombreuses illustrations.

Chaque volume se vend séparément.

Prix, broché. 1 50

Relié, toile anglaise, tranches rouges. 2 50

La Fontaine, par EMILE FAGUET. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs reproductions de Fessard, graveur du XVIIIe siècle. — *Troisième édition.*

Corneille, par le MÊME. Un volume orné de deux portraits et de plusieurs reproductions de Gravelot, graveur du XVIIIe siècle. — *Deuxième édition.*

Michelet, par F. CORRÉARD, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, professeur d'histoire au Lycée Janson de Sailly. Un volume orné d'un portrait et de plusieurs gravures.

Homère, par A. COUAT, ancien élève de l'École Normale Supérieure, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, membre du Conseil Supérieur de l'Instruction publique. Un volume contenant un portrait d'Homère d'après Theuvet et plusieurs reproductions de Flaxman.

Fénelon, par G. BIZOS, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, doyen de la Faculté des lettres d'Aix. Un volume orné de plusieurs reproductions du temps.

TOUS LES VOLUMES PARUS ONT ÉTÉ ADOPTÉS PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES ET POPULAIRES.

Pour les ouvrages de cette collection qui sont sous presse ou en préparation, consulter le Catalogue général.



d'après Saint-Aubin.

Reproduction de la Bibliothèque Nationale.

COLLECTION DES CLASSIQUES POPULAIRES

VIRGILE

PAR

A. COLLIGNON

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, PROFESSEUR
DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE DE NANCY.

Un volume orné d'un portrait de Virgile d'après Saint-Aubin, d'un buste d'Auguste, de huit reproductions de Cochin, graveur du XVIIIe siècle, et d'une carte des pays traversés par Enée.

PARIS

H. LECÈNE ET H. OUDIN, ÉDITEURS

17, RUE BONAPARTE, 17

1887

VIRGILE

CHAPITRE PREMIER.

LE SIÈCLE D'AUGUSTE. — PLACE QU'Y OCCUPE VIRGILE.

Toutes les grandes nations comptent dans leur histoire un ou plusieurs cycles d'années où, par un concours de circonstances heureuses, les lettres et les arts sont amenés à leur point de perfection, où les beaux génies fleurissent comme à l'envi, où se trouvent groupées dans un court espace de temps les gloires les plus éclatantes dont s'illustre un peuple. Ce sont là les siècles d'or, siècles privilégiés entre tous, où se font dans les champs de l'intelligence de splendides moissons, comme il y a de ces étés exceptionnels où la terre, dans son opulente fécondité, prodigue au laboureur tous ses biens. La France a connu plus d'une de ces saisons fertiles où se sont multipliés les fruits exquis de l'éloquence et de la poésie. Le règne de saint Louis, le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe siècles sont autant d'époques mémorables dans l'histoire de notre littérature, et le siècle actuel, si proche de sa fin, peut dès maintenant être considéré comme une période dont s'enorgueil-

liront aussi les lettres françaises. La Grèce a eu le siècle de Périclès, l'Italie moderne, celui de Léon X, l'Italie ancienne, le siècle d'Auguste.

L'usage a consacré ces appellations qui font rayonner le nom d'un homme d'État ou d'un souverain de tout l'éclat des merveilles mises au jour sous son gouvernement. Toutefois il est permis d'en contester la justesse. Ce ne sont pas les princes qui font les grands poètes, non plus que les grands artistes. Ils peuvent, il est vrai, les encourager, les protéger contre la malveillance ou l'envie, leur assurer, par leurs libéralités, de paisibles loisirs où ne viennent plus les troubler les soucis de la vie matérielle. S'ils ont l'amour des lettres et du beau, leur goût servira souvent de règle aux écrivains, et les œuvres composées sous leur règne offriront comme un reflet de leurs sentiments et de leurs idées préférées. Mais leur influence ne saurait aller au delà.

Il faut rendre à Auguste cette justice qu'il a du moins rempli le rôle d'un protecteur éclairé auprès des écrivains qui ont à jamais honoré son règne et lui ont rendu en renommée bien plus qu'il ne leur avait donné. Ils ont en effet chanté ses vertus, ses bienfaits, la majesté de son Empire ; ils ont entouré son nom d'une sorte d'auréole. Grâce à Horace, à Virgile, à Ovide, Auguste nous apparaît supérieur à ce qu'il fut dans la réalité, et, si l'on n'écoutait que la voix de ses panégyristes, il serait au nombre des meilleurs princes qu'ait connus l'humanité. Mais l'impartiale histoire n'a pas cependant oublié ses vices, sa fourberie, son ambition, sa pusillanimité, cette cruauté qui lui fit verser des flots de sang pour arriver au pouvoir, et, tout en rendant justice à ses talents d'administrateur, en reconnaissant qu'il sut imposer au monde le respect de la puissance

Romaine et favoriser les lettrés et les artistes, elle répète comme l'expression de la vérité même ces vers de notre vieux Corneille :

Le ravage des champs, le pillage des villes
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
Pour monter dans le trône et nous donner des lois (1).

Parmi les écrivains d'élite qu'a vus fleurir le siècle d'Auguste et qui ont immortalisé la mémoire de ce prince, Virgile est au premier rang. A ce siècle cependant les littérateurs éminents n'ont pas manqué : c'est Horace, le satirique piquant et enjoué, le spirituel auteur d'épîtres où respire la plus aimable philosophie, le poète lyrique dont les odes d'un art achevé chantent tour à tour les jeux, les plaisirs, les préceptes d'une douce et indulgente morale ou les exploits de Rome triomphante, révérée de toutes les nations. C'est Ovide, poète d'une facilité merveilleuse, qui, s'inspirant des gracieuses fictions de la mythologie, nous raconte les innombrables aventures et les métamorphoses des dieux et des héros, ou nous trace le tableau des fêtes dont le paganisme était si prodigue. C'est Tite-Live, le grand historien, qui élève un vaste monument à la gloire de sa patrie, déroule devant nos yeux la longue série des hauts faits de Rome, nous fait voir d'une manière saisissante comment sa puissance est née, s'est accrue malgré des obstacles de tout genre, et s'est enfin élevée jusqu'à ce faîte de splendeur et de magnificence. Ce sont bien d'autres écrivains encore : Tibulle, Properce, et ce Varius dont le temps a entièrement

(1) *Cinna*, act. I, sc. III, v. 217.

détruit les œuvres. Mais entre tous brille le nom de Virgile. Dans l'antiquité, la palme de la poésie latine lui a été unanimement accordée. Le moyen âge lui a voué un véritable culte. Dante (1) le salue avec enthousiasme, et le prend pour modèle et pour guide : « Oh ! s'écrie-t-il, es-tu donc ce Virgile et cette source qui répand un si large fleuve de poésie? O des autres poètes honneur et lumière... Tu es mon maître et mon auteur (2). »

Dans les temps modernes, l'admiration pour Virgile n'a fait que grandir ; tous les critiques lui ont apporté le témoignage d'une admiration sans cesse renouvelée. Naguère encore, un des ennemis les plus déclarés de l'étude du latin, qu'il bannit de notre enseignement, M. R. Frary, se sentait pris de remords en songeant à Virgile et aurait voulu le soustraire à l'universelle proscription dont il menace la littérature romaine.

Quel est donc le secret de cette séduction que Virgile exerce sur tous ceux qui ont pénétré dans sa familiarité? Par quelle magie sait-il enchanter encore, après tant de siècles écoulés, ceux même auxquels est devenue indifférente la Rome qu'il a célébrée? Quelles sont les qualités distinctives qu'il possède en propre ou qu'il ne partage qu'avec une élite ? C'est ce que nous voulons rechercher dans cette rapide étude. Interrogeons avant tout ses œuvres qui nous répondront. La biographie du poète nous aidera aussi à les expliquer et encadrera notre analyse. Tel sera le plan très simple de notre exposition.

Une courte observation préliminaire s'impose ici.

(1) Célèbre poète italien, auteur de la *Divine Comédie*, né à lorence en 1265, mort en 1321.

(2) L'*Enfer*, chant I.

Il en est de Virgile comme de tous les grands écrivains. Pour le goûter pleinement, il faut le lire dans sa langue. La grâce et la pureté de ses expressions, la douce mélodie de ses vers, tant de qualités de style qu'il a possédées à un degré supérieur, ne peuvent être rendues en un autre idiome, si fidèle, si consciencieux, si habile que soit l'interprète qui s'efforce de les reproduire. Si toute traduction est une trahison, selon un proverbe italien bien souvent cité, combien cela est vrai surtout de la traduction des poètes ! Oui, il faut désespérer de faire sentir tout le charme de Virgile à qui ne le lit pas en latin. Mais une traduction laisse subsister cependant assez de beautés, assez de nobles pensées, d'images frappantes, de brillantes peintures, pour qu'il y ait encore profit à lier avec l'écrivain cette connaissance imparfaite et à l'entrevoir à travers ce voile. Nous aurions voulu demander cette traduction à des poètes qui, sans nous donner l'exactitude rigoureuse, nous auraient permis cependant de présenter une copie plus colorée, ou comme un écho plus harmonieux du texte latin, à ceux qui ne peuvent l'aborder directement : « Car, comme le dit un vieil auteur, les vers réduits en prose perdent beaucoup de leur grâce, et paraissent bien souvent en aussi piteux état qu'un gendarme (1) qui, faute de cheval, est contraint de marcher à pied (2). » Mais la plupart des traductions de Virgile en vers français, malgré la réputation dont plusieurs jouissent, sont décidément restées trop au-dessous du modèle. Mieux vaut se borner à une prose, qui aura du moins

(1) Ce mot signifie ici : homme de guerre à cheval.

(2) Bachet de Méziriac, *Préface de la traduction des Epîtres d'Ovide.*

le mérite de la fidélité (1). Nous n'avons donné qu'exceptionnellement quelques passages traduits en vers par de vrais poètes.

(1) Nous ne nous sommes pas refusé le secours des meilleures traductions modernes de Virgile. Nommons entre autres celles de MM. Cabaret-Dupaty (Hachette), Pessonneaux (Charpentier), Fallex (*Anthologie des poètes latins*, Lemerre).

CHAPITRE II.

LA JEUNESSE DE VIRGILE. — LES BUCOLIQUES.

Virgile est né le 15 octobre de l'an 70 avant Jésus-Christ, à Andès, petit village situé à peu de distance de Mantoue. Sa famille était des plus modestes ; son père était, suivant les uns, un potier, suivant d'autres, un simple paysan, qui, d'abord fermier d'un propriétaire assez riche, avait, par son zèle et son entente de l'agriculture, mérité de devenir son gendre. Sa mère dut être également une femme distinguée par l'esprit et par le cœur; car, on l'a remarqué, les hommes éminents tiennent souvent de leur mère quelques-unes de leurs meilleures qualités, qui se transmettent par le sang et surtout par l'éducation. Celle que reçut Virgile paraît avoir été excellente, et pour son instruction rien ne semble avoir été épargné. Il étudia d'abord dans des villes peu éloignées de son pays natal, à Crémone, puis à Milan et à Rome. Enfin il se rendit à Naples, ville qui était comme imprégnée des mœurs et de la civilisation de la Grèce, et où il trouva des maîtres venus de cette patrie des arts et des lettres. Le séjour dans cette cité remplaça pour lui le voyage à Athènes, que faisaient d'ordinaire les jeunes gens qui voulaient compléter une instruction vraiment libérale. Car, bien que déchue de son ancienne grandeur, Athènes conservait sa suprématie intellec-

tuelle, et on allait s'y perfectionner dans l'étude de la rhétorique et de la philosophie. Cicéron, l'illustre orateur, Horace, l'ami de Virgile, avaient tous deux fait ce pèlerinage dans la ville qui était considérée comme le sanctuaire de l'éloquence et de la poésie, et où les Romains étaient autrefois allés chercher les modèles que leurs littérateurs s'efforçaient d'imiter. C'est à la philosophie grecque que Virgile semble surtout s'être appliqué pendant son séjour à Naples. On croit aussi qu'il y cultiva les mathématiques et la médecine. Ce qui est certain, c'est qu'aucun fils de famille n'eut de meilleurs maîtres que les siens et ne fut favorisé de plus de secours pour ses études. Aussi conserva-t-il toujours la plus vive reconnaissance pour ces parents si bons, si dévoués, qui avaient pris tant de soin de son esprit, comme s'ils eussent deviné son génie. Il eut le bonheur de les voir vivre assez longtemps pour qu'ils pussent jouir des fruits de cette éducation et connaître la gloire de leur fils. Horace, cet autre grand poète dont le nom est inséparable de celui de Virgile, dut également à l'affection éclairée de son père, un modeste affranchi, une instruction bien au-dessus de sa fortune. Il a consacré des vers émus et touchants à la mémoire de ce père excellent, et j'imagine que Virgile n'aurait pas parlé autrement du sien :

« Si, dit-il, mon naturel, assez bon d'ailleurs, n'est
« altéré que par de légers défauts, et encore en petit
« nombre, tels que des taches répandues sur un beau
« corps, si nul ne peut m'accuser à juste titre d'avarice,
« de dérèglements, de mauvaises mœurs, si, pour faire
« moi-même mon éloge, je vis pur, innocent, cher à
« mes amis, l'honneur en revient à mon père qui,
« pauvre, ne possédant qu'un maigre petit champ, ne

« voulut pas m'envoyer à l'école de Flavius, où allaient « les nobles fils de nos nobles centurions (1), la bourse « à jetons et les tablettes suspendues au bras gau- « che (2)...... Tout enfant, il osa me transporter à « Rome pour y apprendre tout ce que les chevaliers « et les sénateurs font enseigner à leurs fils. Si dans la « foule on eût remarqué mes habits et les serviteurs « qui me suivaient, on aurait cru qu'une grande fortune « fournissait à cette dépense. Mon père lui-même, in- « corruptible gardien, m'accompagnait chez tous mes « maîtres..... Et pourtant il n'avait pas à redouter « qu'on lui reprochât un jour de n'avoir fait de moi « qu'un pauvre crieur ou un collecteur d'impôts, « comme il l'avait été lui-même. Aussi n'en mérite-t-il « que de plus grandes louanges et une plus vive grati- « tude de ma part. Non, je ne serai jamais assez in- « sensé pour rougir d'un tel père ; non, je ne me dé- « fendrai pas comme tant d'autres, qui disent que ce « n'est pas leur faute s'ils n'ont pas eu des parents « nobles et illustres. Bien différentes sont mes paroles, « sont mes pensées. Car si la nature nous permettait, « après un certain nombre d'années, de recommencer « la vie et de choisir nos parents au gré de notre va- « nité, libre aux autres de changer ; pour moi, content « des miens, je refuserais d'en prendre d'autres hono- « rés des faisceaux et des chaises curules (3). »

(1) Un centurion commandait une compagnie de cent hommes. Ce grade correspondait à peu près à celui de capitaine.

(2) Les Romains se servaient, pour calculer, de jetons et de tablettes.

(3) Les faisceaux et la chaise curule étaient les insignes des grandes magistratures, et en particulier du consulat.

Ce passage est extrait de la 6e satire du livre I.

A défaut d'un témoignage direct comme celui que nous venons de citer, maints passages de Virgile sur l'amour filial nous prouvent combien ce sentiment était profondément enraciné dans son âme. Il en a exprimé toute la vivacité dans les personnages d'Iule, d'Euryale, dans Énée sauvant son père Anchise au péril de ses jours à travers l'embrasement d'Ilion. Il a su représenter aussi d'admirables figures de pères et de mères, dont la délicate tendresse pour leurs enfants trouve des accents qui pénètrent le cœur. Cette reconnaissance filiale est une vertu que nous nous plaisons à retrouver chez les hommes véritablement grands. Si haut que leur mérite les ait élevés, ils considéreraient comme un crime de rougir de leurs humbles parents; ils reportent au contraire à ceux qui les ont élevés l'honneur de leurs succès et sont fiers de les associer à leur gloire.

L'étude à laquelle Virgile semble s'être livré dès son adolescence avec le plus de passion, et qui finit par l'absorber tout entier, fut celle de la poésie. Il était né poète, prêtre des Muses, comme il le dit lui-même, et nous le verrons bientôt se consacrer sans réserve au culte de ces déesses, que la riante imagination des anciens faisait présider aux arts et aux différents genres poétiques. Il s'attacha surtout aux Muses qui chérissent les champs, et qui dictent les poèmes où respirent les grâces simples et familières de la nature rustique. Plus tard seulement, et dans son âge mûr, il osa entreprendre d'invoquer Clio, la Muse de la poésie épique, pour chanter les exploits des héros et la majesté de l'empire romain. Il s'essaya d'abord dans de petites pièces, des épigrammes, de courts poèmes, qui sont pour la plupart perdus. Puis il composa sa première

œuvre importante, les *Bucoliques* (1), qui appartiennent au genre pastoral.

Deux cents ans auparavant, un Grec de Syracuse, Théocrite, avait créé ce genre; ses idylles, que Virgile a imitées, parfois même traduites, nous offrent de petites scènes rustiques où dialoguent entre eux des chevriers, des bouviers ou des pêcheurs. Le plus souvent, pour charmer leurs loisirs, ils chantent leur vie de chaque jour, leurs travaux, leurs amours, ou bien ils se disputent le prixde la poésie, réservant à celui qui aura improvisé la meilleure chanson soit une coupe ciselée, soit une chèvre ou une brebis choisies dans tout le troupeau. Ce qui fait le charme de Théocrite, c'est la vérité de ses peintures. Ce sont des bergers réels qu'il nous représente, bien que son art les ait un peu idéalisés et embellis. Mais le défaut de la plupart des poètes qui se sont exercés après lui dans le genre pastoral, est d'avoir prêté à leurs pâtres beaucoup trop d'esprit, et de leur avoir ainsi enlevé toute ressemblance avec la nature. Ils en ont fait des lettrés ou des courtisans qui n'ont de rustique que le costume: tels sont les bergers de Florian, dont le langage est si délicat, si élégant, si raffiné, qu'on jurerait qu'ils ont fréquenté le grand salon de Versailles. Ils sont aussi loin de la réalité que ces gentils petits bergers en porcelaine de Saxe, ornement de nos étagères, avec leur houlette ornée d'un nœud rose et leurs moutons si frisés et si coquets. Que toute cette paysannerie conventionnelle et rococo évoque peu l'idée des pâtres de nos campagnes, hâlés, poudreux, au parler rude, que l'on voit

(1) Ce mot vient d'un mot grec qui signifie bouvier, pasteur. Poésie relative à la vie des bergers.

aller lentement par les prairies et les montagnes, sous les coups de la bise ou sous l'ardeur du soleil; personnages grossiers, à qui leur long contact avec la nature prête cependant une sorte de poésie mystérieuse! Ne dit-on pas qu'ils sont un peu sorciers ?

Les bergers que Virgile fait figurer dans ses Bucoliques ne sont pas, il s'en faut de beaucoup, aussi vrais que ceux de Théocrite. Celui-ci peignait avec sincérité des scènes qu'il avait eues sous les yeux sur cette terre pastorale de Sicile, sa patrie. Virgile, bien qu'ayant emprunté des traits à la nature, se sert surtout du cadre de l'églogue pour y placer l'expression de ses sentimens personnels ou pour y faire des allusions aux événements contemporains. Ses Bucoliques ont donc quelque chose d'artificiel, et de plus l'imitation y tient trop de place. Cette œuvre ne nous en séduit pas moins, comme le premier essai d'un beau génie poétique; quelques-unes de ses plus rares qualités de style y éclatent déjà; on y remarque surtout ce profond sentiment de la nature, auquel Virgile devra quelques-unes de ses plus heureuses inspirations, et qui lui dictera un chef-d'œuvre, les *Géorgiques*.

Il faut dès maintenant insister sur ce trait caractéristique de l'âme de Virgile. Bien peu de poètes, dans l'antiquité, ont compris comme lui tout ce que la campagne a d'attraits pour qui sait en goûter d'un cœur pur les simples jouissances. Nul n'a mieux parlé de cette vie rustique, si calme et si fortifiante, qui avait été celle de Virgile pendant ses jeunes années; nul n'a mieux aimé les beaux horizons, les vastes et tranquilles pâturages, les bois ombreux, les lacs et les rivières limpides que teintent de nuances variées les reflets changeants des saisons; nul n'a écouté avec plus de délices

les mille voix des champs dont la vague harmonie ravit l'âme du rêveur et du poète. Toujours il est resté l'enfant de la campagne, et Horace avait bien raison de saluer en lui le favori des Muses agrestes, qui lui ont accordé le don de la tendresse et de la grâce.

Les historiens se sont plu à rechercher, d'après les descriptions de Virgile lui-même, l'emplacement du modeste domaine de son père, où les yeux et l'âme du poète se sont ouverts aux beautés de la nature. Il s'étendait sur les bords du Mincio, « qui s'égare en de lents détours sinueux et borde ses rives d'une molle ceinture de roseaux (1). » Cette rivière sort du lac de Garde ou Bénaque, « qui parfois enfle ses vagues et frémit comme la mer ; (2) » puis, après avoir coulé au pied de petites collines couvertes de vignes, elle descend à travers une longue vallée, et se répand dans la plaine en deux petits lacs, l'un au-dessus et l'autre au-dessous de la ville de Mantoue. De là le Mincio poursuit son cours à travers des plaines fertiles, jusqu'à ce qu'il se jette dans le Pô ou Eridan, que Virgile appelle « le roi des fleuves. » Le domaine du poète était situé sur la rive droite du Mincio, à trois milles environ au sud de Mantoue et près du village d'Andès. Il comprenait sans doute un vignoble, un verger, un rucher et de bonnes terres de pâturage, qui permettaient au propriétaire de porter ses fromages à Mantoue et de nourrir des victimes pour les autels des dieux (3).

Tel est le pays où s'écoula l'enfance de Virgile ; c'est

(1) *Géorgiques*, L. III, v. 14.
(2) *Géorgiques*, L. II, v. 160.
(3) Nous avons ici résumé Dunlop, cité par Sainte Beuve. *Etude sur Virgile*. (Garnier.)

là qu'il recueillit ces premières et durables impressions que la nature dépose dans les âmes encore tendres. Quelques voyages lui firent connaître des paysages plus grandioses ; il vit Naples et son golfe admirable, le Vésuve majestueux, Rome, la reine du monde, assise sur ses sept collines, les divers pays de l'Italie où il a placé les scènes de son Énéide ; mais rien n'effaça de son cœur le souvenir de la douce province natale, et c'est à ces paisibles horizons, témoins de ses premiers jeux, confidents de ses premières pensées, qu'il revenait toujours de préférence.

Quand les instances de l'empereur et les devoirs que lui créait sa haute situation auprès du prince le retenaient dans la grande ville, ses plus chers désirs le ramenaient aux champs, près des bosquets verdoyants, des prairies que bordent des haies de cytises et de troënes, toutes bourdonnantes d'abeilles, près des coteaux couverts de vignes où, parmi les pampres, la vendange achève de mûrir sous les rayons du soleil.

C'est du fond du cœur qu'il exprimera dans de beaux vers (1) le vœu de connaître, à défaut de la science et de la gloire, les délices de la campagne. La Fontaine, un autre amant de la nature, s'est inspiré du même sentiment dans ce passage, en grande partie imité de Virgile :

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais!
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles!
Quand pourront les neuf sœurs (2), loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux

(1) *Géorgiques*, II,
(2) Les Muses.

Les divers mouvements inconnus à nos yeux,
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes!
Que si je ne suis né pour de si grands projets,
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets!
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie!
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches lambris :
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords (1).

Les premières églogues de Virgile sont de simples imitations de Théocrite : des idylles purement pastorales. Ainsi, dans la troisième il met en scène deux bergers, Damétas et Ménalcas, qui se disputent le prix du chant : ils prennent pour juge de cette joute musicale et poétique un troisième berger, Palémon, qui accepte en ces termes :

Nous pouvons nous asseoir sur cette herbe nouvelle.
C'est le printemps, l'année en sa fleur resplendit,
L'arbre ouvre ses bourgeons ; tout germe et reverdit,
Les feuilles dans les bois, dans les champs la semence.
J'écoute maintenant. Toi, Damétas, commence.
Ménalcas répondra, puis vous alternerez;
La muse aime ces chants l'un par l'autre inspirés (2).

Tel est aussi le caractère de la huitième églogue. Mais de graves événements allaient amener Virgile à modifier son genre et à y introduire des allusions transparentes aux misères contemporaines, ainsi qu'aux incidents de sa propre existence.

(1) Le Songe d'un habitant du Mogol, L. XI, fable IV.
(2) Les *Bucoliques*, traduction de M. André Lefèvre.

Déjà l'Italie avait vu par deux fois, depuis un demi-siècle, les horreurs de la guerre civile. La République romaine, qui n'avait plus pour se soutenir le patriotisme désintéressé et les mâles vertus d'autrefois, était devenue la proie des ambitieux qui se disputaient le pouvoir. Tour à tour Marius et Sylla, Pompée et César avaient inondé de sang l'Italie et les provinces, et l'immense empire, partagé en deux camps ennemis, se voyait menacé, quel que fût le vainqueur, de perdre à jamais sa liberté. César s'était élevé jusqu'à la dictature ; mais le coup de poignard de Brutus, en tuant le tyran, ne tua pas la tyrannie. Octave, l'héritier, et Antoine, le lieutenant du dictateur, s'étaient unis d'abord pour combattre l'armée de la République commandée par Brutus et Cassius, sauf à lutter ensuite entre eux à qui resterait le seul maître. Les derniers défenseurs de la liberté succombèrent dans les plaines de Philippes, en Macédoine. Il fallait maintenant récompenser les vétérans auxquels les vainqueurs avaient dû leur succès ; Antoine et Octave leur distribuèrent en Italie les territoires de nombreuses cités : Mantoue et Crémone étaient de ce nombre.

Virgile se trouvait alors à Andès chez son père. « Il « oubliait là le sort du monde ; les chansons des pâtres « voisins ne lui laissaient pas entendre les agitations « de Rome et le fracas des guerres lointaines. Les yeux « perdus à l'horizon, jetant sa pensée sereine comme un « voile transparent sur toute la nature, notant des mé« lodies inconnues, il errait tout le jour dans les prai« ries ondulées, et les travailleurs champêtres le sa« luaient au passage(1). »

(1) André Lefèvre, *Virgile et ses Églogues.* (Hetzel.)



Auguſte

Reproduction de la Bibliothèque Nationale.

C'est dans cette quiétude que vint le bouleverser l'invasion des vétérans, qui accouraient en triomphateurs pour prendre possession des champs qui leur étaient livrés. Il vit le modeste domaine paternel, le berceau chéri de son enfance, aux mains d'une soldatesque toute-puissante, contre laquelle la résistance eût été une folie. Que pouvait faire Virgile dans cette situation désespérée ? Il se souvint alors d'un de ses anciens condisciples, Varus, qui commandait la Gaule cisalpine. Il porta sa plainte à ce personnage influent, qui appuya auprès d'Octave la réclamation du poète. Il eut enfin le bonheur de rentrer en possession de son bien, et dans une de ses églogues les plus célèbres, exprima sa reconnaissance pour le bienfait de celui qu'il devait célébrer tant de fois, quand il fut devenu l'empereur Auguste, le maître absolu de Rome. Cette églogue est la première dans le recueil publié par le poète : il s'y représente lui-même sous le nom du berger Tityre, qui, paisiblement étendu sous le feuillage épais d'un hêtre, essaie sur son léger chalumeau des airs champêtres. Un dieu (qui n'est autre qu'Octave) lui a fait ces doux loisirs, a permis à ses génisses de paître en liberté et au pasteur de moduler à son gré ses rustiques chansons. Mais voici qu'un autre berger l'aborde ; c'est Mélibée, qui, moins heureux que Tityre, a vu ses biens ravis par des étrangers, et tristement part pour l'exil, forcé de fuir le sol de la patrie et ses douces campagnes. Il s'étonne du sort de Tityre et exhale de touchantes plaintes :

MÉLIBÉE.

Au pied d'un hêtre épais tu reposes, Tityre,
Et dans ta rêverie un chant des bois inspire

Ton grêle chalumeau. Nous, loin de ces doux lieux,
Nous partons, nous fuyons la terre des aïeux,
La patrie! Et Tityre, à l'ombre, en paix, rappelle
Aux échos des forêts qu'Amaryllis est belle.

TITYRE.

Ces loisirs, Mélibée, un dieu nous les a faits :
Oui, c'est un dieu pour nous, il doit l'être à jamais.
Du sang d'un tendre agneau bien souvent notre étable
Rougira ses autels. Sous ce dieu favorable,
Librement, tu le vois, peuvent errer mes bœufs,
Et moi sur ce roseau jouer l'air que je veux.
. . . .

MÉLIBÉE.

Heureux vieillard, ainsi tu garderas tes champs!
Le gravier les obstrue au loin ; le marécage
De ses joncs limoneux couvre ton pâturage :
Mais il t'en reste assez. Ton troupeau toujours sain
Evitera le mal qui ronge le voisin
Et l'herbage étranger fatal aux brebis pleines.
Près des fleuves connus et des saintes fontaines,
Jouis, heureux vieillard, de l'épaisse fraîcheur!
L'essaim que vers la haie attire un saule en fleur
Bercera ton sommeil de son léger murmure;
Là, sous la haute roche émondant la verdure,
Le bûcheron dans l'air lancera sa chanson,
Et tendrement sur l'orme, à l'envi du pigeon,
Gémiront tes amours, tes chères tourterelles.
. . . .

Et cependant, poursuit Mélibée, je m'en irai errant, exilé sous d'autres cieux; je verrai soit la Scythie glacée, soit l'Afrique aux sables brûlants et altérés, soit la Bretagne située à l'extrémité de la terre :

Faut-il, champs des aïeux, vous perdre sans retour ?
Après bien des étés vous reverrai-je un jour?
Autour de l'humble toit couvert d'herbe et de chaume,
Admirerai-je encor mon modeste royaume ?
Un soldat, un impie, aura ces chers enclos!
Un barbare, ces champs si soignés et si beaux!
Voilà dans quels malheurs la patrie est tombée :
C'est ton œuvre, ô discorde! Oui, pauvre Mélibée,
Sème donc tes sillons, voilà tes héritiers;
Aligne donc tes ceps et greffe tes poiriers!
Viens, cher troupeau, venez, chèvres longtemps heureuses,
Vous que jadis, couché sous les grottes ombreuses,
Je voyais de loin pendre aux broussailles des monts!
Jamais plus votre ami ne dira de chansons ;
Chèvres, ne comptez plus que ma voix vous conduise
Mordre le saule amer et la fleur du cytise!

TITYRE.

Pour cette nuit, du moins, sans danger tu pourrais
Reposer avec moi sur un feuillage frais.
Tu trouveras chez nous la châtaigne fondante,
Avec les fruits moelleux et la crème abondante.
Vois-tu fumer au loin les toits dans nos vallons,
Et plus longue déjà l'ombre tomber des monts (1)?

Quel contraste entre l'heureux Tityre, mollement couché sous l'ombrage auprès de son troupeau, et le misérable banni, pâle, harassé, qui pousse devant lui ses chèvres amaigries! On croit les voir tous deux.

« Le soleil, déjà sur son déclin, marque de lignes « dorées les contours des choses, et semble graver en « traits précis et purs ce tableau suave. Combien cette « sérénité de l'air assoupli par l'invisible vapeur des « eaux, cette claire chanson de l'émondeur, ces ten-

(1) *Bucoliques*, I. Traduction de M. André Lefèvre.

« dres roucoulements des colombes, et le murmure de « l'abeille sur le saule en fleur, et la voix fraîche de la « source dans l'ombre profonde, ces prairies animées « de génisses et d'agneaux bondissants, opposent un « harmonieux et puissant contraste aux douleurs de « l'exilé, au désolant mirage qui déjà lui met sous les « yeux la froide Scythie, les sables dévorants d'Afri- « que, les torrents sauvages de la Crète, et Thulé (1), « cette île brumeuse que l'océan sépare de tout l'uni- « vers ! Moissons semées de ses mains, vergers dont « il greffait les arbres, toit de chaume qui le vit naître, « tout est livré en proie à un barbare impie. Un sol- « dat sans foi va profaner les pénates séculaires du « foyer domestique. Adieu pour jamais les chansons, « le repos dans la grotte verdoyante, et le plaisir de « suivre des yeux, sur les rochers au loin, les chè- « vres comme suspendues dans l'air (2) ! »

Quelle délicatesse aussi dans les paroles de Tityre, que la bonne fortune n'a pas rendu égoïste ; avec quelle simplicité discrète il offre pour la nuit à l'exilé une hospitalité cordiale et l'invite à partager son rustique repas ! Voilà un des traits de cette sensibilité que nous aurons tant de fois à signaler chez notre poète.

Mais Tityre n'était pas encore à l'abri des retours du sort. La guerre s'était rallumée avec violence, et de nouveau son domaine fut envahi. Cette fois même, la vie de Virgile fut menacée et le centurion, qui avait fait main basse sur son bien, le poursuivit l'épée à la main ; il ne se sauva qu'en se jetant dans le Mincio, qu'il traversa à la nage. Un second appel à ses protecteurs le

(1) L'Islande ou une des îles Shetland.
(2) André Lefèvre, *Virgile et ses Églogues*.

remit, cette fois encore, en possession de sa propriété, et il put enfin en jouir sans trouble. L'églogue IX, composée à la suite de ces événements, est un nouveau témoignage de sa gratitude pour Octave. Le poète y est désigné sous le nom du berger Ménalcas.

« Quoi ! », s'écrie un de ses compagnons, Lycidas, « ces « vers qui nous consolaient, nous avons failli nous les voir « ravis avec toi, Ménalcas ! Qui donc eût chanté les nymphes « et la terre semée d'herbes fleuries, et les fontaines cou- « vertes d'un verdoyant ombrage ? »

Plusieurs autres églogues sont dédiées à ses bienfaiteurs; la IVe chante la naissance du fils de Pollion, et, dans des vers magnifiques, prédit l'avènement d'une ère nouvelle, le retour de l'âge d'or; la VIe, qui est également mythologique, est adressée à un autre de ses protecteurs, Varus. Nous n'insisterons pas sur ces pièces, que l'allégorie, les allusions plus ou moins voilées aux personnages du jour, à l'histoire contemporaine, refroidissent quelque peu pour nous. Nous allons retrouver le poète dans une œuvre originale et vraiment supérieure, que les Bucoliques font déjà pressentir.

CHAPITRE III.

LES GÉORGIQUES.

Désormais la biographie de Virgile ne nous offrira plus d'événement considérable. Le reste de sa vie, il le passera dans l'étude, tout entier à la composition de ses ouvrages. Il gagnera de plus en plus les bonnes grâces d'Auguste et de son ministre Mécène, dont il devint l'ami. Il sera lié avec les personnages les plus considérables et les plus célèbres écrivains de son temps. Mais, nous l'avons dit déjà, la cour ne l'attirait pas : fidèle à ses prédilections d'enfance, il se plaisait surtout à la campagne, en Sicile et de préférence à Naples, sur cette côte de Campanie où le retenaient la pureté d'un ciel d'azur et la vue d'un paysage splendide.

Il y trouvait la tranquillité qui lui était nécessaire pour ses travaux. Sa santé délicate avait aussi besoin du calme des champs. A la ville, il semble s'être toujours senti un peu dépaysé. Malgré les illustres amitiés qu'il y rencontrait et la grande popularité dont il y jouissait, il préférait à l'agitation de Rome la solitaire et paisible retraite où, suivant l'expression de Tacite (1), venaient pourtant le chercher la faveur d'Auguste et les regards du peuple romain.

(1) *Dialogue des orateurs.*

C'est à Naples que Virgile écrivit presque tout entières ses *Géorgiques* (1), auxquelles il travailla pendant sept années. Est-ce sur l'invitation de Mécène que Virgile entreprit de composer ce poème sur l'agriculture et en général sur la vie des champs? Il est probable tout au moins que le ministre d'Auguste encouragea vivement le poète à traiter ce sujet. Il était fort à propos de rappeler les Romains au goût de l'agriculture, qui, après avoir été leur art national, était tombée, pour diverses causes, en pleine décadence. L'empereur s'efforçait de ranimer, avec l'amour de la vie champêtre, les vertus antiques, la simplicité, la tempérance, la pureté des mœurs, bien altérées depuis la conquête des riches pays de l'Orient, remplis de toutes les séductions du vice. En suivant sa propre inspiration qui le portait, lui, fils des champs, à célébrer les beautés de la nature, Virgile secondait les projets d'Auguste. Mais comment admettre un instant qu'il ait fait en quelque sorte sur commande un tel poème ? Aurait-il, dans ce cas, trouvé cet accent de sincérité qui nous ravit ?

Le sujet avait d'ailleurs par lui-même un puissant intérêt. N'était-il pas tout national ? Dans les temps anciens, l'agriculture avait fait la force de Rome. C'est dans les travaux des champs qu'elle avait puisé la vertu et la mâle énergie qui en firent la maîtresse du monde. Aussi rien n'avait été autrefois plus honoré que cet art ; les lois le protégeaient ; de nombreuses divinités présidaient à tous les actes de la vie rustique. Des fêtes très populaires se célébraient, soit au printemps, pour appeler sur les semailles les faveurs du ciel, soit en été, en l'honneur de Bacchus

(1) D'un mot grec qui signifie : *travaux de la terre.*

qui présidait aux vendanges, ou de Cérès, déesse des moissons, à qui l'on offrait les prémices de la récolte nouvelle.

La vie des champs avait été autrefois la véritable vie romaine ; les plus hauts personnages de l'État, quittant la robe blanche bordée de pourpre, insigne du consulat, revenaient cultiver leur petit domaine.

Mais c'étaient là les temps héroïques : à l'époque où Virgile composait ses Géorgiques, les mœurs étaient changées de fond en comble. Le luxe et la corruption avaient fait d'immenses progrès. La frugalité de la vie champêtre n'était plus pour plaire à ces patriciens opulents, avides de tous les plaisirs qui affluaient à Rome ; aussi visitaient-ils rarement leurs domaines ruraux, ou, s'ils s'y rendaient parfois, ils traînaient à leur suite une armée d'esclaves et des convois de provisions de toute sorte. Car il fallait que la table de ces grands seigneurs fût alimentée par les produits du monde entier ; l'Inde devait leur envoyer ses épices, les mers lointaines, leurs plus beaux poissons, l'Asie-Mineure, les pièces de gibier les plus rares. Avec de telles mœurs, comment s'étonner que l'agriculture fût à ce point délaissée et en péril ? Les domaines étaient devenus immenses par suite de l'accroissement de la fortune entre les mêmes mains, et le maître, retenu à Rome, n'en surveillait plus l'exploitation, abandonnée au travail des esclaves. La terre semblait avoir perdu sa fertilité. Beaucoup de champs restaient en friche ; d'autres, jadis labourés, s'étaient, pour satisfaire au caprice des grands, transformés en bois, en prairies artificielles, en parcs faits pour le plaisir des yeux, mais improductifs. L'antique ferme était devenue une mai-

son d'agrément, propre à la villégiature, où le maître voulait retrouver le confort de la ville. On était maintenant obligé d'emprunter aux provinces le blé nécessaire à la subsistance de l'immense cité. A toutes ces causes qui avaient précipité le déclin de l'agriculture, étaient venues s'ajouter les guerres civiles, qui avaient dépeuplé les champs et jeté la désolation parmi les laboureurs ; la paix même n'avait pas mis fin aux souffrances des campagnards; car maint domaine arraché à son propriétaire était devenu le prix dont le vainqueur payait les services de ses soldats : nous l'avons vu par l'exemple de Virgile lui-même.

Outre son intérêt national, le poème des Géorgiques avait donc un intérêt d'opportunité. Le poète servait son pays en rappelant à l'amour de la campagne ses compatriotes insouciants ou découragés. Nul n'était plus propre que lui à aider Auguste et Mécène, auquel le poème est dédié, dans cette tâche difficile de restaurer les vieilles mœurs agricoles des Romains. Il n'avait qu'à laisser parler son cœur pour trouver des accents sincères et émus.

Les Géorgiques appartiennent au genre qu'on appelle *didactique*, c'est-à-dire qui enseigne ; il comprend les poèmes où l'on donne des leçons sur un art quelconque ou sur une science, tels que la philosophie, l'astronomie, la peinture, la pêche, la chasse, la navigation, etc. Il comporte à la fois des préceptes techniques, tels que pourrait les fournir un traité en prose, et les ornements de la poésie, qui enlèvent à l'exposition du sujet son aridité. Pour composer un poème didactique, il faut donc être tout ensemble un savant et un poète.

Virgile avait sous les yeux plus d'un modèle : chez

les Grecs, Hésiode (1) qui, dans des temps reculés, avait chanté déjà les travaux de la terre ; à Rome même, Lucrèce (2), poète de génie, qui avait célébré la nature dans un poème éloquent et passionné. Mais, quoique Virgile ait fait plus d'un emprunt à ses devanciers, il n'en a pas moins une grande originalité. Les préceptes relatifs à l'agriculture, il les a puisés, pour la plupart, dans les écrits des Grecs ou des Romains qui s'étaient occupés de cet art. Sa science est aussi complète qu'elle pouvait l'être de son temps. Là cependant n'est pas le principal intérêt de son œuvre. Ce qui nous y attache surtout, c'est l'art avec lequel il a su faire vivre ces descriptions des travaux rustiques, c'est la sympathie émue avec laquelle il nous initie aux mystères de la nature ou cherche à les pénétrer, c'est cette tendresse qui s'étend non seulement aux cultivateurs, mais à tout ce qui les entoure, aux animaux des champs, aux arbres, à la terre ; car il a su donner une âme même aux choses inanimées.

Les premiers vers du poème nous en exposent le plan, qui est d'une netteté lumineuse :

« Quel art produit les riantes moissons, sous quel astre
« il convient de labourer la terre et de marier la vigne à
« l'ormeau, quels soins il faut donner aux bœufs, à la con-
« servation des troupeaux, quelle expérience réclame l'édu-
« cation de l'abeille économe, voilà, Mécène, ce que je vais
« chanter. »

Le premier chant traitera donc du labourage et des instruments aratoires ; dans le second, le poète nous

(1) Auteur du poème : *Les Œuvres et les jours*, né à Ascra en Béotie. (IXe siècle avant J.-C.)

(2) Né à Rome, vers l'an 98 avant J.-C.

entretiendra de la culture des arbres, et en particulier des arbres fruitiers, de l'olivier, de la vigne. Dans le troisième, il sera question des troupeaux et des animaux rustiques ; enfin le quatrième sera tout entier consacré aux abeilles.

Nous allons parcourir ensemble ce beau poème, et, puisque nous ne pouvons tout citer, nous arrêter au moins aux passages les plus intéressants et les plus célèbres.

Virgile commence par invoquer les dieux qui président aux travaux des champs : Cérès, qui enseigna aux hommes l'art du labourage ; les Faunes, les Dryades et les Sylvains, divinités des bois ; Neptune, qui fit saillir de terre le premier cheval ; Pan, gardien des brebis ; Minerve, qui créa l'olivier pacifique ; Triptolème, qui inventa la charrue recourbée, en un mot tous les êtres divins qui veillent sur les campagnes, qui fécondent les germes des nouvelles semences et du haut des cieux leur versent les pluies salutaires. Dans cette invocation il comprend Auguste lui-même, et sacrifie ainsi à l'usage qui allait de plus en plus se généraliser, de déifier les empereurs de leur vivant même. Nous avons peine à comprendre aujourd'hui de si monstrueuses adulations, qu'expliquent, sans les excuser, certaines traditions politiques et religieuses des Romains. Corneille fait dire avec raison par un païen sceptique :

Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme,
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs.
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses (1).

(1) *Polyeucte*, act. IV, sc. 6.

Le poète entre ensuite dans son véritable sujet. Dès le retour du printemps, lorsque la neige se fond et s'écoule du haut des montagnes longtemps blanchies, que la terre, durcie naguère par la gelée, s'amollit sous la tiède haleine des zéphirs, le laboureur doit commencer ses durs travaux, et faire reluire au frottement du sillon le soc de la charrue rouillé par un long repos. Mais, avant de creuser avec le fer une terre inconnue, il faut étudier la nature du sol : dans telle contrée, c'est le blé qui réussit le mieux, dans telle autre, la vigne ; il est pour chaque terrain une culture qui lui convient de préférence. Virgile expose alors avec une précision de détails très grande, mais qui n'enlève rien à la beauté poétique des vers, les conditions les plus favorables aux semailles, les mille précautions que le laboureur doit prendre, les soins assidus qui s'imposent à lui ; il énumère et décrit les instruments nécessaires à la culture : la charrue, la herse, les chariots, les râteaux pesants, les vans et les corbeilles tissus d'un osier flexible. Il enseigne aussi comment il importe d'aplanir l'aire où le blé sera battu, et de la purger des taupes, des crapauds, ou des charançons, terribles ennemis des récoltes. A ces préceptes en succèdent d'autres, relatifs à la répartition des travaux selon les différentes saisons. L'agriculteur doit se régler d'après les constellations, d'après le lever et le coucher des astres. Si la pluie le retient dans sa maison, il peut à loisir faire bien des ouvrages nécessaires ; il affile le soc émoussé de sa charrue, marque ses troupeaux, mesure ses grains, aiguise des pieux et des fourches à double dent, ou prépare les branches du saule pour en lier la vigne naissante :

« Il est, même pour les jours de fête, certaines occu-
« pations que n'interdisent ni la religion, ni les lois; on
« peut, sans offenser les dieux, détourner le cours d'un
« ruisseau, entourer ses moissons d'une haie, tendre des
« pièges aux oiseaux, mettre le feu aux broussailles, ou
« plonger dans une eau salutaire le troupeau des brebis bê-
« lantes. Souvent, ces jours-là, le paysan hâte le pas tardif
« de son âne, dont il a chargé les flancs d'huile ou de fruits
« communs, et, revenant de la ville, en rapporte une meule
« ou un noir gâteau de poix (1). »

Les phases de la lune doivent aussi être observées : car il est des jours néfastes, c'est-à-dire où, suivant les croyances superstitieuses des Romains, rien ne réussit de ce que l'on entreprend. Certains travaux enfin s'accommodent mieux de la nuit, d'autres, de la chaleur de midi. C'est en pleine ardeur du soleil qu'il faut moissonner et broyer les grains ; c'est la nuit qu'il est à propos de faucher les prairies desséchées, pendant que la rosée humecte et amollit le sol. L'hiver est la saison du repos ; et cependant l'oisiveté ne convient jamais au laboureur.

« Plusieurs, dans les soirées d'hiver, veillent à la lueur
« d'une lampe, s'arment d'un fer tranchant et taillent le
« bois résineux en forme de torches. Cependant leur com-
« pagne charme par ses chansons les longues heures
« du travail, et fait courir entre les fils de la toile la
« navette sonore, ou bouillir sur le feu le doux jus de la
« vigne, et écume avec un rameau vert la liqueur qui frémit
« dans la chaudière d'airain (2)..... C'est encore pendant
« la froide saison que l'on cueille le gland dans les bois,
« ainsi que les baies du laurier, et l'olive et le fruit ensan-
« glanté du myrte ; c'est le moment de tendre des pièges

(1) *Géorgiques*, I, v. 268 à 275.
(2) *Géorgiques*, I, v. 291 à 296.

« aux grues, des filets aux cerfs, de suivre à la trace les
« lièvres aux longues oreilles, et d'abattre les daims en
« faisant tourner, comme l'habitant des Baléares, la fronde
« meurtrière, tandis qu'une neige épaisse couvre la terre et
« que les fleuves charrient des glaçons (1). »

Observons aussi avec vigilance les constellations qui à l'automne annoncent les tempêtes. Quelle description vive, colorée, d'une vérité frappante, que celle de l'orage éclatant à l'époque de la moisson et anéantissant tout l'espoir du cultivateur ! N'y a-t-il pas ici une impression personnelle rendue avec une saisissante sincérité ?

« Plus d'une fois, au moment où le laboureur introdui-
« sait les moissonneurs dans les plaines jaunissantes, et déjà
« coupait les frêles tiges de l'orge, j'ai vu tous les vents
« déchaînés se livrer bataille, déraciner, enlever au loin
« dans les airs la moisson féconde, et l'orage emporter dans
« ses noirs tourbillons le chaume léger et la paille volti-
« geant dans l'air. Souvent aussi s'avancent au ciel comme
« d'épais bataillons, des nuées chargées d'eau, et une hor-
« rible tempête s'amasse, grosse de pluies, au sein d'un
« sombre amoncellement de nuages. Le ciel semble s'abat-
« tre et se fondre en averses torrentielles, qui noient ces
« riantes campagnes, fécondées par les travaux des bœufs.
« Les fossés se remplissent ; les fleuves au lit profond dé-
« bordent en mugissant, et la mer bouillonne dans ses
« gouffres écumants. Le père des dieux lui-même, dans la
« nuit des nuages orageux, lance la foudre de sa main étin-
« celante ; la vaste terre tremble au loin ébranlée, les ani-
« maux s'enfuient et l'épouvante abat les cœurs des mortels.
« Le dieu, de ses traits embrasés, frappe l'Athos ou le
« Rhodope ou les hauts monts Cérauniens (2). Le vent

(1) *Géorgiques*, I, v. 305 à 310.
(2) Le mont Athos, en Macédoine ; le Rhodope, en Thrace ; les monts Cérauniens, en Epire.

« croît, la pluie redouble ; tantôt les bois, tantôt les rivages « retentissent sous le souffle furieux de l'ouragan (1). »

C'est pour éviter de tels désastres qu'il faut tenir le plus grand compte des présages que donnent la lune et les astres, comme de mille indices que le laboureur expérimenté saura reconnaître. Ainsi, la tempête menace quand on voit l'hirondelle voltiger en criant autour des lacs, quand on entend la grenouille, dans la vase des marais, coasser son éternelle plainte, ou les corbeaux remplir l'air de leurs battements d'ailes.

« La jeune fille elle-même, filant à la lueur de la lampe « nocturne, sait prévoir l'orage, quand, autour de la mèche « en feu qui pétille, elle voit se former de noirs champi- « gnons (2). »

Virgile ne recule pas devant la simplicité de ces détails pris dans la nature ; il ne se laisse pas arrêter par une fausse délicatesse de goût, comme l'ont fait la plupart des poètes didactiques francais, au XVIII[e] siècle. Mais il sait, avec une merveilleuse facilité, changer de ton, quand le sujet le commande. Entre tant d'autres qualités de style, il possède à un haut degré la souplesse et la variété, qui, selon l'expression de Bossuet, « est tout le secret de plaire. » En voici un exemple. Après avoir indiqué les présages que l'on peut tirer de l'aspect du soleil à son lever et à son coucher, il rappelle les terribles pronostics que cet astre donna naguère, lorsqu'il annonça au monde le retour des guerres civiles, après la mort de César. C'est en des vers majestueux et pleins d'éclat qu'il nous peint tous ces

(1) *Géorgiques*, I, v. 316 à 334.
(2) *Géorgiques*, I, v. 390 à 392.

signes précurseurs des nouvelles calamités dont l'Italie devait être frappée.

« Le soleil eut pitié de Rome, quand César cessa de vi-
« vre ; il voila d'un sombre nuage son front lumineux et
« menaça d'une nuit éternelle la race impie des hommes.
« Hélas ! en ces temps déplorables, la terre aussi, et la mer,
« et les sinistres hurlements des chiens, et les cris des oi-
« seaux funèbres, tout annonça nos malheurs. Que de fois
« nous avons vu l'Etna briser ses fournaises, s'élancer en
« bouillonnant dans les champs des Cyclopes, et rouler,
« avec des tourbillons de flammes, des roches liquéfiées !
« La Germanie entendit de toutes parts un cliquetis d'ar-
« mes retentir dans les airs, et des tremblements jusqu'alors
« inconnus ébranlèrent les Alpes. En plus d'un endroit le
« silence des bois sacrés fut troublé par des voix lamenta-
« bles. Des fantômes, pâles et effrayants, apparurent à la
« tombée de la nuit, et, prodige inouï ! les animaux parlè-
« rent. Les fleuves s'arrêtent, la terre s'entr'ouvre ; on
« voit dans les temples l'ivoire ému verser des larmes et
« l'airain se couvrir de sueur. Le roi des fleuves, l'Eri-
« dan (1), déborde, entraînant les forêts dans son cours
« furieux, et roule à travers les campagnes les étables avec
« les troupeaux.

« Alors les entrailles des victimes n'offraient que des
« fibres menaçantes ; le sang coula des fontaines, et les
« villes aux remparts élevés retentissaient pendant la nuit
« des lugubres hurlements des loups. Jamais la foudre ne
« tomba plus souvent d'un ciel serein ; jamais au firma-
« ment ne flamboyèrent tant de sinistres comètes. Aussi les
« plaines de Philippes virent-elles pour la seconde fois les
« Romains aux prises avec les Romains, et les dieux ont
« laissé la Thessalie et les vastes champs de l'Hémus s'en-
« graisser deux fois de notre sang. Sans doute un jour
« viendra où le laboureur, en traçant des sillons dans ces
« plaines fatales, rencontrera sous le soc de sa charrue des
« javelots rongés par la rouille, heurtera de sa herse pesante

(1) Nom fabuleux du Pô.

« des casques vides, et, dans des tombeaux entr'ouverts,
« contemplera d'un œil étonné les gigantesques ossements
« des guerriers (1). »

Ces derniers vers ont été admirablement rendus par Victor Hugo: les temps, dit-il, sont arrivés que le poète avait prédits:

Aujourd'hui dans ces champs, vaste plaine muette,
Parfois le laboureur, sur le sillon courbé,
Trouve un noir javelot qu'il croit des cieux tombé,
Puis heurte pêle-mêle, au fond du sol qu'il fouille,
Casques vides, vieux dards qu'amalgame la rouille,
Et, rouvrant des tombeaux pleins de débris humains,
Pâlit de la grandeur des ossements romains (2) !

Le sentiment qui est ici exprimé par Virgile est un de ceux qui lui tiennent le plus au cœur. Il a l'horreur de la guerre civile, dont il a vu de près toutes les misères, et qui ne l'a pas épargné lui-même ; il aspire, comme tous ses contemporains, à la paix, à une paix durable ; il salue avec reconnaissance le maître qui s'est imposé à Rome et lui donne, à défaut de la liberté perdue, hélas ! pour toujours, une tranquillité qui n'est pas sans gloire et la sécurité du lendemain. Aussi, après la peinture des désastres qui ont frappé l'Italie, quelle ardente prière il adresse aux dieux, comme il les supplie d'épargner désormais sa patrie et de conserver longtemps à la terre le prince qui a entrepris de réparer tant de maux, de relever tant de ruines !

Le chant II des Géorgiques s'ouvre par une courte et brillante invocation à Bacchus ; car c'est la vigne chère à ce dieu que le poète va célébrer, ainsi que les arbres

(1) *Géorgiques*, I, v. 466 à 497.
(2) Les *Rayons et les Ombres*, VIII. A M. le duc de...

des forêts, des vergers, et l'olivier si lent à croître. Ici encore nous rencontrerons bien des détails techniques, tels qu'aurait pu en contenir un traité d'arboriculture ; mais une poésie vivifiante, une sensibilité toujours en éveil animent et fécondent ces préceptes arides. L'arbuste n'est plus pour Virgile un végétal qu'on taille ou qu'on émonde, qu'on greffe ou qu'on provigne, et dont il suffise de décrire la culture avec une froide et sèche exactitude. C'est un être auquel il prête des sentiments humains et attribue toutes nos passions : l'ignorance, la crainte, l'étonnement, la tristesse. Ici, c'est le rejeton du laurier qui, tout petit, cherche un abri sous l'arbre élevé qui lui a donné naissance, comme l'enfant qui se réfugie dans le sein de sa mère ; ailleurs, c'est le platane ou le frêne qui, récemment greffé, regarde avec surprise le feuillage nouveau qui couvre ses branches et ces fruits qui ne sont pas les siens. Puis que de tendres soins il recommande pour ces arbres exposés à tant de fléaux divers ! Comme il semble souffrir avec ceux qui périssent, soit quand l'incendie s'est abattu sur la forêt, soit quand la dent meurtrière des troupeaux déchire leur écorce ou broute les pousses de leur naissant feuillage ! Comme il se réjouit, au contraire, lorsque, sous la tiède haleine des brises printanières, les jeunes plantes s'épanouissent aux rayons du soleil et font sortir leurs bourgeons délicats, gage de la récolte future, ou quand, l'automne venu, la vigne plie sous le poids des raisins et que partout les arbres fruitiers répandent leur savoureux parfum !

L'étude du climat qui convient le mieux à chaque espèce l'entraîne à faire un chaleureux éloge de l'Italie, que les dieux ont particulièrement favorisée. Le patriotisme de Virgile se donne carrière dans ce beau passage ;

c'est, nous le répétons, une des sources de son inspiration ; l'amour de la patrie le soutient dans cette tentative pour ramener ses contemporains au goût de l'agriculture. Un de nos plus grands poètes, André Chénier, a imité cet éloge de l'Italie, et avec les changements qu'exigeait la différence des deux pays, il l'a appliqué à notre France. Citons quelques-uns de ces vers gracieux, émus et d'une couleur si antique ; c'est du Virgile, pour ainsi dire, transposé :

France ! ô belle contrée, ô terre généreuse,
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse,
Tu ne sens point du Nord les glaçantes horreurs ;
Le Midi de ses feux t'épargne les fureurs ;
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles ;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule ; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix ;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.
Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets ;
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante, et de Zéphyre aimée,
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,
L'orange et le citron de leur tunique d'or,
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,

Epaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux :
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône et mille autres enfin,
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois, et pâturages,
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés (1).

Le second chant des Géorgiques se termine par un épisode également célèbre, l'éloge de la vie champêtre. Dans ce morceau qui contient l'idée capitale du poème, Virgile oppose à l'agitation inquiète, au luxe coupable, à la corruption des villes, le calme, la simplicité, la pureté des campagnes. Quel séduisant tableau des labeurs salutaires et des joies du cultivateur !

« Le laboureur fend le sein de la terre avec le soc re-« courbé de la charrue. Ce travail amène ceux de toute « l'année ; c'est par là qu'il nourrit sa patrie, ses petits « enfants, ses bœufs et ses jeunes taureaux qui l'ont bien « mérité. Nul repos pour lui, avant que l'année ait chargé « ses arbres de fruits, rempli de troupeaux ses étables et « couvert ses sillons de gerbes abondantes, dons de Cérès, « qui feront ployer ses greniers. L'hiver venu, il broie sous « le pressoir l'olive de Sicyone (2) ; les porcs, repus de « glands, rentrent joyeux à l'étable ; on cueille les baies sau-« vages de la forêt. L'automne lui fournit ses fruits divers, « et, sur les coteaux élevés qu'échauffe le soleil, la douce ven-« dange achève de mûrir. Cependant ses enfants chéris,

(1) A. Chénier, *Hymnes et Odes*, I.
(2) Ville d'Achaie renommée pour ses oliviers.

« suspendus à son cou, se disputent ses caresses ; sa chaste
« maison suit les lois de la pudeur. Ses vaches laissent pen-
« dre leurs pis gonflés de lait, et ses gras chevreaux luttent
« entre eux, corne contre corne, sur le gazon touffu. Lui
« aussi a ses jours de fêtes, et couché sur l'herbe, tandis qu'au
« milieu brûle le feu de l'autel et que ses compagnons cou-
« ronnent de fleurs le cratère (1), il t'invoque, ô Bacchus !
« en t'offrant des libations. Puis il suspend à un orme le prix
« que les bergers se disputent en lançant le javelot rapide,
« ou les invite à dépouiller leurs corps robustes pour
« s'exercer à une lutte champêtre.

« Telle fut la vie que menaient jadis les vieux Sabins, puis
« Rémus et son frère ; c'est ainsi que s'est accrue la vail-
« lante Etrurie, que Rome est devenue la merveille du
« monde, et seule a dans son enceinte enfermé sept col-
« lines. Avant le règne de Jupiter, avant que la race impie
« des hommes se nourrît de la chair des taureaux, Saturne,
« pendant l'âge d'or, menait cette vie sur la terre. On
« n'avait pas encore entendu retentir le clairon, ni forgé
« les glaives sur les enclumes (2). »

Fénelon admirait beaucoup ces beaux vers, dont se sont inspirés plusieurs de nos poètes, entre autres Racan (3), qui a, lui aussi, chanté le bonheur de cette vie champêtre et peint les paisibles joies du laboureur.

Le chant III s'ouvre, comme les précédents, par une invocation aux dieux champêtres. Ces prières répétées donnent à l'œuvre un caractère de gravité religieuse. Le poète annonce que, dédaignant les sujets rebattus, il veut entrer dans une voie nouvelle, et prendre son essor pour que son nom vainqueur du temps vole de bouche en bouche. Il promet d'élever au bord du

(1) Vase qui contenait le vin destiné au repas.
(2) *Géorgiques*, II, v. 513 à 539.
(3) Né en 1589, mort en 1670, disciple de Malherbe, auteur de poésies pastorales et religieuses.

Mincio, dans la plaine verdoyante de Mantoue, son pays natal, un temple de marbre, au centre duquel il placera la statue de César Auguste, qui en sera la divinité. Par cette allégorie, il semble déjà faire pressentir l'Énéide, qui sera un monument poétique élevé à la gloire de Rome et de l'empereur. En attendant, il va chanter les troupeaux, heureux s'il peut, en traitant ce sujet, faire honneur à sa patrie. Il décrit avec la plus élégante précision les caractères d'un cheval de sang, et insiste sur les soins qu'il faut apporter au choix des génisses et des juments destinées à la reproduction. Il trace un vif et gracieux tableau du poulain de bonne race. On le distingue à la fierté de son port, à la souplesse de ses jarrets :

« Son encolure est haute, sa tête effilée, son ventre court, « sa croupe arrondie ; ses muscles ressortent avec énergie « sur son généreux poitrail... Entend-il au loin le bruit « des armes, il ne peut demeurer en place ; ses oreilles se « dressent, tout son corps tressaille et, frémissant, il lance « du feu par les naseaux ; les flots de son épaisse crinière « retombent sur son épaule droite... de son pied il creuse la « terre et la fait résonner sous sa corne vigoureuse (1). »

Même relief, même vérité dans les vers que le poète consacre à la description des taureaux, des chèvres, des brebis, et dans ceux où il nous entretient des précautions que réclame l'élève des divers bétails, des procédés à employer pour les préserver de la chaleur ou des rigueurs de l'hiver. Avec les pays et les climats changent les usages des bergers. Dans les déserts de la Libye, pendant des mois, le troupeau nomade broute

(1) *Géorgiques*, III, v. 79 à 88.

sans abri, errant au hasard dans les vastes pâturages. Chez les Scythes, sur les bords du Danube, là où règne un éternel hiver, les troupeaux restent sans cesse enfermés dans les étables, car les champs sont sans herbe, les arbres sans feuillage, et la terre disparaît au loin sous un manteau de neige et sous d'épais frimas. Le cours des fleuves est enchaîné par la glace ; ils peuvent maintenant supporter le poids de lourds chariots; des lacs entiers se durcissent et se congèlent. Malheur aux animaux qui s'aventurent au dehors par cette horrible froidure; ils gisent bientôt ensevelis sous la neige; ceux-là seuls échappent que les sauvages habitants de ces contrées, vêtus de la fourrure des bêtes fauves, gardent avec eux dans leurs antres profonds, où brûlent nuit et jour des chênes et des ormes entiers, et où ils trompent la longueur du temps en jouant et en buvant une liqueur fermentée faite de sorbes, seul vin de ces déserts.

Le poète enseigne ensuite par quels moyens s'obtiennent la meilleure laine, le laitage le plus gras et le plus savoureux, et quels soins il faut donner aux chiens, gardiens vigilants du troupeau, ardents auxiliaires du chasseur. Puis il indique les dangers auxquels sont exposés les animaux domestiques, et les moyens de les en garantir ; tantôt c'est l'immonde vipère, tantôt la couleuvre, regardée à tort comme venimeuse par les anciens, qui menacent les bœufs de leur poison mortel. Mais surtout les maladies sont redoutables : Virgile en expose les symptômes, les causes, les remèdes, et ce passage est un de ceux qui confirmeraient le mieux la tradition suivant laquelle il aurait fait dans sa jeunesse des études médicales. Il est ainsi amené à parler d'une épizootie ou peste des animaux qui avait récemment

ravagé le Norique (1). La description de ce fléau constitue l'épisode le plus important et le plus beau du IIIe chant.

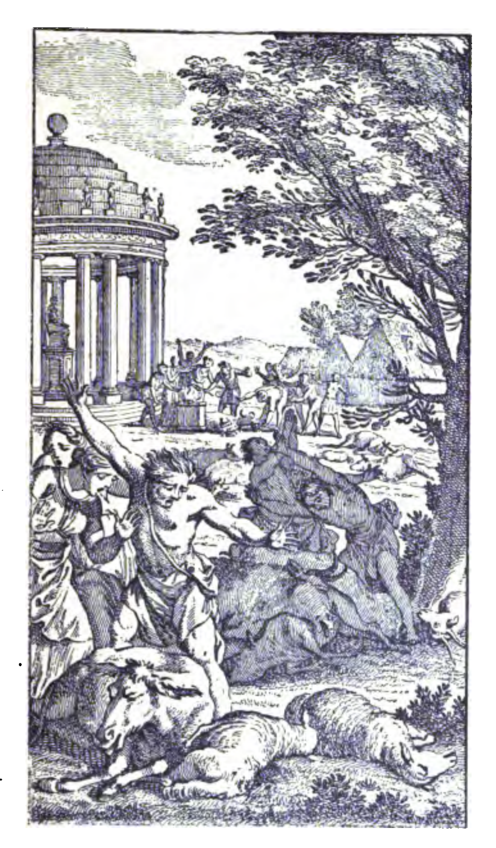
Avant Virgile, un illustre historien grec, Thucydide (2), avait tracé le tableau de la peste d'Athènes qui dévasta cette ville pendant la seconde année de la guerre du Péloponèse, tableau d'une simplicité grandiose, reproduit par le plus grand des poètes latins antérieurs à Virgile, par Lucrèce. L'auteur des Géorgiques n'a pas, comme ses devanciers, la ressource de nous intéresser aux misères de l'homme, notre semblable, frappé par un fléau contre lequel tous les remèdes demeuraient impuissants, et dont les terribles effets physiologiques et moraux ont été admirablement peints par les écrivains que nous venons de citer. C'est d'animaux seulement qu'il est ici question, et pourtant, si vive est la sensibilité de Virgile, si merveilleux son art, qu'il a su nous émouvoir autant que Lucrèce, en nous parlant des souffrances du taureau, du cheval, de la brebis. On est saisi d'une profonde pitié au spectacle de ces bêtes innocentes qui se débattent en vain dans les tortures de ce mal implacable. La Fontaine s'est souvenu du poète latin dans ces vers si touchants de la fable : *Les Animaux malades de la Peste* (3) :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
    On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie ;
    Nul mets n'excitait leur envie ;

(1) Aujourd'hui la Carinthie, la Styrie et la province de Salzbourg.

(2) Auteur de l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, né en 740 av. J.-C. mort en 396.

(3) L. VII, fable I.



La Peste des Animaux.

Reproduction de Cochin.

Ni loups, ni renards, n'épiaient
La douce et l'innocente proie ;
Les tourterelles se fuyaient ;
Plus d'amour, partant plus de joie.

Dans le Norique donc, la peste éclata avec tant de violence que, après bien des années, ce pays n'offrait encore aux yeux que des pâturages vides, de vastes et profondes solitudes.

« Là jadis un air infecté, s'embrasant de toutes les cha-
« leurs de l'automne, répandit une affreuse contagion qui
« frappa de mort l'espèce entière des animaux domestiques
« et celle des bêtes sauvages, corrompit l'eau des lacs et
« empoisonna les pâturages. La mort se présentait sous plus
« d'une forme. D'abord une chaleur dévorante, circulant
« dans les veines de l'animal, contractait douloureusement
« ses membres ; bientôt après y ruisselait une liqueur âcre
« qui minait et entraînait peu à peu ses os dans une entière
« dissolution. Souvent, au pied des autels, la victime qu'on
« allait immoler aux dieux, au moment où on parait sa tête
« de bandelettes de laine blanche comme la neige, tomba
« mourante entre les mains des sacrificateurs, trop lents à
« frapper ; ou si le prêtre avait eu le temps de l'égorger,
« ses entrailles refusaient de brûler sur le feu de l'autel,
« et le devin consulté n'en pouvait tirer aucun présage ;
« c'est à peine si les couteaux se teignaient d'un peu de sang
« et si quelques gouttes humectaient la surface du sol.

« Cependant les jeunes taureaux meurent çà et là au sein
« des riants pâturages et exhalent leur douce vie près d'une
« crèche remplie d'herbages. Les chiens si caressants sont
« en proie à la rage ; une toux violente secoue les flancs
« du porc haletant, sa gorge se tuméfie et bientôt il est
« suffoqué. Il succombe à son tour, le malheureux coursier,
« autrefois vainqueur, oublieux de la gloire, indifférent à
« l'herbe des prés ; il se détourne des fontaines, frappe sans
« cesse la terre de son pied ; ses oreilles tombent et se
« couvrent d'une sueur intermittente qui devient froide

« quand il va mourir ; sa peau sèche et rugueuse résiste à la
« main qui le touche...

« Mais voilà que le taureau, fumant sous la lourde
« charrue, s'abat soudain, vomit des flots de sang mêlés
« d'écume et pousse ses derniers gémissements. Le labou-
« reur s'en va consterné, et, dételant l'autre taureau affligé
« de la mort de son frère, laisse sa charrue au milieu du
« sillon commencé. Ni l'ombre des forêts profondes, ni les
« tendres pâturages ne peuvent rien sur l'animal languissant,
« non plus que la source qui, roulant sur un lit de cailloux,
« descend dans la plaine, plus pure que le cristal. Mais ses
« flancs se creusent, une morne stupeur appesantit ses yeux
« inertes, et sa tête affaissée retombe de tout son poids vers
« la terre. Que lui servent tant de travaux, tant de servi-
« ces ? Que lui sert d'avoir retourné sous le soc la glèbe pe-
« sante ? Et pourtant ce ne sont ni les vins du Massique (1)
« chers à Bacchus, ni les mets somptueux qui le tuent ; sa
« nourriture, c'est la feuille des arbres, c'est l'herbe de la
« prairie ; sa boisson, l'onde transparente des sources ou
« l'eau courante des fleuves, et jamais les soucis n'ont
« troublé pour lui le bienfaisant sommeil (2). »

Que de calamités entraîne pour les hommes la perte de leurs compagnons de travail ! Ils sont réduits à ouvrir la terre avec la houe, à creuser les sillons avec leurs ongles pour y enfouir les grains , et à traîner, le cou tendu, jusqu'au sommet des monts, leurs chariots grinçants. Le loup ne rôde plus autour des bergeries ; les daims et les cerfs errent pêle-mêle avec les chiens ; les poissons, rejetés par les flots, gisent comme autant d'épaves sur le rivage de la mer immense ; les oiseaux eux-mêmes tombent empoisonnés du haut des nues. Aucun remède ; les médecins se déclarent impuissants ; les Furies, les Maladies, la Peur règnent en souveraines ;

(1) Montagne de Campanie dont les vins étaient renommés.
(2) *Géorgiques*, III, v. 478 à 530.

ce ne sont, sur les rives des fleuves et sur le penchant des collines, que bêlements plaintifs de brebis et mugissements de bœufs expirants. Les cadavres décomposés s'entassent dans les étables, jusqu'à ce qu'enfin les laboureurs songent à les enfouir dans la terre. Car toucher ces horribles dépouilles, essayer d'utiliser ces toisons infectées, c'est s'exposer à mourir en proie aux affreuses tortures de la peste. Tel est le sombre tableau qui achève le troisième chant ; ce que la description a de lugubre et parfois de répugnant est corrigé et comme poétisé par les sentiments que Virgile y mêle. Notre traduction et notre analyse n'ont pu donner qu'une idée insuffisante de cette émouvante peinture ; c'est là surtout qu'il aurait fallu, selon l'expression de Mme de Sévigné, lire Virgile « dans *toute la majesté du texte.* »

Nous voici parvenus au dernier chant des Géorgiques, presque tout entier consacré aux abeilles. Il débute ainsi :

« Je vais maintenant parler du miel, rosée céleste, pré-
« sent des dieux : jette encore, ô Mécène, un regard favo-
« rable sur cette partie de mon œuvre ; dans de petits objets
« je te présenterai de merveilleux spectacles. Je vais chan-
« ter tout le peuple des abeilles, leurs chefs magnanimes,
« leurs mœurs, leurs passions, leurs combats. Mince est le
« sujet, mais non la gloire, si aucun dieu jaloux ne tra-
« verse mon entreprise et si Apollon écoute mes vœux. »

Virgile semble avoir pris un plaisir tout particulier à nous entretenir de ces insectes industrieux. Nulle part il n'a donné plus librement carrière à son imagination, nulle part il n'a revêtu d'un plus riche coloris les notions que lui fournissaient ses observations personnelles aussi bien que la science contemporaine.

Il fait surtout œuvre de poète quand il prête aux abeilles les sentiments de l'homme, et célèbre sur un ton presque héroïque les batailles que se livrent entre eux les essaims rivaux.

Il commence par donner des conseils sur le choix d'un emplacement pour la ruche; autant que possible, il faut l'établir près des sources limpides, des étangs verdoyants de mousse, au bord d'un petit ruisseau qui fuit dans le gazon ; sur l'eau on jettera en travers des branches de saule ou de grosses pierres, où les abeilles pourront se poser comme sur des ponts et sécher leurs ailes au soleil d'été, si la pluie les a mouillées ou si un coup de vent les a précipitées dans l'onde. Qu'alentour fleurissent les plantes odorantes, le serpolet, la lavande, la sarriette à l'odeur forte ou la violette qui se baigne dans l'eau courante. Après ces fraîches descriptions, le poète indique à l'apiculteur comment la ruche doit être construite, comment il peut recueillir les essaims et les amener dans les retraites qu'on leur a préparées d'avance, ou bien comment, quand ils engagent un formidable combat pour le choix d'un roi, on distingue la race et le chef qu'il faut préférer. Une fois les abeilles établies dans la ruche, il faut les y fixer en plantant tout autour des arbustes odorants, le thym et le sapin, et des fleurs au parfum pénétrant, telles que le safran. Ainsi le poète se trouve amené à dire quelques mots des jardins, et exprime son regret de ne pouvoir traiter à son gré ce sujet qui lui sourit; mais le temps le presse, et il se borne à jeter en passant le charmant épisode du vieillard de Tarente, qu'il dit avoir jadis visité dans son modeste enclos, et à qui il décerne sans hésiter la palme de l'art du jardinage:

« Au pied des hautes tours de Tarente, aux lieux où le « noir Galèse arrose des moissons dorées, je me souviens « d'avoir vu un vieillard Cilicien, possesseur de quelques « arpents d'un terrain abandonné, qui n'était ni propre au « labourage, ni favorable aux troupeaux, ni propice à la « vigne. Là pourtant, au milieu des broussailles, il avait « fait pousser quelques légumes qu'entouraient une blan- « che bordure de lis, des verveines et des pavots à la tige « grêle. Il se croyait aussi riche qu'un roi, et, quand, à la « nuit close, il rentrait au logis, il chargeait sa table de mets « qu'il n'avait pas eu besoin d'acheter. Le premier, au prin- « temps, il cueillait la rose et à l'automne les fruits. Et « quand le triste hiver faisait encore éclater la pierre et que « la glace enchaînait le cours des eaux, déjà il commençait « à tailler le feuillage de l'hyacinthe, accusant l'été lent à « venir et les zéphyrs attardés. Aussi était-il le premier à « voir ses abeilles se reproduire, ses essaims se multiplier « et le miel mousseux couler à flots de ses rayons pressés. « Il avait des tilleuls et des pins en abondance, et autant « le printemps avait fait naître de fleurs sur ses arbres fer- « tiles, autant l'automne lui rendait de fruits mûrs. Il avait « encore aligné des ormes assez vieux, des poiriers durcis « par les ans, des pruniers sauvages, portant déjà des fruits, « et des platanes assez hauts pour prêter leur ombre aux « buveurs. Mais, resserré dans les limites étroites de mon su- « jet, j'abandonne à regret les jardins et laisse à d'autres le « soin de les chanter (1). »

Virgile continue ensuite l'étude des mœurs des abeilles. Des lois puissantes les régissent, elles ont une patrie, une demeure fixe. Sages et prévoyantes, elles pourvoient, l'été, aux besoins de l'hiver et mettent en commun les fruits de leurs travaux. Elles appliquent, comme on le fait dans l'industrie, le principe de la division du travail : les unes vont butiner dans les champs, les autres,

(1) *Géorgiques*, IV, v. 125 à 148.

demeurant au logis, façonnent les rayons de cire ; d'autres distillent un miel pur ; celles-ci élèvent les jeunes nourrissons, celles-là repoussent loin de la ruche les frelons paresseux ; toutes s'empressent et s'agitent, et le miel embaumé exhale au loin la douce odeur du thym. Cette activité de la ruche laborieuse est admirablement exprimée par le poète, qui a observé avec une curiosité attendrie ce petit monde des abeilles ; il n'hésite même pas à leur attribuer une parcelle de l'intelligence divine. Que de fois, depuis, ces merveilleux insectes ont été l'objet des études et des descriptions des naturalistes ! Réaumur, Huber surtout, armés des méthodes et des instruments de la science moderne, ont fait des observations infiniment plus savantes et plus minutieuses. Mais les vers de Virgile n'en restent pas moins d'une vérité frappante, partout où il a pu voir par lui-même et ne se contente pas de reproduire les préjugés ou les fables accrédités chez les anciens. Michelet, qui, dans son beau livre de l'*Insecte*, a consacré aux abeilles des pages pleines de couleur et d'éloquence, où la science s'unit à la poésie, salue avec vénération le nom de Virgile qui a si bien parlé de ce petit peuple ailé : « Virgile est, dit-il, l'enfant de la terre, religieux interrogateur, soigneux et naïf interprète des secrets de la nature (1). » Et ailleurs : « Toute parole de ce grand poète sacré a une valeur très grave ! une autorité que j'appellerais augurale et pontificale (2) ». Aussi ne veut-il pas admettre que le poète ait commis de véritables erreurs, même là où les modernes triomphent de son ignorance. « Qu'il se soit trompé sur les mots,

(1) L'*Insecte*, p. 306. (Hachette.)
(2) *Ibid.* p. 305.

« qu'il ait mal appliqué les noms, cela n'est pas im-
« possible; mais pour les faits, c'est autre chose ; ce
« qu'il dit, je crois qu'il l'a vu. »

Après avoir fait ressortir le respect dont les abeilles entourent leur roi, et indiqué l'époque où doit se faire la récolte du miel déposé dans les rayons, Virgile nous entretient des maladies qui peuvent atteindre ces insectes diligents et des remèdes qu'on y peut apporter. Mais si l'espèce tout entière venait à disparaître, il est un procédé artificiel pour renouveler les essaims, et ce secret, c'est Aristée, le berger d'Arcadie, qui l'a découvert. Le voici : dans un emplacement étroit qu'on entoure de murs percés d'une meurtrière et qu'on couvre d'un toit, on enferme le corps d'un taureau de deux ans qu'on a assommé et meurtri, on le couche sur un lit de feuillage, de thym et de garou. La décomposition du cadavre produit, au bout d'un certain temps, des insectes qui peu à peu revêtent la forme des abeilles. Tel est le moyen préconisé par Virgile. Il n'a, avons-nous besoin de le dire ? aucune valeur scientifique. Admettons, comme le fait Michelet, que le poète ait ici confondu les abeilles avec d'autres insectes ailés qui semblent naître de la décomposition des corps. Quand il se serait mépris du tout au tout, nous ne devons pas nous glorifier outre mesure de notre supériorité facile sur les anciens, dans les sciences physiques et naturelles. Nous avons profité du travail accumulé des siècles ; la science est un trésor que chaque année augmente : mais la poésie peut du premier coup arriver à la perfection. Homère l'a prouvé. Virgile aurait bien des leçons à recevoir de nos naturalistes ; mais il reste un poète inimitable, et les plus grands parmi ceux qui ont illustré notre époque s'inclinent encore devant lui.

O Virgile ! ô poète ! ô mon maître divin (1) !

s'écrie Victor Hugo.

Il est donc bien inutile d'entamer une discussion sur la valeur du procédé vanté par Virgile, quand il fait naître ses abeilles du flanc des taureaux immolés. Il nous suffit que cette erreur nous ait valu un très bel épisode qui est comme le couronnement des Géorgiques, l'épisode d'Aristée.

Aristée, berger d'Arcadie, fuyait les vallons qu'arrose le Pénée (2) ; car la maladie et la faim lui avaient enlevé ses abeilles. Il s'arrêta à la source sacrée du fleuve, en proie à une amère tristesse, et invoqua sa mère, nymphe de ce fleuve, faisant appel à sa tendresse, réclamant son secours dans la calamité qui le frappait et avait anéanti tous les fruits de son industrie et de ses longs efforts. Du fond de son humide séjour, Cyrène entend les plaintes de son fils : elle est entourée de la troupe des nymphes occupée à filer la laine la plus fine, teinte du vert le plus doux. Emue par les gémissements d'Aristée, elle l'appelle, ordonne aux flots de se séparer et d'ouvrir un passage au jeune berger ; les eaux du fleuve se courbent de chaque côté en forme de montagne, et Aristée descend jusqu'au fond de l'humide royaume. Il admire la superbe demeure de sa mère, les lacs renfermés dans des grottes et les bois retentissants. Il contemple tous les fleuves qui coulent sous les entrailles de la terre pour aller arroser les diverses contrées du monde. On s'empresse à consoler le jeune homme, que sa mère reçoit sous la voûte de rocailles de son palais. Quand elle a appris le sujet

(1) Les *Voix Intérieures*, VII.
(2) Fleuve de Thessalie.

de ses pleurs, elle l'engage à consulter sur la cause du désastre qui vient de l'atteindre un devin qui connaît tout, le passé, le présent et l'avenir. C'est un dieu marin,

..... Le vieux gardien des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
Ne cache aucuns secrets,

et qui :

Sous diverse figure, arbre, flamme, fontaine,
S'efforce d'échapper à la vue incertaine
Des mortels indiscrets (1).

Il ne révèle ce qu'il veut tenir caché que si on le surprend et si on l'enchaîne. Cyrène conduira son fils à l'endroit où le vieillard se repose, à l'heure ardente de midi : étendu et endormi, Aristée l'attaquera facilement ; mais lorsqu'il le tiendra enchaîné, Protée prendra mille aspects divers, mille formes effrayantes, se changera en un sanglier affreux, en un tigre, en un dragon écailleux, en un lion à la fauve crinière, ou bien il pétillera comme la flamme, ou glissera entre les mains du jeune berger avec la fluidité de l'eau. Il faudra qu'Aristée, sans se laisser épouvanter, le tienne étroitement serré jusqu'à ce qu'il ait repris sa forme première.

« Elle dit et répand sur son fils une essence d'ambroisie « qui parfume tout son corps ; une suave odeur s'exhale « de sa chevelure artistement arrangée, et une vigueur nou- « velle anime ses membres. Une vaste caverne s'ouvre au « flanc d'une montagne rongée par les vagues ; là, l'onde

(1) J.-B. Rousseau, *Odes*, III, 1. *Au comte du Luc.*

« poussée par le vent s'amasse et se brise en deux courants « contraires ; c'était autrefois une rade sûre pour les ma- « telots surpris par la tempête. C'est au fond de cet antre « que Protée se retire à l'abri de l'énorme rocher ; c'est là « que la nymphe place le jeune homme, le dos tourné à la « lumière, dans un coin obscur, et elle-même se tient à l'é- « cart, enveloppée d'un nuage. Déjà l'ardent Sirius brû- « lait du haut des cieux les Indiens altérés ; déjà le soleil, « au milieu de sa carrière, lançait ses rayons embrasés ; « l'herbe était desséchée et la chaleur faisait bouillir jus- « qu'au fond de leur lit le limon des rivières (1) ».

C'était l'heure décrite en vers pleins et sonores par un poète contemporain :

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre,
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux ;
La lointaine forêt dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos (2).

Protée, quittant le sein des flots, s'avance vers sa retraite accoutumée. Autour de lui bondissent les phoques dont il est le berger, faisant jaillir au loin l'onde amère. Puis ils se dispersent çà et là sur le rivage et s'endorment. Le vieillard lui-même vient à peine d'allonger sur le sol ses membres fatigués, quand Aristée s'élance en poussant un cri et se hâte de lui lier les mains. En vain Protée cherche à lui échapper par ses métamorphoses accoutumées et se transforme tour

(1) *Géorgiques*, IV, v. 415 à 428.
(2) Leconte de Lisle, *Poèmes antiques. Midi.*

à tour en feu, en bête féroce, en onde fugitive. La ruse est impuissante à le sauver : il cède et consent en frémissant à répondre aux questions d'Aristée. Il lui explique enfin la cause de son infortune. Si les abeilles du jeune berger ont péri, c'est que la vengeance d'Orphée le poursuit : Orphée punit en lui l'auteur involontaire de la mort d'Eurydice, son épouse bien-aimée. C'est en cherchant à fuir Aristée que la jeune femme, courant le long du fleuve, n'aperçut pas un énorme serpent caché dans les hautes herbes, qui lui donna la mort. Ainsi le poète est amené à raconter le deuil pathétique d'Orphée et son audace surhumaine, lorsqu'il entreprend de descendre jusque dans les enfers pour reconquérir cette épouse si tendrement chérie.

Orphée, personnage légendaire, représente le poète des âges primitifs qui a su, par la magie de ses chants, civiliser les hommes encore barbares. C'est ce que la fable a exprimé, quand elle le montre charmant les bêtes sauvages et touchant par ses accents jusqu'aux êtres inanimés, jusqu'aux arbres et aux rochers. Ici c'est de la mort elle-même que nous le verrons triompher par la puissance de ses ravissants accords et l'héroïsme de son amour.

La mort d'Eurydice est pleurée par les Dryades (1), ses compagnes, qui font retentir de leurs gémissements les hauteurs du Rhodope et du Pangée (2).

« Pour Orphée, confiant sa douleur à sa lyre fidèle, il se
« tenait sur la rive solitaire, et c'est toi, tendre épouse,
« qu'il chantait au lever du jour, toi qu'il chantait encore
« au retour de la nuit.

(1) Nymphes des bois.
(2) Montagnes de Thrace.

« Les gorges mêmes du Ténare (1), entrée profonde du « royaume de Pluton, ces bois sombres, où règne l'horreur « des ténèbres, il les franchit, il aborda les mânes et leur « roi redoutable, et ces cœurs qui ne savent point s'atten- « drir aux prières des humains. On voyait, touchés de ses « accords, accourir du fond de l'Érèbe (2) les ombres « légères et les fantômes privés de la lumière, aussi nom- « breux que ces milliers d'oiseaux qui se cachent dans le « feuillage, quand le soir ou une pluie d'orage les chasse « des montagnes : mères, époux, héros magnanimes qui ont « fourni la carrière de la vie, enfants, jeunes filles mortes « avant l'hyménée, jeunes gens portés sur le bûcher sous « les yeux de leurs parents. Tous, le noir limon et les « affreux roseaux du Cocyte les emprisonnent, et le Styx(3), « en coulant neuf fois autour d'eux, les enferme pour « jamais. Le Tartare lui-même, séjour profond de la mort, « et les Euménides aux cheveux hérissés de noirs serpents, « furent émus par les chants d'Orphée; la triple gueule de « Cerbère resta béante, et la roue d'Ixion (4), que n'agi- « tait plus le vent, cessa de tourner.

« Déjà il revenait ; il avait échappé à tous les périls. « Eurydice, rendue à son amour, remontait avec lui vers les « régions terrestres : elle le suivait (telle était la condition « imposée par Proserpine), quand un délire soudain s'empara « de l'aveugle amant (faute bien pardonnable, si les mânes « savaient pardonner) ; il s'arrête presqu'aux portes de la « lumière ; oubliant sa parole, vaincu par son amour, il se « retourne, il regarde sa chère Eurydice. C'en est fait ; tout « le fruit de tant de peines s'évanouit, le pacte conclu avec « l'impitoyable tyran est rompu, et trois fois un bruit horrible « retentit dans les marais de l'Averne : « Ah! malheureuse! « s'écrie Eurydice, qui donc te perd, cher Orphée, et me

(1) Le Ténare est un promontoire situé au sud de la Laconie, aujourd'hui cap Matapan. Les anciens y plaçaient une des entrées des enfers.

(2) Le séjour des morts.

(3) Le Styx et le Cocyte, fleuves des enfers.

(4) Un des criminels fabuleux que la légende plaçait dans les enfers; il était attaché à une roue qui tournait sans cesse.

« perd en même temps? Quel funeste délire! Voilà qu'une « seconde fois les cruels destins m'entraînent en arrière, et « sur mes yeux éteints l'éternel sommeil s'appesantit. Adieu, « adieu encore! je me sens emportée au sein d'une nuit pro- « fonde, et je tends vers toi mes mains défaillantes : hélas! « ne je suis plus à toi. » Elle dit, et tout à coup disparaît à « ses regards, comme une légère vapeur qui se dissipe dans « les airs. En vain Orphée veut saisir cette ombre, en vain « il veut lui dire mille tendres paroles ; il ne la revit plus, « le nocher de l'enfer ne lui permit plus de franchir le « marais qui le séparait d'Eurydice. Que faire? où porter « ses pas, après s'être deux fois vu ravir son épouse ? Par « quels pleurs, par quels accents fléchira-t-il encore les « mânes et les divinités infernales? Déjà froide, Eurydice « voguait sur la barque du Styx.

« On dit que durant sept mois entiers, au pied d'un « rocher escarpé, sur les rives désertes du Strymon (1), « Orphée versa des pleurs et fit retentir les antres glacés « du récit de ses malheurs; sa voix attendrissait les tigres ; « il attirait les chênes mêmes par la douceur de ses chants. « Telle, à l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle (2) « déplore la perte de ses petits, qu'un laboureur inhumain « a guettés et arrachés encore sans plumes de leur nid. Elle « passe la nuit à gémir et, perchée sur la même branche, « recommence sans cesse son chant lamentable, remplis- « sant tous les lieux d'alentour de ses accents douloureux. « Ni l'amour ni l'hymen ne purent séduire le cœur d'Or- « phée. Seul, il errait à travers les glaces hyperboréennes, « sur les rives neigeuses du Tanaïs (3), dans les plaines « du Riphée que couvrent d'éternels frimas, pleurant Eu- « rydice et les faveurs inutiles de Pluton. Irritées de ses « mépris, les femmes de Thrace, au milieu des mystères « sacrés et des orgies nocturnes de Bacchus, le mirent en « pièces et dispersèrent au loin dans les campagnes ses « membres déchirés. Et même alors que sa tête, séparée

(1) Fleuve de Thrace.
(2) Nom mythologique du rossignol.
(3) Aujourd'hui le Don.

« de son cou aussi blanc que le marbre, roulait emportée
« par les rapides tourbillons de l'Hèbre, sa voix expirante
« et sa langue glacée appelaient encore Eurydice. « Ah !
« malheureuse Eurydice ! » disait son âme en s'exhalant,
« et l'écho tout le long de la rive répétait : Eurydice !
« Eurydice (1) ! »

Tel est le récit de Protée, qui, d'un bond, s'élance dans les profondeurs de la mer. Alors Cyrène conseille à son fils d'apaiser par des offrandes les mânes d'Orphée et les Nymphes qui, pour venger Eurydice, ont porté la mort au sein de ses ruches. Puis elle lui explique par quel moyen il se procurera de nouveaux essaims. Aristée, appliquant le bizarre procédé que nous avons indiqué, immole quatre taureaux et autant de génisses. Au bout de neuf jours, du sein des corps à demi décomposés, des milliers d'abeilles s'élancent en bourdonnant et se suspendent en grappes aux branches flexibles des arbres.

L'épisode d'Orphée, on le voit, se rattache au poème par un lien assez fragile ; mais qui oserait critiquer Virgile d'avoir introduit dans ses Géorgiques ce merveilleux hors-d'œuvre qui est, à lui seul, tout un poème ? Quel émouvant contraste entre la douleur humaine et la froide impassibilité de la mort, tandis que la nature elle-même s'associe au deuil d'Orphée ! Cette figure d'Eurydice, à peine entrevue, flottante et gracieuse apparition, n'a-t-elle pas tout le charme mélancolique d'une jeune femme enlevée à la fleur de son âge ? Et quelle simplicité poignante dans le récit de la mort d'Orphée, quelle éloquence dans ce dernier cri que pousse sa voix expirante, répétant encore : Eurydice ! Eurydice !

Les arts se sont emparés de ce poétique sujet. Le

(1) *Géorgiques*, IV, v. 464 à 527.

grand musicien Gluck a trouvé, pour exprimer la douleur d'Orphée, des accents qui remuent profondément les âmes. Paul Baudry, un de nos plus illustres peintres, a choisi la descente d'Orphée aux enfers ainsi que sa mort comme sujets de deux des belles compositions qui ornent le plafond de l'Opéra.

Tel est, dans ses lignes principales, le poème des Géorgiques, le plus parfait peut-être qu'ait produit le génie de Virgile. L'Énéide nous offrira des beautés d'un autre genre, mais parfois moins originales, et le temps surtout manquera au poète pour mettre à son épopée la dernière main.

On peut se demander si ce chef-d'œuvre produisit tout l'effet qu'en attendait peut-être l'empereur. Eut-on, pendant quelque temps au moins, le droit d'espérer que les vieilles mœurs agricoles refleuriraient parmi ces patriciens épris de la ville et dédaigneux des champs ? Non : si grande que soit la puissance de la poésie, elle ne suffit pas à transformer une nation. Cet éloquent appel de Virgile, cette invitation si pleine de charmes à revenir aux sains et fortifiants travaux de la terre, trouva sans doute peu d'échos dans le cœur des contemporains. Non qu'ils soient restés insensibles aux séductions de cette poésie inspirée, dont la source vive jaillissait de l'âme même du poète. Mais c'était un trop rude effort pour ces Romains amollis de secouer une torpeur séculaire. Les villes continuèrent à se peupler au détriment des campagnes, et l'histoire nous apprend que la décadence de l'agriculture ne s'arrêta pas. La pensée patriotique de Virgile nous aura du moins valu un admirable poème qui, après tant de siècles écoulés, nous enchante toujours par ses pures et délicates beautés.

CHAPITRE IV.

FIN DE LA BIOGRAPHIE DE VIRGILE. — L'ÉNÉIDE.

Virgile avait travaillé pendant sept années à la composition des Géorgiques. Déjà, durant ce temps, son esprit nourrissait un autre projet. Il voulait, nous l'avons vu, consacrer à la gloire d'Auguste un monument durable. C'est ce qu'il exprimait par ce symbole d'un temple de marbre qu'il se proposait d'élever sur les bords du Mincio (2e chant des Géorgiques). Il songea d'abord à célébrer les victoires de l'empereur et la paix donnée au monde. Puis son choix se fixa sur le héros qui passait pour l'ancêtre divin de César et d'Auguste, sur Énée. Il remontait ainsi à une époque bien lointaine, aux origines mêmes de Rome, mais c'était pour rattacher à ce passé légendaire les splendeurs du présent et mêler au récit des aventures d'Énée l'apothéose de ses illustres descendants.

La tradition rapportait qu'après la prise de Troie par les Grecs, Énée, le fils de Vénus et d'Anchise, avait transporté en Italie les dieux de sa patrie, y avait élevé la ville de Lavinium, et qu'il était l'aïeul de Romulus, le fondateur de Rome, et de la famille des Jules, à laquelle appartenait Auguste. Virgile s'empara de cette légende, déjà fort accréditée chez les Romains, et nous verrons avec quel art industrieux il sut faire tourner à la gloire de l'empereur la narration de ces antiques événements. Mais ce n'était pas un homme seulement qu'il se proposait de célébrer ; ce serait prêter au poète un calcul

de flatterie intéressée que dément son caractère. Non, ses visées furent plus hautes ; c'est de sa patrie tout entière qu'il voulut immortaliser les exploits, et, si nous avons pu dire que les *Géorgiques* sont un poème national, combien cette épithète sera plus juste encore, appliquée à l'*Énéide !* Jadis même, au titre qu'a conservé cette épopée, des lettrés avaient voulu substituer celui de : *Hauts faits du peuple romain.*

Dès qu'on apprit que Virgile méditait cette grande œuvre, l'attente du public fut vivement excitée. L'empereur ne cessait d'encourager le poète, et lui écrivait du fond de l'Espagne où l'avait entraîné la guerre contre les Cantabres, pour s'informer du progrès de son épopée, pour le prier de lui communiquer ce qu'il en avait déjà composé. Properce (1) s'écriait avec enthousiasme : « Cédez, écrivains romains, cédez, écrivains grecs, je ne sais quoi de plus grand que l'Iliade est en train de naître. » Cette faveur anticipée des grands et des lettrés ne faisait qu'augmenter les appréhensions de Virgile, toujours très exigeant pour lui-même, comme le sont les auteurs de génie. Il n'arrivait pas à se contenter. Il consentit cependant à lire à Auguste trois de ses plus beaux chants. Puis, comme une partie de son poème avait la Grèce et la côte de l'Asie-Mineure pour théâtre, il crut devoir, pour donner à ses descriptions plus de fidélité, visiter lui-même les régions où se passait l'action des premiers chants de l'Énéide. Mais sa santé, toujours délicate, et devenue de plus en plus chancelante, ne lui permit pas de dépasser Athènes. Horace avait en quelque sorte le pressentiment que ce voyage devait être fatal à l'ami qui lui était si cher ; au

(1) Poète élégiaque, né en 49, mort en l'an 15 av. J.-C.

moment du départ du poète, il lui adressa une ode dont nous citerons quelques vers, comme preuve de la profonde affection qui unissait ces deux grands écrivains et de la sympathie qui s'attachait à Virgile. Il apostrophe le vaisseau sur lequel le poète fait voile vers la Grèce :

« Puisse la déesse puissante de Chypre (1) et les « frères d'Hélène (2), astres brillants, puisse le dieu « des vents, les retenant tous, à l'exception de « l'Iapyx (3), te conduire, ô navire qui me dois Virgile « que je t'ai confié! Ah! rends-le sain et sauf aux riva- « ges attiques et conserve celui qui est la moitié de « mon âme (4) ! »

Ces vœux si affectueux ne devaient pas être exaucés. Se sentant épuisé, Virgile voulut regagner l'Italie avec Auguste qui l'avait rejoint à son retour d'Asie ; mais il fut forcé de s'arrêter à Brindes, et c'est là qu'il expira, le 21 septembre de l'an 19 av. J.-C. Il avait 51 ans. On l'ensevelit à Naples sur la route de Pouzzoles ; aujourd'hui encore on montre son tombeau au-dessus de la grotte du Pausilippe, promontoire qui s'avance dans la mer, entre les golfes de Naples et de Pouzzoles. C'est un général français, Championnet, qui a fait marquer par un monument la place où reposent, à ce que l'on croit, les restes de Virgile. Mais il n'est pas certain que ce soit l'emplacement exact de la sépulture du poète; ce qui est sûr, c'est que sa dépouille fut inhumée près de ce mont Pausilippe, où il possédait une maison de campagne, dans un très beau site.

On raconte qu'avant d'expirer il demanda qu'on

(1) Vénus.

(2) Castor et Pollux.

(3) Vent du nord-ouest, favorable à la navigation de Virgile.

(4) *Odes*, I, 3.

brûlât le manuscrit de l''Énéide ; comme ses amis s'y refusaient, il ordonna dans son testament la destruction de cette œuvre qu'il trouvait, dans son excessive modestie et défiance de lui-même, trop éloignée de la perfection. Mais l'empereur, par un acte de son autorité souveraine, annula cette clause du testament et arracha aux flammes ce chef-d'œuvre. Deux amis de Virgile, Varius et Plotius Tucca, furent chargés de publier le poème, avec défense expresse d'y rien changer ou ajouter, bien qu'il y eût des vers inachevés, des négligences de forme, des répétitions que l'auteur eût certainement fait disparaître.

Lisons maintenant ensemble cette belle épopée, si heureusement sauvée par la volonté d'Auguste, et cherchons ce qui peut encore nous attacher à cette œuvre, indépendamment de l'intérêt national qui était si puissant pour les Romains.

On sait qu'une épopée est le récit en vers d'un événement considérable qui appartient à une époque critique de la vie d'un peuple, récit relevé par l'intervention des dieux dans les choses humaines, en d'autres termes, par le merveilleux. Il est des épopées, pour ainsi dire spontanées et instinctives, qu'un poète souvent inconnu, se faisant l'interprète des sentiments de toute une nation, chante en croyant et en inspiré, sans songer à faire une œuvre littéraire. Telles sont, chez les Grecs l'Iliade et l'Odyssée, et chez nous la Chanson de Roland. Il est d'autres épopées encore qui éclosent en pleine civilisation, au moment où un grand peuple, arrivé à son entier développement politique ou littéraire, se plaît à interroger son passé, et où un poète de talent fait revivre pour lui quelque glorieux épisode de la légende ou de l'histoire nationales. Ces poèmes artis-

tement composés sur le modèle des épopées primitives; sont appelés les épopées artificielles ou savantes. A ce genre appartiennent entre autres l'*Énéide*, la *Jérusalem délivrée* du Tasse dans la littérature italienne, et chez nous, la *Henriade* de Voltaire. Dans notre siècle positif, épris surtout de la vérité scientifique, on n'écrit plus d'épopée de longue haleine sur des sujets historiques. Mais il est tel récit en prose, qui par sa couleur, son éclat, l'élan et la passion de l'auteur, mérite d'être appelé une œuvre épique. L'*Histoire de la Révolution française* de Michelet, par exemple, nous offre beaucoup des caractères de l'épopée.

Pour qu'un poème épique artificiel soit véritablement intéressant, il faut qu'il réponde à une des préoccupations présentes du peuple pour lequel il est écrit, qu'il soit par quelque côté contemporain et actuel, au moins par le sentiment qui l'inspire. Autrement il ne pourrait plaire qu'aux délicats, seuls capables d'en goûter le style et l'industrieuse contexture. Ce qui a fait de l'Énéide une œuvre vivante et dans une certaine mesure populaire, c'est son caractère essentiellement patriotique, qui sera mis en lumière par l'analyse du poème. Composée pour la glorification du peuple romain, cette épopée est devenue à juste titre son œuvre de prédilection.

L'Énéide se divise assez nettement en deux parties, comprenant chacune six chants. La première nous expose les voyages d'Énée cherchant, après la chute de Troie, la nouvelle patrie que les destins lui ont promise. La tempête l'a jeté sur la côte d'Afrique; il trouve l'accueil le plus hospitalier chez Didon, reine de Carthage, à laquelle il raconte et la prise de Troie et ses courses errantes en Thrace, en Épire, en Crète, en

Sicile. Puis, lorsque la volonté des dieux l'oblige à quitter Carthage, nous le voyons aborder de nouveau en Sicile et enfin en Italie ; ensuite il descend aux enfers pour y consulter l'ombre de son père Anchise. Ces six premiers chants consacrés à la narration des voyages d'Énée correspondent à l'*Odyssée* d'Homère, qui est dans tout ce poème le guide et le maître de Virgile. Les six derniers chants nous peindront les luttes qu'Énée aura à soutenir sur le sol de l'Italie avant de pouvoir s'y établir définitivement, les combats qu'il lui faudra livrer à un redoutable ennemi, Turnus, dont la défaite et la mort termineront le poème. Ces six derniers chants forment donc une épopée guerrière, sur le modèle de l'*Iliade*. Virgile a ainsi réuni et fondu ensemble les deux poèmes homériques dans une seule épopée. Il les a souvent imités de très près, et il faut une fois pour toutes constater combien il doit à son éminent devancier. Homère est par excellence le génie créateur et comme la source intarissable où ont puisé tous les poètes qui sont venus après lui (1). Virgile a fait des emprunts à bien d'autres écrivains, tant grecs que latins, et son épopée est essentiellement une épopée savante. Mais tout ce qu'il empruntait, il a su se l'approprier avec un art merveilleux ; son goût est si parfait, son style si personnel, la sensibilité de son âme imprègne si intimement les divers éléments qu'il combine, le coloris dont il les revêt est si doux et si harmonieux, que nul, on peut le dire, n'a su en imitant demeurer aussi original.

(1) Nos lecteurs ont été déjà familiarisés avec les poèmes d'Homère par la remarquable étude de M. Couat (même collection). On ne comprend et on ne goûte pleinement l'Énéide qu'à la condition de connaître l'Iliade et l'Odyssée.

CHAPITRE V.

LES SIX PREMIERS CHANTS DE L'ÉNÉIDE. — L'ODYSSÉE D'ÉNÉE.

CHANT I.

Au moment où commence le poème, Énée, depuis sept ans déjà, erre sur la terre et sur les mers, à la recherche de la nouvelle patrie où les destins lui ont ordonné de porter les dieux et la fortune d'Ilion. Il a quitté la Sicile où Anchise, son père, vient de mourir, et vogue maintenant vers l'Italie, où l'appellent les oracles et les ordres de la divinité. Mais Junon, l'altière épouse de Jupiter , constante en son aversion contre les Troyens, s'acharne à poursuivre les débris de cette misérable nation. Elle commande au maître des vents, à Éole, de déchaîner contre les vaisseaux d'Énée une terrible tempête. C'est par le grand et sombre tableau de cette tempête que s'ouvre le premier chant, où le poète nous jette sans préambule au cœur même du sujet :

« Éole, du revers de sa lance, frappe le flanc caverneux « de la montagne ; les vents, comme un escadron impétueux, « s'élancent par l'issue qui leur est ouverte et balaient la « terre de leurs tourbillons furieux. Tous ensemble ,

« l'Eurus, le Notus et l'Africus fécond en ouragans, s'abat-
« tent sur la mer et la bouleversent jusqu'en ses plus profonds
« abîmes, roulant contre le rivage des vagues monstrueuses.
« Il s'y mêle aussitôt le cri des hommes et le grincement
« des cordages. En un instant, les nuages ont dérobé le ciel
« et le jour aux regards des Troyens ; une nuit épaisse
« s'étend sur les flots, les cieux tonnent, l'air brille d'éclairs
« redoublés ; tout présente aux yeux l'image menaçante
« de la mort.

« Soudain Énée sent ses membres glacés d'effroi ; il
« gémit, et tendant ses deux mains vers les astres, il
« s'écrie : « O trois et quatre fois heureux ceux à qui il a
« été donné de succomber sous les yeux de leurs parents,
« au pied des hautes murailles de Troie ! O le plus vaillant
« des Grecs, fils de Tydée (1), que n'ai-je pu périr aussi
« dans les plaines d'Ilion et expirer sous tes coups, aux
« lieux où le terrible Hector tomba frappé par Achille,
« là où gît le grand Sarpédon (2), où le Simoïs entraîne et
« roule dans ses ondes tant de boucliers, de casques et de
« corps de héros ! »

« Tandis qu'il parle ainsi, un coup de vent venu du
« Nord siffle et frappe en plein sa voile, soulevant les
« vagues jusqu'aux nues. Les rames se brisent, la proue se
« détourne et présente aux flots le flanc du vaisseau,
« l'onde s'amoncelle et se dresse comme une montagne
« abrupte. Les uns sont suspendus à la cime des vagues ;
« d'autres voient la terre à découvert au fond de l'abîme
« qui s'entr'ouvre ; le sable bouillonne avec fureur. Trois
« navires sont emportés par le Notus et lancés contre les
« rochers à fleur d'eau....... L'Eurus en pousse trois
« autres dela haute mer sur des bas-fonds et sur des syrtes ;
« ô déplorable spectacle ! il les brise contre les écueils,
« et les ensevelit dans le sable. Un autre, celui qui por-
« tait les Lyciens et le fidèle Oronte, est assailli, sous les
« yeux mêmes d'Enée, par une énorme lame qui s'abat sur
« la poupe ; le pilote est arraché de son bord et roule, la

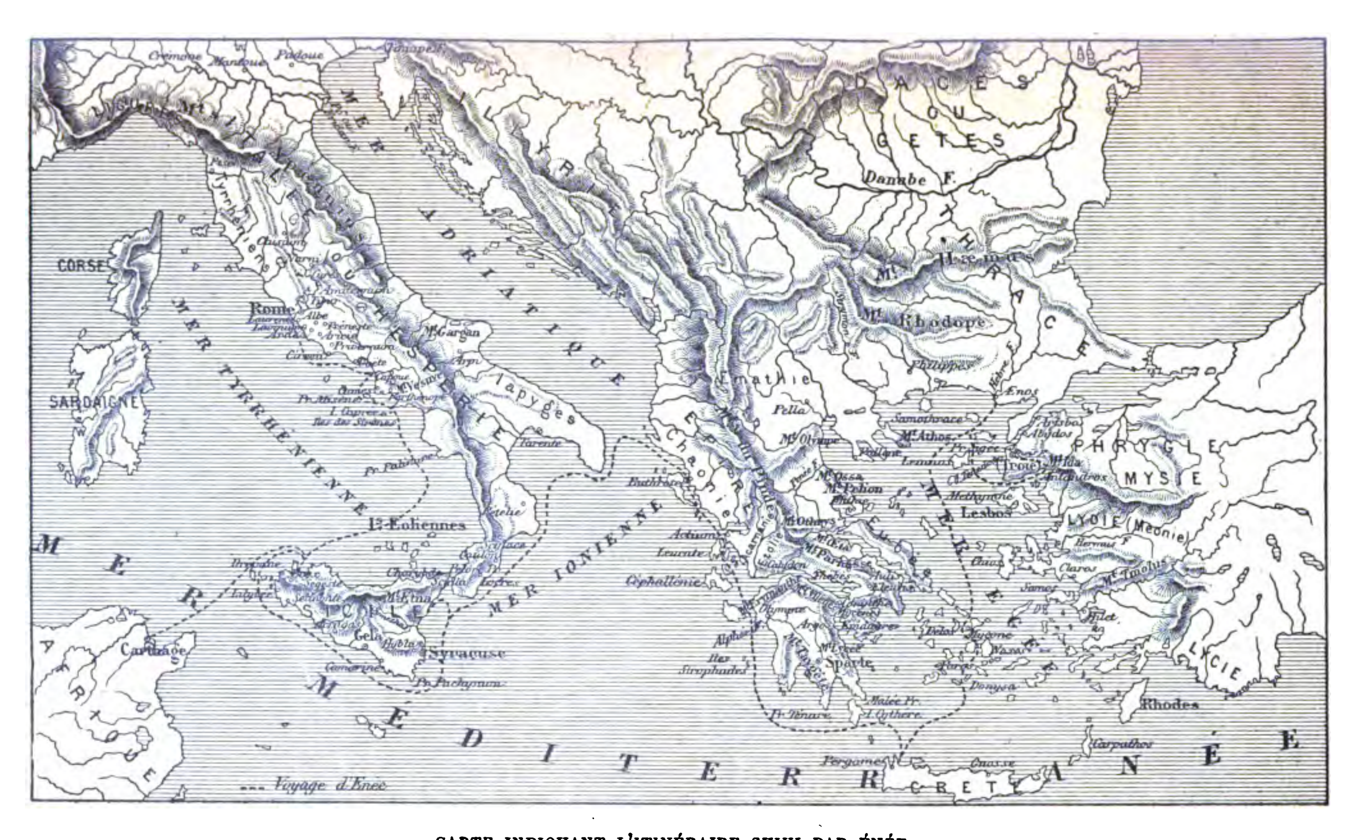
(1) Diomède.
(2) Roi de Lycie, tué par Patrocle.

« tête la première ; quant au vaisseau, trois fois le « flot qui l'enveloppe le fait tournoyer sur lui-même, et « il disparaît bientôt dans un tourbillon qui l'engloutit. « On n'aperçoit plus que quelques naufragés nageant sur « l'abîme immense, des planches et les trésors de Troie « flottant sur les eaux. Déjà le solide vaisseau d'Ilionée et « celui du vaillant Achate, et celui qui porte Abas, et celui « que monte le vieil Aléthés, sont vaincus par la tempête ; « leurs flancs cèdent, l'onde ennemie les envahit, ils s'en-« tr'ouvrent et sombrent (1). »

A cette large et puissante description de la tempête, dont plusieurs traits sont empruntés à la peinture du naufrage d'Ulysse dans l'Odyssée, succède un tableau d'un caractère tout différent. Le poète fait surgir du sein des flots le dieu de la mer, Neptune, irrité contre les vents, qui se sont soulevés sans son ordre. Il paraît, et en un instant l'agitation furieuse des vagues est apaisée, les nuages amoncelés se dissipent et le soleil brille de nouveau dans le ciel pur. Le dieu dégage les vaisseaux troyens des syrtes et des sables, puis s'élance sur son char léger, et effleure dans sa course rapide la surface aplanie des eaux. Les divinités marines, Triton, Cymothoé, forment son cortège. Le calme soudain qu'a suffi à amener la seule présence du dieu est pour le poète l'occasion d'une belle comparaison, qui met en lumière l'ascendant qu'une âme virile peut exercer sur une multitude en proie à un aveugle emportement.

« Ainsi parfois dans un grand peuple une sédition éclate « et la vile populace est transportée de colère ; déjà les pier-« res et les torches incendiaires volent de toutes parts, tout « est une arme pour la fureur des révoltés ; mais qu'en ce « moment vienne à paraître un homme respecté pour sa

(1) *Énéide*, I, v. 81 à 123.



CARTE INDIQUANT L'ITINÉRAIRE SUIVI PAR ÉNÉE

« vertu et ses services, ils font silence, et, immobiles, lui « prêtent une oreille attentive ; il parle, et sa parole subju- « gue les esprits et adoucit les cœurs. De même tombe tout « le bruit des vagues, dès que le dieu, promenant ses re- « gards sur la mer et sur le ciel rasséréné, a lâché les rênes « à ses coursiers et fait voler son char sur la plaine li- « quide (1). »

Les Troyens, épuisés de fatigue, se hâtent de gagner le rivage le plus proche etfont voile vers la côte d'Afrique. Là, dans une anse profonde, est une île dont les flancs étendus protègent un port tranquilleet sûr. C'est dans cet asile qu'Énée se réfugie avec sept vaisseaux, seul débris de sa flotte. Les Troyens débarquent avec empressement, ramassent des branches mortes et allument un vaste brasier: ils sèchent leurs membres tout trempés de l'onde amère et font griller le blé sauvé du naufrage, pour le broyer ensuite sur la pierre. Énée monte sur un rocher et promène au loin ses regards sur la vaste mer, pour voir s'il découvrira quelques-uns des vaisseaux qu'il a perdus. Aucun navire n'apparaît à l'horizon, mais de nombreux cerfs s'offrent à sa vue dans la vallée ; il saisit son arc et en abat sept à la haute ramure. L'équipage de chaque vaisseau aura sa part de cette belle chasse. Énée distribue aussi du vin à ses compagnons et essaie de les réconforter par ses encouragements.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, leur dit-il, que nous con- « naissons le malheur; nous avons supporté des maux plus « cruels ; les dieux mettront aussi un terme à cette « épreuve... Rappelez votre courage, bannissez la tristesse « et la crainte ; un jour viendra peut-être où ces souvenirs « auront des charmes pour nous. A travers des hasards de « toute sorte, à travers tant de périls, nous faisons route

(1) *Énéide*, I, v. 148 à 156.

« vers le Latium, où les dieux nous promettent un séjour
« tranquille, et où il nous sera permis de relever l'empire
« de Troie. Armez-vous donc de constance et réservez-vous
« pour des jours plus heureux. »

« Ainsi parle Énée, malgré la cruelle inquiétude à la-
« quelle il est en proie ; son visage feint l'espérance, et il re-
« foule au fond de son cœur la douleur qui l'oppresse (1). »

Retenons ces fortifiantes paroles, expression de la douce espérance qui, au sein des plus douloureuses calamités, survit encore dans l'âme des hommes. Combien, dans leurs misères, ont pu se répéter ces mots consolateurs : « O vous qui avez essuyé des malheurs plus cruels, grâce aux dieux, vous verrez aussi la fin de ceux-ci ! »

Par une heureuse inspiration, Paul Baudry, au lendemain de nos revers de 1870, a écrit ce vers, où l'espoir brille parmi les sombres tristesses de l'heure présente, sur le papyrus que tient en main Calliope, une des Muses qui décorent le foyer de l'Opéra. Combien aussi ont redit cet autre vers : « Un jour viendra peut-être où ces souvenirs auront des charmes pour nous ! » vers qui évoque, au sein même de l'infortune, la joie qu'on éprouvera plus tard au souvenir des maux disparus et des périls évanouis ! Ne trouvons-nous pas un sentiment analogue dans ce mot du comte de Soissons rapporté par notre vieux chroniqueur Joinville ? Au milieu de la furieuse bataille de la Mansourah, ce vaillant chevalier s'écrie : « Sénéchal, laissons crier et braire cette canaille. Et, par la crève-Dieu, ainsi jurait-il, encore parlerons-nous, vous et moi, de cette journée en chambre devant les dames. » C'est, dit M. J-J. Weiss, le mot de Virgile, avec la pointe de galanterie française.

(1) *Énéide*, I, v. 198 à 209.

Après nous avoir fait assister au repas des Troyens, qui réparent leurs forces et s'entretiennent avec anxiété du sort de leurs compagnons, le poète nous transporte soudain au sommet de l'Olympe, séjour des immortels, et nous introduit dans les augustes entretiens des divinités. Ce mélange du merveilleux avec les événements humains est, on s'en souvient, un des caractères distinctifs de l'épopée. Sa mythologie, Virgile l'a en grande partie empruntée à Homère; mais les dieux de l'Énéide, comparés à ceux de l'Iliade et de l'Odyssée, semblent beaucoup moins intéressants et surtout moins vivants. « Les dieux homériques, dit M. Paul Albert (1), si nombreux, si variés, si passionnés, ne sont point un accident dans le poème, un ornement; ce sont de véritables acteurs, disons mieux, des combattants, aussi prompts à l'attaque et à la défense que les héros grecs et troyens. Querelleurs, batailleurs, jaloux, intéressés, ils semblent souvent inférieurs en moralité aux simples mortels. Du reste ils sont soumis comme eux à la faim, à la soif, à la nécessité du sommeil, ils sont même vulnérables; seulement ils ne meurent pas. Ce sont eux que nous retrouvons dans l'Énéide, mais qui les reconnaîtrait?

« Du vieil Homère à Virgile, la raison humaine a fait des progrès, et, par une conséquence toute naturelle, l'idéal divin s'est élevé. Virgile accepte les dieux homériques; il ne pouvait faire autrement; son héros n'est-il pas le contemporain des héros de l'*Iliade?* Mais il fait un choix parmi ces divinités; il retranche toutes celles qu'il serait difficile de rattacher à l'action du poème par un lien étroit; il conserve celles qui par

(1) *La Poésie*, p. 83. (Hachette.)

leur caractère traditionnel devaient jouer un rôle dans l'histoire de la fondation de Rome. Ces divinités, c'est Vénus, la mère d'Énée, Vénus, à qui Jules César faisait remonter son origine ; c'est Junon, l'ennemie acharnée des Troyens dans l'Iliade et qui poursuit dans l'Énéide Énée et ses compagnons. Ces deux divinités, toujours opposées l'une à l'autre et triomphant tour à tour, précipitent ou retardent le dénouement marqué par les destins. Elles sont maintenues pour ainsi dire en équilibre par une divinité suprême, Jupiter, époux de l'une, père de l'autre. Si l'on retrouve encore dans Junon et dans Vénus les passions violentes des divinités homériques, le Jupiter virgilien en est tout à fait affranchi. Il est calme, grave, majestueux ; c'est l'arbitre équitable, sans colère, sans prévention, sans jalousie ; c'est le père des dieux et des hommes qui, d'un seul regard, répand dans le ciel et sur la terre la sérénité. Son autorité s'impose naturellement à tous les immortels ; point de menaces de sa part, chez eux point de résistance ; ils lui obéissent, non parce qu'il est le plus fort, mais parce qu'il est le symbole de la justice et de la raison. Les autres divinités ne font qu'apparaître : ce ne sont que des personnages épisodiques. Junon, Vénus et Jupiter, c'est-à-dire deux adversaires et un arbitre, voilà toute l'action réservée aux personnages immortels. Conception fort simple, philosophique même dans une certaine mesure; mais où est la variété et le mouvement passionné de l'*Iliade ?* »

Jupiter donc, ayant abaissé ses regards sur la terre, les fixe sur le point de la côte africaine où la tempête a jeté Énée et ses compagnons. Vénus, les yeux baignés de larmes, le supplie en faveur de son fils. Quel crime ont donc commis les Troyens pour que la fortune

s'acharne à ce point sur ces malheureux restes d'un peuple jadis si puissant? N'est-ce pas d'eux cependant que doivent sortir un jour ces Romains, à qui l'empire du monde a été promis par les oracles? Un autre fugitif de Troie, Anténor, a bien pu trouver un asile en Italie où il a fondé la ville de Padoue. Et son propre fils, Énée, à qui de si hautes destinées ont été prédites, voit sa flotte dispersée par la tempête qui la rejette loin des rivages de l'Italie !

A ces plaintes amères Jupiter répond en souriant; il rassure sa fille bien-aimée. Les destins s'accompliront; un jour s'élèvera la ville de Lavinium qu'Énée doit fonder en Italie; lui-même, après sa mort, prendra place dans le ciel. Son fils Ascagne régnera dans Albe la Longue et, trois cents ans plus tard, Romulus, son descendant, bâtira les remparts de Rome, dont l'empire sera sans limite dans le temps et dans l'espace. Enfin naîtra César Auguste qui étendra sa domination jusqu'à l'Océan et sa renommée jusqu'aux astres. C'est ainsi que Jupiter, en un beau langage qui devait vivement émouvoir les Romains, prédit la future grandeur de Rome. Puis il envoie Mercure, le messager des dieux, pour préparer Didon, reine de Carthage, à recevoir les Troyens et à leur accorder une généreuse hospitalité.

Énée, dès que le jour a lui, a pris la résolution d'explorer ce pays inconnu où la tempête l'a jeté. Il cache sa flotte à l'abri de rochers que des bois couvrent de leur ombre impénétrable, et se met en marche, accompagné du seul Achate. Au milieu de la forêt, Vénus, sa mère, se présente à lui sous la figure, le vêtement et les armes d'une jeune chasseresse.

« Un arc léger est suspendu à ses épaules, sa chevelure

« flotte au gré des vents, et sur son genou découvert un « nœud relève les plis ondoyants de sa robe : « Jeunes guer- « riers, s'écrie-t-elle, n'avez-vous pas vu dans la forêt une « de mes sœurs qui s'est égarée ? Armée d'un carquois et « couverte de la fourrure tachetée d'un lynx, elle pour- « suivait avec de grands cris un sanglier écumant. » « Nous n'avons vu, répond Énée, ni entendu aucune de « vos compagnes, ô vierge que je ne sais de quel nom « appeler! ni votre voix ni vos traits ne sont d'une mor- « telle ; oui, vous êtes une déesse, j'en suis sûr ; êtes-vous « la sœur de Phébus ou fille d'une nymphe de ces bois ? Ah! « qui que vous soyez, montrez-vous propice et secourez- « nous dans notre infortune. Apprenez-nous sous quel ciel, « sur quels rivages nous avons été jetés. Nous ne con- « naissons ni ce pays ni ceux qui l'habitent, et nous errons « au hasard sur ces bords où les vents et les flots nous ont « jetés. De nombreuses victimes tomberont en votre hon- « neur, immolées par nos mains sur vos autels (1). »

Vénus lui répond : Je ne mérite point de tels hommages : ce costume est celui des jeunes filles de Tyr qui ont coutume de porter l'arc et de chausser leur pied d'un cothurne de pourpre. Ces côtes sont celles de l'Afrique. Ce royaume est celui que vient de fonder la Phénicienne Didon, réduite à fuir loin de sa patrie. Elle avait pour époux Sichée, le plus riche des Phéniciens, qu'elle aimait tendrement. Mais le trône de Tyr était occupé par Pygmalion, frère de Sichée, le plus scélérat des hommes. Il ne recule pas devant l'assassinat de son frère pour s'emparer de ses trésors. L'ombre de son époux apparaît à Didon, lui révèle le crime dont il a été la victime, la presse de fuir. Celle-ci réunit ceux qui, comme elle, haïssent le tyran ; des vaisseaux étaient dans le port, prêts à mettre à la voile ;

(1) *Énéide*, I, v. 318 à 334.

ils s'en emparent, les chargent de l'or dérobé à l'avidité de Pygmalion et abordent sur les côtes de l'Afrique. C'est là que Didon élève les remparts et la citadelle de Carthage. A son tour Vénus interroge Énée et feint de désirer apprendre de lui qui il est et où il porte ses pas. Le héros se fait connaître en quelques mots; autour de lui se trouve tout ce qui reste de l'antique Troie; il a sauvé de l'incendie les dieux protecteurs de la cité et cherche l'Italie, où un asile lui est promis par le destin. La déesse, émue par le récit douloureux de son fils, l'interrompt et le rassure; lui désignant douze cygnes qui volent en longue file dans les airs, après avoir échappé à la poursuite d'un aigle menaçant, elle lui annonce que de même ses vaisseaux, sauvés de la tempête, vont entrer au port. Elle lui indique encore le chemin qui doit le conduire à Carthage, puis, en le quittant, elle se transfigure et se fait ainsi connaître à son fils. Le poète nous peint en des vers pleins de grâce cette métamorphose.

« Elle dit et s'éloigne ; une lumière éblouissante éclate
« sur son cou de rose ; ses cheveux parfumés d'ambroisie
« exhalent dans l'air une odeur divine ; les plis de sa robe
« tombent jusqu'à ses pieds et sa démarche légère révèle
« une déesse (1). »

Tandis qu'elle fuit, Énée lui adresse vainement la parole et se plaint que sa mère ne se montre à lui que pour se dérober aussitôt à ses embrassements.

Il s'avance vers Carthage, suivi du fidèle Achate : la déesse les a enveloppés d'une nuée épaisse qui les rend invisibles à tous les regards. Ils arrivent au sommet d'une colline qui domine la ville, et un brillant tableau

(1) *Énéide*, I, v. 402 à 405.

nous représente toute l'animation de ces Tyriens bâtissant la cité nouvelle : temples, port, citadelle, maisons particulières se construisent rapidement sur tous les points : on dirait une ruche en pleine activité. C'est avec un sentiment mélancolique qu'Énée, cet exilé, contemple un tel spectacle : « Heureux peuple, s'écrie-t-il, qui voit déjà ses murailles s'élever ! » Grâce à la nuée protectrice qui le couvre, il se mêle, sans être vu de personne, à la foule des Tyriens.

Au centre de la ville est un bois sacré où Didon construisait en l'honneur de Junon un vaste temple, déjà plein de riches offrandes. Énée admire la beauté de ce sanctuaire ; mais quelle n'est pas sa surprise, quand il y voit représentée par une suite de tableaux l'histoire du siège de Troie et les principaux combats que livrèrent des guerriers fameux ! Ce spectacle fait couler ses larmes, et pourtant le console par l'espoir qu'un peuple sensible aux malheurs de Troie le recevra, lui et les siens, avec bienveillance :

« Ici, dit-il, il est des honneurs pour le mérite ; il y a des « larmes pour l'infortune, et les misères humaines trouvent « ici des cœurs à émouvoir (1). »

Pendant qu'Énée contemple avec un douloureux intérêt ces peintures qui réveillent en son âme tant de cruels souvenirs, la reine Didon, éclatante de beauté, s'avance vers le temple au milieu d'un cortège nombreux de jeunes gens. On croirait voir la déesse Diane, quand elle conduit des chœurs de danse aux bords de l'Euroas (2), ou quand, au sommet du Cynthe (3), entourée

(1) *Énéide*, I, v. 462.
(2) Fleuve de Laconie.
(3) Montagne de l'île de Délos.

de mille nymphes des montagnes, elle marche, le carquois sur l'épaule, dépassant de la tête toutes ces immortelles. C'est ainsi qu'apparaît Didon au milieu de son peuple, radieuse, et hâtant les travaux de sa capitale future. Elle s'assied sur un trône élevé d'où elle rendait la justice à ses peuples et leur dictait des lois. Alors s'avancent plusieurs des compagnons d'Énée, de ceux qu'il avait crus perdus et qui ont échappé au naufrage. Ils viennent implorer la protection de la reine. Ilionée, le plus âgé d'entre eux, prend la parole au nom de ses compagnons. Il supplie la reine d'accueillir de malheureux Troyens qui ne sont venus ni en pirates ni en conquérants, mais qu'un naufrage a jetés sur la côte de l'Afrique, alors qu'ils voguaient vers l'Italie. Il se plaint de la cruauté des habitants qui leur refusent l'hospitalité sur ce rivage. Et pourtant ils sont des hommes de bien et craignant les dieux. Leur roi est Énée, le plus juste, le plus pieux et le plus vaillant des mortels. Que demandent-ils ? Qu'il leur soit permis de réparer leurs vaisseaux et d'attendre que leur chef, s'il vit encore, les ait rejoints. Si le malheur veut qu'Énée et son fils Iule aient péri, ils retourneront en Sicile, où ils ont des villes, des terres et un protecteur, Aceste, issu du sang des Troyens. La réponse de Didon est pleine de noblesse ; elle s'excuse de la dureté de son peuple : c'est l'intérêt de son royaume naissant qui l'oblige à faire garder sévèrement ses frontières. Mais elle connaît les Troyens. Qui peut rester insensible à leur infortune ? Elle leur offre donc une cordiale hospitalité. « La ville que je fonde est à vous, leur dit-elle, si vous voulez vous fixer avec moi sur ce rivage. De toute manière je vous aiderai autant qu'il sera en mon pouvoir. »

A ce moment, le nuage qui enveloppait Énée et Achate

se dissipe ; comme par un coup de théâtre, le héros troyen apparaît et resplendit en pleine lumière ; il a les traits et la majesté d'un dieu, car sa mère elle-même, de sa divine haleine, lui avait donné tout le brillant éclat de la jeunesse et avait allumé dans ses yeux une flamme céleste. Avec toute l'effusion de la reconnaissance, il remercie la reine d'avoir eu pitié des malheurs d'Ilion. Puissent les dieux la récompenser de ses bienfaits ! Toujours son nom et ses louanges seront répétés parmi les Troyens ; leur gratitude sera éternelle. Didon, frappée de la beauté du héros et de son apparition merveilleuse, touchée de ses malheurs, émue par son discours, lui renouvelle l'expression de sa sympathie et invite les Troyens à entrer dans les demeures hospitalières de Carthage. C'est ici que se place ce beau vers : « J'ai connu le malheur et j'ai appris à secourir les malheureux », vers qui, comme l'a dit Sainte-Beuve, « est devenu l'expression consacrée de la miséricorde et de l'humaine pitié. »

Nous sommes témoins de l'accueil empressé qui est fait aux Troyens. Les vivres sont envoyés en abondance aux naufragés et dans le palais de la reine, décoré avec magnificence, un banquet s'apprête pour Énée. Le héros envoie Achate auprès des vaisseaux pour qu'il lui amène Ascagne (1) et apporte à Didon de riches présents, des bijoux, des parures, arrachés à l'incendie de Troie.

Ici se place une nouvelle intervention des dieux et se prépare un des incidents importants du poëme, l'amour que Didon va concevoir pour Énée. Vénus redoute toujours pour son fils chéri les ruses de Junon,

(1) Le fils d'Énée porte les deux noms d'Iule et d'Ascagne.

protectrice de Carthage, ennemie acharnée de Troie; les Tyriens ne sont-ils pas d'ailleurs une race renommée pour sa perfidie ? Elle s'adresse à son fils, à Cupidon, dieu de l'amour. Elle le prie d'emprunter pour une nuit les traits du fils d'Énée, et tandis que Didon le pressera dans ses bras au milieu du festin, d'allumer dans son cœur une secrète flamme, une invincible passion pour Énée. Quant au véritable Ascagne, Vénus l'endormira d'un profond sommeil et le transportera dans ses jardins de Cythère ou d'Idalie. Cupidon obéit aux désirs de sa mère, dépose ses ailes et s'essaie en riant à imiter la démarche d'Ascagne. Ce que Vénus avait prévu se réalise. Le faux Ascagne revient avec Achate et apporte les splendides présents d'Énée. La reine, assise sur un lit d'or que recouvrent de magnifiques étoffes, préside le somptueux repas; les Tyriens viennent en foule y prendre part; des lustres étincelants, suspendus aux plafonds dorés, éclairent la salle du festin. Didon sent de plus en plus un vif amour pour le héros troyen s'emparer de son cœur. Cupidon, ce bel enfant qu'elle prend sur ses genoux, glisse dans son cœur un feu qui l'embrase. Après le repas, elle remplit de vin une coupe d'or et fait aux dieux des libations, les invoquant en faveur des Troyens. Les principaux convives imitent son exemple; puis Iopas, poète à la longue chevelure, charme les convives, suivant un usage antique, en accompagant sur la lyre un chant où célèbre les merveilles de la nature. Cependant Didon prolonge l'entretien bien avant dans la nuit et boit à longs traits le poison de l'amour. Elle ne se lasse pas d'interroger Énée sur les aventures héroïques de la guerre de Troie, sur Hécube, sur Priam, sur Achille. Enfin elle prie son hôte de lui raconter l'histoire de la

chute d'Ilion et de ses courses errantes sur les terres et sur les mers.

CHANT II.

De même qu'Ulysse, reçu chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, fait, à la prière de son hôte, le récit des événements de sa vie, de ses voyages depuis la ruine de Troie, ainsi Énée va satisfaire à la demande de la reine en lui retraçant la chute de sa patrie et les pérégrinations où se sont consumées les sept années écoulées depuis ce désastre. Virgile nous fait donc retourner en arrière dans l'ordre des temps.

Le chant IIe est un des plus dramatiques du poème : il nous fait assister aux catastrophes de la nuit fatale qui vit les derniers instants de Troie. Homère n'avait chanté que les funestes effets de la colère d'Achille et s'était arrêté au moment où le héros, après avoir vengé sur Hector son ami Patrocle, ému de pitié par les supplications de Priam, avait consenti à lui rendre le cadavre de son fils. Mais, après cet épisode, le siège de Troie avait continué pendant un temps assez long. Les poètes anciens avaient raconté bien d'autres événements qui font suite au poème d'Homère : ainsi les exploits et la mort de Memnon, fils de l'Aurore, venu au secours des Troyens, la mort d'Achille lui-même, percé par une flèche d'Apollon, la lutte entre Ulysse et Ajax, qui se disputent les armes du héros, enfin la chute de Troie, conquise grâce à la ruse et au stratagème du cheval de bois. C'est ce dernier événement qui est le sujet du IIe chant.

Dans la vaste salle du palais de Didon, que mille flambeaux éclairent, Énée, assis en face de la reine au milieu de cette nombreuse assistance de Tyriens et de Troyens, commence son tragique récit. Tous font silence et s'apprêtent à recueillir attentivement ses paroles :

« O reine, vous me demandez de renouveler une inex-
« primable douleur, vous voulez que je vous apprenne
« comment les Grecs ont renversé la puissance de Troie et
« son déplorable empire : affreuse calamité dont mes yeux
« furent témoins, et à laquelle j'ai pris une grande part ! A ce
« récit, qui donc, Myrmidon ou Dolope (1), ou soldat de
« l'impitoyable Ulysse, pourrait retenir ses pleurs ? Et déjà
« la nuit humide descend rapidement du ciel, et les astres
« sur leur déclin nous invitent au sommeil. Mais si vous
« avez un si grand désir de connaître nos malheurs et
« d'entendre l'histoire abrégée de l'agonie de Troie, bien
« qu'à ce souvenir mon âme soit saisie d'horreur et recule
« devant ces lugubres images, je commencerai (2). »

Epuisés par une guerre de dix ans, voyant leurs attaques toujours repoussées, les chefs des Grecs se décident à recourir à la ruse. Ils construisent, avec l'aide de Pallas, un immense cheval de bois, aussi haut qu'une montagne. Ils répandent le bruit qu'ils consacrent cette offrande à la déesse pour qu'elle favorise leur retour. Mais, dans la cavité du colosse, ils introduisent des guerriers d'élite désignés par le sort. La flotte grecque cingle vers Ténédos, île qui s'élève en face de Troie, et s'abrite dans la rade. Les Troyens se persuadent que leurs ennemis ont cédé à la lassitude d'un

(1) Les Myrmidons et les Dolopes étaient des peuples de Thessalie.

(2) *Énéide*, II, v. 2 à 13.

long siège et voguent maintenant vers la Grèce. On se hasarde à franchir les portes ; la joie succède au deuil qui, depuis tant d'années, pesait sur la ville. Les Troyens s'empressent, avec une curiosité qui est bien dans la nature, d'aller visiter le campement de ces ennemis fameux qui leur ont fait tant de mal. On se montre l'emplacement de la tente d'Achille, de celle d'Agamemnon; on revoit les champs de bataille où bien des braves ont succombé. On admire surtout la masse prodigieuse du cheval de bois, présent fait à Minerve. Un des Troyens propose de le transporter dans la ville ; mais d'autres, se défiant de ce don suspect, disent qu'il faut le précipiter dans la mer ou le brûler, ou du moins en fouiller avec le fer les profondeurs ténébreuses. Un des citoyens, Laocoon, accourt du sommet de la citadelle et accuse vivement l'imprudence de ceux qui ne se défient pas des pièges des Grecs. Cette machine recèle sans doute quelque embûche. Et, saisissant un énorme javelot, il le lance de toutes ses forces contre les flancs du monstre, qui retentissent avec un profond gémissement. Mais on refuse de suivre les sages conseil de Laocoon. L'attention est bientôt détournée par un autre incident.

Des bergers troyens entraînaient, avec de grands cris, vers le roi un jeune homme, les mains liées derrière le dos. Ce n'était qu'un traître, un Grec nommé Sinon, qui s'était fait prendre à dessein, dans l'intention de tromper les Troyens et d'ouvrir la ville aux Grecs, prêt d'ailleurs à sacrifier sa vie, si sa ruse échouait. La jeunesse troyenne se précipite autour de lui, avide de l'insulter ; mais lui, feignant l'épouvante, cherche à émouvoir par ses plaintes la foule qui l'entoure ; ses lamentations excitent la pitié des

Troyens ; on le presse de raconter son histoire. Il fait alors un long récit de ses prétendues misères, des persécutions qu'il dit avoir souffertes ; c'est le perfide Ulysse qui a voulu le faire périr, pour se venger d'une accusation justement portée contre lui par Sinon ; il l'a fait désigner par la bouche du devin Calchas comme une victime dont les dieux demandaient la mort, pour assurer le retour heureux des Grecs dans leur patrie. Ainsi, au début de l'expédition, pour triompher des vents contraires que Diane avait soulevés contre eux, les Grecs avaient dû immoler Iphigénie, la propre fille d'Agamemnon. Destiné à une mort inévitable, Sinon a brisé ses liens et s'est caché dans les roseaux d'un marécage, jusqu'à ce que ses compatriotes aient mis à la voile. Il est maintenant à jamais exilé de sa terre natale ; il ne reverra plus ni son père, ni ses chers enfants. Les Troyens n'auront-ils pas pitié de son malheureux sort ?

Ce récit émeut la compassion de tous. Le roi Priam, qui paiera bien cher sa générosité, lui offre pour l'avenir l'hospitalité troyenne. Mais il exige d'abord que Sinon lui déclare sans feinte pourquoi les Grecs ont construit ce cheval de bois colossal. Sinon, poursuivant son rôle de traître, atteste les dieux qu'il va dire la vérité. Ce cheval est une offrande consacrée à Minerve pour expier le rapt impie qu'ont commis autrefois Ulysse et Diomède, quand ils ont été arracher à son temple la statue de la déesse qui protégeait la cité troyenne. C'est sur les conseils du devin Calchas que ce cheval a été construit, et, s'il est d'une dimension gigantesque, c'est afin que les Troyens ne puissent pas le recevoir dans leurs murs ; car l'introduction de cette offrande dans la ville de Troie assure-

rait à ses habitants la victoire sur les Grecs, dont ils ravageraient à leur tour la patrie. Tel est en résumé l'habile discours de Sinon, dont la perfidie captieuse surprend la confiance des trop crédules Troyens. La ruse va donc triompher de ceux que n'avaient pu dompter ni de longues années de siége, ni la vaillance de tant de héros, d'un Diomède, d'un Ajax, d'un Achille.

Pour aider encore à les jeter dans un aveuglement fatal, un terrible prodige, envoyé par les divinités ennemies de la cité, frappe les yeux des malheureux Troyens et jette le trouble dans leurs cœurs. Deux serpents monstrueux, venus de l'île de Ténédos, s'avancent vers le rivage en déroulant sur les flots leurs immenses anneaux ; ils glissent, en dressant au-dessus des vagues leur cou et leur crête sanglante ; « leur croupe se recourbe en replis tortueux (1) ; » autour d'eux retentit l'onde écumante. Ils touchent la terre ; leurs yeux rouges de sang lancent des flammes, et ils font siffler leur dard dans leur gueule béante. L'effroi fait fuir tous les Troyens. Eux vont droit à Laocoon ; d'abord ils enlacent ses deux fils et déchirent de cruelles morsures leurs membres délicats ; puis, comme le père vole à leur secours, les armes à la main, ils le saisissent et le serrent de leurs immenses replis.

« Deux fois de leurs anneaux ils l'ont entouré par le
« milieu du corps ; deux fois ils ont étreint son cou de leur
« croupe écailleuse ; ils le dépassent encore de leur tête et
« de leur cou élevé. Lui cependant, s'efforce de desserrer de
« ses mains ces nœuds horribles, tout souillé de leur bave
« immonde, du noir venin qui couvre ses bandelettes (2).
« Il pousse jusqu'aux cieux des hurlements épouvantables.

(1) Racine, *Phèdre*, act. v, sc. vi, vers 1520.
(2) Les bandelettes sacrées, insignes de sa dignité. Laocoon était prêtre de Neptune.

« Tel mugit un taureau blessé qui s'est enfui de l'autel, et a « secoué de son cou la hache mal assurée. Enfin les deux « serpents s'éloignent en rampant, gagnent les hauteurs du « temple de Minerve et vont se cacher aux pieds de la déesse, « sous l'orbe de son bouclier (1). »

La sculpture antique s'est inspirée de la saisissante description que renferment ces derniers vers. Un des plus beaux groupes qu'elle nous ait légués est celui de Laocoon, chef-d'œuvre de l'école Rhodienne, dû au ciseau d'Athénodoros et d'Agésandros. On y voit, rendue avec toute la vigueur que comporte la sculpture, l'expression de la souffrance physique et de la douleur morale. Laocoon, enlacé dans les nœuds des serpents, se tord en proie aux plus vives angoisses, et ses fils qui se débattent aussi contre cette hideuse étreinte, le regardent avec épouvante, faisant appel, dans leur désespoir, à ce père impuissant à les sauver. C'est le privilège des chefs-d'œuvre littéraires de fournir à l'art ses plus nobles inspirations. Phidias, lorsqu'il sculptait la statue de Jupiter Olympien, n'avait-il pas présents à l'esprit les beaux vers où Homère, en quelques traits d'une grandeur simple et imposante, a retracé la majestueuse image du maître des immortels?

Malgré d'autres présages funestes qui auraient dû dissiper leur aveuglement, les Troyens introduisent le cheval de bois dans l'enceinte sacrée de la citadelle, après avoir abattu un pan de muraille pour lui ouvrir un passage. Les destins vont s'accomplir ; l'heure suprême de Troie est venue, et, pendant que la ville joyeuse prend un air de fête, la trahison prépare la ruine de la malheureuse cité.

La nuit sort du sein de l'Océan ; elle étend ses voiles

(1) *Énéide*, II, v. 218 à 227.

sur la ville ; le sommeil s'empare des habitants ; mais prochain et terrible doit être le réveil.

A la clarté favorable de la lune, la flotte grecque, partie de Ténédos, vogue en bon ordre ; un fanal allumé sur la poupe d'Agamemnon annonce son approche à Sinon, qui délivre les guerriers enfermés dans le cheval de bois ; tous ces vaillants s'élancent avec allégresse hors de leur prison, envahissent la ville silencieuse, massacrent les sentinelles et ouvrent les portes à leurs compagnons.

Énée reposait paisiblement, quand un songe effrayant vient bouleverser ses esprits. Hector lui apparaît, Hector, le courageux fils de Priam, le héros qui a le plus vaillamment soutenu la lutte contre les Grecs et qui a succombé enfin sous les coups d'Achille. Énée le revoit, non pas, comme autrefois, triomphant après quelque brillant exploit et chargé des dépouilles des Grecs, mais tel qu'il était après sa défaite, après qu'on eut rendu à Priam son misérable cadavre, objet de tant d'outrages et trois fois traîné derrière le char d'Achille autour des murs d'Ilion. Sa barbe et ses cheveux sont tout gluants d'un sang caillé, et son corps est couvert de blessures sans nombre reçues autour des remparts de sa patrie. Énée, à sa vue, est saisi d'une profonde pitié et lui adresse des paroles émues. Mais Hector l'interrompt : « Il faut fuir, dit-il, car Troie s'écroule du faîte de sa grandeur ; l'ennemi est dans ses murs. Il n'est plus de salut possible pour elle. Si elle avait pu être défendue, le bras d'Hector l'eût protégée. Que du moins Énée sauve ses dieux, qu'il les prenne pour compagnons de ses destins ; qu'il cherche pour eux une autre patrie ! C'est à lui qu'est réservé de fonder une ville où les divinités protectrices d'Ilion recevront un éternel

asile. » Il dit et disparaît. Énée, réveillé en sursaut, entend de tous les points de la ville éclater des cris de détresse et retentir le cliquetis des armes. Il monte jusqu'au faîte du palais, et là un horrible spectacle frappe ses regards. Ilion est la proie des flammes.

Déjà l'incendie, hydre immense,
Lève son aile sombre et ses langues de feu (1).

Les lueurs du vaste embrasement se reflètent jusque dans les flots lointains de la mer. Les palais voisins sont en feu. Hors de lui, le héros saisit ses armes, décidé à vendre chèrement sa vie. Il rassemble quelques courageux compagnons et enflamme leurs cœurs par ses exhortations :

« Puisque les dieux protecteurs de la patrie les ont aban-
« donnés, qu'ils sachent du moins mourir. Le seul salut des
« vaincus est de n'espérer aucun salut. »

Pareils à des loups dévorants qu'une faim furieuse pousse en aveugles à travers les ténèbres, ils courent à une mort certaine au milieu des traits ennemis ; la nuit profonde les enveloppe de son ombre. Qui pourra peindre toutes les horreurs de cette nuit fatale, tous les massacres qui ensanglantèrent cette antique cité, si longtemps souveraine ? Les épisodes tragiques ou touchants se pressent ici. Cassandre, fille de Priam, réfugiée en vain dans le temple de Minerve, en est arrachée par les Grecs ; ses mains délicates sont chargées de chaînes ; une longue et odieuse captivité commence pour la descendante de tant de rois. Un spectacle plus cruel encore va frapper les yeux d'Énée. Le fils impétueux

(1) Victor Hugo, *Odes*, IV, 15.

d'Achille, Pyrrhus, éblouissant les yeux de l'éclat de son armure, tel que brille au soleil un serpent qui déroule ses écailles luisantes, assiège le palais de Priam. Une hache à la main, il frappe à coups redoublés les portes garnies d'airain, entame leur bois épais et pratique enfin une large brèche. Dans l'intérieur, on entend les voûtes retentir des cris et des lamentations des femmes; elles entourent les colonnes de leurs bras et les couvrent de baisers, suppliantes, terrifiées. Mais rien n'arrête l'ardeur de Pyrrhus; l'entrée du palais est forcée, la foule des Grecs se précipite comme un fleuve qui a rompu ses digues et inonde au loin la campagne, entraînant dans la plaine les étables et les troupeaux qui roulent pêle-mêle. Quelle affreuse scène pour Énée! Comme son cœur se serre, quand il décrit avec des larmes dans les yeux la mort de Priam, les violences exercées sur la reine Hécube et sur ses filles, l'incendie qui consuma le vaste palais de ses rois, le pillage de tout ce qui a échappé à la flamme! Quelle peinture expressive et émue des horreurs de la guerre! Racine s'en est souvenu, quand il a écrit ces vers qu'il met dans la bouche d'Andromaque, la bru de Priam, témoin de cette catastrophe :

Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la clarté de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage!
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants (1).

Voyez en quels termes Virgile raconte le meurtre de

(1) *Andromaque*, III, 8, vers 999.

Priam, glorieuse et noble victime qui tombe en roi, avec une admirable dignité :

« Dès qu'il vit Troie au pouvoir de l'ennemi, les portes « de son palais arrachées et l'ennemi au sein de ses foyers, « le vieillard revêt ses armes depuis longtemps oisives ; il « en couvre, hélas! bien en vain, ses épaules que l'âge fait « trembler, ceint son épée impuissante et va chercher la « mort au plus épais des ennemis.

« Au centre du palais, sous la voûte des cieux, s'éle- « vait un grand autel, et tout auprès un antique lau- « rier qui, s'inclinant sur l'autel, ombrageait de ses ra- « meaux les statues des dieux Pénates. Là Hécube et ses « filles se serraient en vain l'une contre l'autre autour de « l'autel, comme des colombes chassées par un noir ou- « ragan, et embrassaient les images des dieux. Quand la « reine voit Priam couvert de ces armes faites pour la jeu- « nesse, elle s'écrie : « Quel égarement, malheureux époux, « t'a poussé à t'armer ainsi? Où cours-tu? Ce n'est point « un pareil secours, ce n'est pas un tel défenseur que l'heure « présente réclame. Non, si mon cher Hector lui-même « était ici, il ne pourrait nous sauver. Viens enfin avec « nous, cet autel nous protègera tous, ou nous mourrons « ensemble. » En disant ces mots, elle attire le vieil- « lard près d'elle et le place dans l'enceinte sacrée. Mais « voici qu'un des fils de Priam, Politès, échappé à l'épée « meurtrière de Pyrrhus, fuyait parmi les traits et la « foule des ennemis, le long des vastes portiques, et ac- « courait à travers les appartements déserts. Pyrrhus, altéré « de carnage, le poursuit avec fureur, l'atteint et déjà va le « frapper de sa lance. Quand enfin Politès est arrivé sous « les yeux de ses parents, il tombe et exhale sa vie avec des « flots de sang. Alors Priam, bien qu'il soit déjà sous le « coup de la mort, ne peut se contenir ni imposer silence à « son indignation : « Ah! s'écrie-t-il, pour prix d'un tel « crime et d'une telle audace, puissent les dieux (s'il est « au ciel une divinité pitoyable qui punisse de tels forfaits), « puissent les dieux te récompenser comme tu le mérites et

« mesurer la peine à ton crime, toi qui as égorgé mon fils « sous mes yeux, qui as souillé les regards d'un père de la « vue de ce cadavre! Mais cet Achille dont tu dis que tu es « né (et tu mens en le disant), ne traita point ainsi Priam son « ennemi. Non; il a respecté les droits et la sainteté du « suppliant, il m'a rendu, pour l'ensevelir, le corps inanimé « d'Hector et m'a laissé regagner mon royaume. » Ainsi « parle le vieillard, et il lance un trait impuissant qui, re- « poussé aussitôt par l'airain retentissant, effleure à peine « le rebord du bouclier, où il demeure suspendu sans force. « Alors Pyrrhus : « Eh bien! tu iras donc rapporter ceci à « Achille, mon père; sois mon messager; n'oublie pas de « lui raconter mes tristes exploits et de lui dire que Néop- « tolème a dégénéré. En attendant, meurs! » Il dit et « traîne jusqu'au pied de l'autel le vieillard tremblant, qui « glisse dans le sang de son fils ; de sa main gauche, il sai- « sit la chevelure de Priam ; de la droite, il lève son épée « étincelante et la lui plonge dans le flanc jusqu'à la garde. « Telle fut la fin des destinées de Priam : ainsi périt, à la vue « de Troie en flammes et de la ruine de Pergame, ce puis- « sant dominateur de l'Asie, jadis maître de tant de peuples « et de tant de contrées. Sur le rivage gisent un grand « corps, une tête séparée des épaules, un cadavre sans « nom (1). »

Énée n'a pu rien faire pour sauver son roi ; il était prêt cependant à sacrifier sa vie, et il peut attester les cendres d'Ilion, les flammes qui consumèrent les siens, que dans cette catastrophe il n'a pas évité les traits des Grecs, et que si les destins avaient voulu qu'il périt, il l'avait mérité par sa valeur. Mais les dieux voulaient qu'il échappât à ce désastre et le réservaient pour une noble et pieuse mission. En voyant tomber Priam, il a senti son cœur se glacer d'horreur, et sa pensée s'est reportée vers un autre vieillard ten-

(1) *Énéide*, II, v. 506 à 557.



Reproduction de Cochin.

Énée emporte sur ses épaules son père Anchise.

drement aimé, vers son père Anchise, vers sa femme Créuse et son fils Iule, qui à cet instant même couraient peut-être les plus épouvantables dangers. Il est seul désormais ; ses compagnons, dans leur désespoir, se sont donné la mort en se lançant au milieu des flammes ou en se précipitant du haut des tours du palais. Voici que, dans la nuit sombre, sa mère, Vénus, lui apparaît, illuminant les ténèbres d'une clarté éblouissante et dans toute la splendeur majestueuse de sa divinité. Elle le presse de fuir ; car il ne peut plus rien pour Troie ; les dieux eux-mêmes se conjurent pour consommer la ruine de la malheureuse cité. Junon, le fer à la main, furieuse, appelle les Grecs à elle ; Pallas et Jupiter lui-même secondent les efforts des ennemis. Énée ne doit plus songer qu'à sauver son père et les siens ; elle le protègera dans sa fuite. Le héros voit Ilion s'abîmer dans les flammes, comme un antique frêne qui s'abat sous les coups redoublés de la cognée. Il descend des hauteurs de la citadelle, traverse impunément les feux de l'incendie et les ennemis, qui s'écartent miraculeusement devant lui. Mais, quand il est arrivé au palais de ses ancêtres, de nouvelles épreuves l'attendent ; son père refuse de s'exiler loin de sa patrie ; après un tel désastre, il ne lui reste plus qu'à mourir ; la mort, il la trouvera en combattant, ses ennemis la lui donneront par pitié ou pour avoir ses dépouilles. Ainsi Anchise résiste aux supplications de son fils. Rien n'est touchant comme ce désespoir farouche, cette soif de la mort chez ce vieillard, pour qui rien n'existe plus, du moment que sa patrie est esclave. Mais Énée ne se résigne pas à abandonner ce qui lui est si cher : il partagera le sort d'Anchise, quel qu'il

soit ; bientôt un même trépas va les réunir ; ils mourront, du moins, les armes à la main. A son tour, Créuse implore son époux ; va-t-il la délaisser ainsi que son fils ? Elle le supplie de les entraîner avec lui, de les associer à toutes ses destinées.

L'intervention des dieux peut seule désormais sauver Énée et sa famille. Nous la voyons se produire. Sur le front du jeune Iule une langue de feu brille, voltige, sans lui faire de mal, autour de sa chevelure, et caresse doucement ses tempes. En même temps la foudre retentit ; une étoile tombe de la voûte du ciel, laissant derrière elle une longue traînée de lumière. Anchise reconnaît un présage envoyé par les dieux, qui témoignent ainsi que Troie est encore sous leur protection. Il est prêt à suivre son fils.

« Il dit, et déjà le pétillement de la flamme qui dévore « les murailles est devenu plus distinct ; déjà l'incendie « roule plus près de nous ses tourbillons embrasés : « Allons, « dis-je à mon père chéri ; viens te placer sur mes épaules : « je te porterai, et ce fardeau me sera léger. Quoi qu'il ar- « rive, nous courrons les mêmes dangers ou nous nous sau- « verons ensemble. Que le jeune Iule marche à mes côtés, « et que Créuse suive de plus loin nos pas. Vous, mes ser- « viteurs, retenez bien ce que je vais vous dire : au sortir de « la ville est une colline où s'élève un ancien sanctuaire de « Cérès, aujourd'hui abandonné, et tout auprès un antique « cyprès que pendant de longues années a respecté la piété « de nos pères. C'est là qu'il faut nous rendre tous par des « chemins différents. Toi, mon père, prends dans tes mains « les objets sacrés et les images de nos dieux. Moi, qui sors « d'un combat si furieux et dont les mains sont encore « souillées de sang, je ne puis les toucher sans sacrilège, « avant de m'être purifié dans une source d'eau vive. »

« En disant ces mots, je couvre mes larges épaules et « mon cou que je plie, de la fourrure fauve d'un lion, et je

« me courbe sur mon précieux fardeau. Le jeune Iule s'at-
« tache à ma main droite et suit son père à pas inégaux ;
« Créuse marche derrière nous. Nous avançons à travers
« des chemins ténébreux, et moi que tout à l'heure n'avaient
« pu émouvoir ni les traits lancés sur moi, ni les bataillons
« épais des Grecs, qui me faisaient face, maintenant je suis
« terrifié par le moindre souffle, le plus petit bruit m'épou-
« vante, je tremble également pour mon compagnon et
« pour mon fardeau (1). »

Déjà on approche des portes ; Énée croit tout sauvé, quand soudain il se figure entendre un bruit de pas précipités, et Anchise voit dans les ténèbres reluire des épées et des boucliers. Le héros se jette aussitôt à l'écart dans des chemins détournés. Mais à ce moment Créuse le perd de vue et s'égare. Énée ne s'aperçoit de sa disparition qu'en arrivant au temple de Cérès. Eperdu, hors de lui, il conduit son père, son fils, les images des dieux, dans le creux d'un vallon, et reprend en courant le chemin de la ville, couvert de ses armes brillantes, prêt à tout braver pour retrouver cette épouse chérie. Mais il refait en vain le chemin qu'il vient de faire, en vain il interroge du regard tous les lieux d'alentour, en vain il revoit le palais de Priam et la citadelle, et dans les ténèbres appelle Créuse à grands cris. Tout à coup, l'ombre de sa femme elle-même se présente à sa vue, fantôme d'une taille plus qu'humaine. Devant cette apparition, il demeure immobile d'effroi. Mais l'ombre le rassure. Énée ne doit plus revoir Créuse ; les dieux ont ordonné qu'elle mourrait à Troie. De nouvelles destinées sont réservées à son époux. Dans les fertiles campagnes qu'arrose le Tibre, il trouvera un trône et

(1) *Énéide*, II, v. 705-729.

une épouse royale. Énée, les yeux baignés de larmes, veut répondre par mille tendres paroles et saisir Créuse entre ses bras ; mais l'ombre lui échappe et se dissipe dans les airs, comme les vents légers ou comme un songe qui s'envole. La nuit s'était écoulée, le héros va retrouver ses compagnons, qu'a rejoints, pendant son absence, une foule nombreuse d'hommes et de femmes prêts à le suivre dans l'exil. Déjà l'étoile du matin brillant au-dessus de l'Ida annonçait le retour du jour. Énée se retire donc et, prenant son père sur ses épaules, le transporte sur le sommet de la montagne.

CHANT III.

Dans le troisième chant, le héros continue le récit de ses aventures depuis son embarquement et ce triste départ pour l'exil. C'est ici surtout que Virgile a imité l'*Odyssée*. Nous voyons Énée errer à travers les mers, cherchant de pays en pays cette terre où les oracles lui ont annoncé qu'il fonderait une ville et un nouvel empire. Ce récit est varié par d'ingénieuses combinaisons d'aventures, par des épisodes savamment renouvelés d'Homère ; mais il n'offre pas l'intérêt dramatique du chant qui précède.

Énée, après avoir construit une flotte au pied de l'Ida, met à la voile, emmenant avec lui son père, son fils, ses compagnons et les dieux Pénates de Troie. Il aborde d'abord en Thrace, où il construit une ville à laquelle il donne le nom d'Énéade. Là un prodige singulier vient le frapper d'horreur. Un jour que, sur le rivage, il im-

molait un taureau à Jupiter, il voulut couvrir l'autel de feuillage, suivant la coutume, et, s'approchant d'un tertre que couronnaient un cornouiller et un myrte hérissé de branches épaisses, il tâche d'arracher ces rejetons verdoyants. A peine a-t-il tiré de terre un de ces arbrisseaux, en brisant les racines, qu'il en voit jaillir un sang noir dont la terre est souillée. A cette vue, il frissonne d'horreur et un froid subit glace ses veines. Il essaie d'arracher un second arbuste, et de nouveau coule un sang noir. Il portait la main à une troisième tige, quand des profondeurs du tertre se font entendre des gémissements et une voix lamentable qui supplie Énée d'épargner un malheureux. Sous ce tertre est enseveli un fils de Priam, Polydore, qui est tombé là percé de mille javelots, dont les pointes acérées ont pris racine dans son corps et sont devenues les branches de ce myrte. Énée apprend que Polydore, autrefois confié par son père au roi de Thrace comme à un ami, a été assassiné par ce traître, quand il a connu le triomphe des armes grecques. Il a commis ce meurtre abominable pour s'emparer des trésors qui lui avaient été aussi confiés par Priam. Que ne peut pas l'exécrable soif de l'or sur l'esprit des mortels ! Énée, saisi de pitié, fait rendre à Polydore les honneurs funèbres et se décide à quitter cette terre criminelle.

Les voici de nouveau errants sur les mers, les infortunés fugitifs ; ils s'arrêtent d'abord au port paisible de l'île de Délos, où se dresse un temple vénéré d'Apollon, dont Énée invoque l'oracle. Le dieu lui répond que les Troyens doivent chercher l'antique terre maternelle de leur race. Cet oracle, équivoque comme toutes les prophéties, désigne obscurément l'Italie, qui était, suivant la tradition, le berceau de Dardanus, fondateur

d'Ilion. Mais Anchise croit comprendre que le Dieu a voulu parler de la Crète, d'où est sorti Teucer, qu'il considère à tort comme le plus ancien des ancêtres de Troie. C'est donc vers la Crète que cingle la flotte troyenne, après qu'un sacrifice a été offert aux dieux. On traverse la mer Égée, on côtoie Naxos, la blanche Paros et les Cyclades dispersées sur les flots. On arrive en Crète et on y construit une ville dont les murs s'élèvent rapidement. Mais la peste vient fondre sur les Troyens ; l'infection de l'air détruit à la fois les hommes, les arbres et les moissons. Les dieux Pénates d'Ilion apparaissent en songe à Énée et lui font connaître la contrée où il doit fonder une ville nouvelle, et où un jour ils élèveront jusqu'aux astres ses descendants. Ce n'est pas en Crète qu'Apollon lui a ordonné de se fixer, c'est dans l'Hespérie, que l'on nomme aussi Italie, d'où est sorti le premier auteur de la race troyenne. Docile aux ordres des dieux, Énée, après avoir pris conseil de son père Anchise qui reconnaît son erreur, quitte la Crète et met de nouveau à la voile. Il faut remarquer combien sont nombreux ces songes, ces prédictions des dieux, ces apparitions, ces oracles, ces présages. Par là Virgile veut faire ressortir l'importance de la mission d'Énée, chargé de fonder la ville d'où naîtra Rome et son immense empire. Il se conforme aussi aux traditions religieuses des Romains, qui, dans les actes de la vie publique et privée, s'attachaient avec un respect superstitieux aux présages, aux augures, aux songes, à tout ce qu'ils considéraient comme un avertissement de la divinité.

Une tempête terrible s'abat sur la flotte troyenne, qui erre trois jours à l'aventure ; le pilote Palinure a entièrement perdu sa route ; enfin, le quatrième jour,

Énée aborde aux îles Strophades (1), dans la mer Ionienne. Mais c'est là qu'habitent les Harpyes, monstres au corps d'oiseau, à la tête de femme, aux mains crochues, qui souillent de leur contact impur tous les mets auxquels les Troyens veulent toucher ; en vain Énée et ses compagnons essaient de les combattre ; il faut fuir de nouveau, sous peine de périr de faim, et encore une fois la flotte parcourt la vaste mer, rencontrant tour à tour Zacynthe (2), Ithaque et la côte de Leucate (3), où Énée aborde et fait célébrer des jeux sur le rivage d'Actium. C'est à Actium que, en l'an 31 avant J.-C., Octave devait vaincre son rival Antoine et conquérir l'empire. En lisant les vers de Virgile, les Romains devaient nécessairement songer à cette récente victoire, et rattacher aux antiques souvenirs évoqués ici par le poète les jeux annuels en l'honneur d'Apollon, qu'Auguste avait institués sur ce rivage pour consacrer la mémoire de ce grand événement. C'est ainsi que sans cesse Virgile, dans son poème, relie le présent au passé et recule dans le lointain de l'histoire ou de la fable, afin de les rendre plus vénérables, les origines des croyances et des fêtes romaines.

De Leucate, Énée longe les côtes de l'Épire et s'arrête à Buthrote. Il y a, comme on le voit, dans ce chant III, tout un itinéraire détaillé et une énumération de pays et de villes, qui a fait dire à Sainte-Beuve que c'est un livre surtout géographique. Mais il contient aussi d'intéressants épisodes. Le plus touchant est celui d'Andromaque, auquel nous arrivons.

(1) Aujourd'hui Strivali, îles situées sur la côte occidentale du Péloponèse.

(2) Ile de la mer Ionienne, aujourd'hui Zante.

(3) Promontoire de l'île de Leucate.

En débarquant à Buthrote, Énée apprend, chose incroyable ! qu'un des fils de Priam, Hélènus, règne sur une partie des Etats de celui même par qui son père a été égorgé, du farouche Pyrrhus. Hélénus, en effet, a épousé, après la mort de Pyrrhus, sa veuve Andromaque, celle qui fut autrefois l'épouse d'Hector, et qui est redevenue ainsi la femme d'un Troyen. Brûlant d'un ardent désir d'interroger Hélènus et d'apprendre de lui ces importants évènements, Énée quitte sa flotte et s'approche de Buthrote :

« Par un hasard, à ce moment même, dans un bois sacré « qui est en avant de la ville, Andromaque offrait à la « cendre d'Hector un sacrifice solennel et des présents fu- « nèbres ; elle invoquait les mânes de son mari près d'un « tombeau vide élevé avec des mottes de vert gazon, « qu'elle avait consacré à sa mémoire ainsi que deux autels, « cause éternelle de ses larmes. Dès qu'elle me vit appro- « cher, qu'elle aperçut autour de moi des armes troyennes, « éperdue, épouvantée par cette apparition qui tenait du « prodige, elle resta frappée de stupeur ; son sang se glaça « dans ses veines et elle tomba sans connaissance ; après un « long temps, revenue à elle, elle s'écria : « Est-ce bien toi « que je vois ? es-tu bien celui que ces traits m'annoncent ? « Fils d'une déesse, es-tu vivant encore ? ou bien, si tu es « privé de la douce lumière du jour, où est mon Hector ? » « Elle dit et verse des larmes et fait retentir de ses cris « plaintifs les lieux d'alentour. Je puis à peine trouver quel- « ques paroles pour calmer son délire, et, troublé moi-même, « je lui réponds d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Oui, je vis et je traîne une existence en butte à tous les « malheurs. N'en doute pas : ce que tu vois est la réalité. « Hélas ! quelle infortune a été ton partage, toi, déchue « d'un si noble hyménée ! ou bien as-tu retrouvé un sort « digne de toi ? Andromaque, la veuve d'Hector, est-elle « toujours l'épouse de Pyrrhus ? » — Elle baissa les yeux « et répondit à voix basse : « O heureuse entre toutes la fille



Reproduction de Cochin

Énée et Andromaque.

« de Priam (1) qui fut condamnée à mourir au pied des « hautes murailles de Troie, égorgée sur le tombeau d'un « ennemi ; elle n'a pas eu à subir les hasards du sort « et n'est point entrée, captive, dans la couche d'un vain« queur et d'un maître ! Tandis que moi, après avoir vu ma « patrie en cendres, traînée à travers des mers lointaines, « j'ai supporté l'insolence tyrannique du jeune fils d'A« chille, et j'ai enfanté dans la servitude. Bientôt Pyrrhus « s'est attaché à Hermione, fille de Léda et a épousé cette « Lacédémonienne ; pour moi, il m'a abandonnée, moi es« clave, à son esclave Hélénus. Mais Oreste, enflammé d'un « violent amour pour sa fiancée Hermione qui lui était ravie, « et l'esprit troublé par les furies vengeresses de ses crimes, « a surpris son rival sans défense et l'a égorgé devant les « autels élevés à la mémoire d'Achille. La mort de Néop« tolème a fait tomber une partie de ses États au pouvoir « d'Hélénus... qui a bâti sur ces hauteurs une citadelle et « lui a donné le nom d'Ilion (2). »

Ces vers, que Racine cite dans la Préface d'*Andromaque*, contiennent tout le sujet de sa tragédie. Notre grand poète s'est principalement inspiré de ce beau passage pour peindre ce type accompli de l'amour conjugal, dont Homère et Euripide lui offraient aussi la gracieuse image. L'Andromaque de Virgile est plus épouse que mère ; mais elle est déjà aussi pure que celle de Racine. Elle se reproche son double mariage avec Pyrrhus et avec Hélénus ; elle conserve à son premier mari une inaltérable fidélité ; elle a dans son malheur une dignité, une majesté simple qui nous inspirent le respect et la plus vive sympathie.

Tandis qu'Andromaque évoque en pleurant ces

(1) Polyxène, immolée par les Grecs sur le tombeau d'Achille.
(2) *Enéide*, III, v. 301-336.

douloureux souvenirs, Hélénus survient ; il reconnaît avec bonheur ses concitoyens et les conduit dans son palais, en versant, lui aussi, des larmes. Énée s'avance et retrouve avec émotion une petite Troie, qu'Hélénus et Andromaque se sont plu à disposer à l'image de celle qui n'est plus ; il traverse un petit ruisseau qui porte le nom du Xanthe (1), et embrasse le seuil d'une porte qui reproduit la porte Scée (2). Le pieux Énée veut de nouveau consulter les dieux ; le devin Hélénus, interprétant les oracles d'Apollon, lui apprend les épreuves qu'il a encore à traverser et les signes auxquels il reconnaîtra qu'il est enfin arrivé en Italie. Il lui indique aussi le chemin qu'il lui faudra suivre, les dangers auxquels il devra se soustraire, et l'avertit surtout d'éviter deux monstres redoutables, Scylla et Charybde, qui, dans le détroit de Sicile, attirent les vaisseaux et les brisent contre les écueils. Il lui recommande enfin d'aller consulter à Cumes, sur la côte de l'Italie, la Sibylle, prophétesse inspirée, dont les oracles achèveront de l'instruire de l'avenir.

Il comble ensuite de présents Énée et ses compagnons ; il leur donne aussi des chevaux et des armes. Andromaque, non moins généreuse que son époux, offre à Iule des vêtements magnifiques brodés de ses mains ; dans cet enfant elle retrouve l'image de son cher Astyanax qui aurait à peu près cet âge : « Oui, dit-elle, voilà son regard, son maintien, les traits de son visage ! » Énée, ému jusqu'aux larmes par cet accueil fraternel, adresse ses adieux à ses concitoyens qui, plus heureux que lui, ont maintenant un sort

(1) Un des ruisseaux qui arrosaient la plaine de Troie.
(2) Une des portes de Troie.

assuré, tandis qu'il lui faut encore sillonner les mers et courir de péril en péril.

Les Troyens mettent de nouveau à la voile ; après une courte navigation, ils voient se dessiner à l'horizon les côtes de l'Italie, qu'ils saluent de leurs cris joyeux ; ils abordent sur la côte de Calabre et invoquent Minerve, dont un temple s'élève sur la hauteur. Mais ils n'osent s'arrêter sur ce rivage tout peuplé de leurs ennemis, les Grecs, et qui, pour cette raison, a pris le nom de Grande-Grèce. Ils fuient donc vers la Sicile et dans le lointain découvrent le sommet de l'Étna ; ils entendent le mugissement horrible de la mer qui vient battre les rochers, et dont les bouillonnements soulèvent les sables. On approche de ces écueils dangereux de Charybde qu'il faut fuir. Le pilote Palinure dirige la flotte loin de ces rochers, autour desquels tourbillonnent les vagues écumantes, et l'on aborde en Sicile. Le port qui abrite les Troyens est sûr ; mais non loin l'Etna retentit avec un bruit de tonnerre du fracas de ses terribles écroulements. Il lance dans les airs tantôt son haut et noir panache de fumée, tantôt des cendres ou des flammes, tantôt enfin il vomit en torrents de lave bouillonnante les roches fondues qu'il arrache à ses propres entrailles. On dit que sous cette montagne est écrasé le géant Encelade, frappé jadis par la foudre de Jupiter : ces tremblements de terre, ces convulsions, ces éruptions du volcan sont produits par les efforts du géant, qui essaie de retourner son corps épuisé de fatigue. Pendant toute la nuit, les Troyens entendent ce bruit épouvantable ; ils voient le ciel sans lune, couvert de sombres nuages, s'éclairer de temps en temps des incendies du volcan, sans qu'ils puissent connaître la cause de ce prodige.

Au matin, du fond des bois vient à eux un homme à l'aspect misérable, maigre, décharné, hideux, couvert de haillons rattachés par des épines, et dont la barbe descend jusque sur sa poitrine. C'est un Grec d'Ithaque, Achéménide, un des soldats d'Ulysse, que ses compagnons ont abandonné quand ils se sont enfuis de la caverne du Cyclope Polyphème. Car sur ce rivage est l'antre du géant ; d'autres Cyclopes en grand nombre et non moins redoutables habitent sur cette côte. Achéménide n'a pu leur échapper jusqu'ici qu'en se cachant dans les forêts, où il s'est nourri de racines et de fruits sauvages. Il implore la pitié des Troyens, bien qu'il soit un Grec, leur ennemi ; il leur livre sa vie ; car il aime mieux, s'il le faut, mourir de la main des Troyens que d'être dévoré par les Cyclopes. A peine a-t-il parlé qu'Énée et ses compagnons voient sur le sommet de la montagne se mouvoir la masse gigantesque de Polyphème, monstre horrible, informe, privé de la vue ; le tronc d'un pin soutient ses pas incertains ; son troupeau de moutons le suit. Dès qu'il est arrivé au bord de la mer, il entre dans les flots et lave en grinçant des dents et en frémissant de rage la plaie saignante de son œil unique, crevé par Ulysse avec un pieu aiguisé. Les Troyens se hâtent de fuir, après avoir accueilli Achéménide en suppliant ; ils coupent en silence les amarres et font force de rames. Le Cyclope les a entendus ; il cherche en vain à les atteindre en se dirigeant du côté d'où est parti le bruit. Furieux, il pousse des cris de rage, et sur le rivage les autres Cyclopes accourent ; des vaisseaux on les voit qui tournent vers les fugitifs leurs regards farouches et portent jusqu'aux nues leur tête colossale. Tels, dans un bois consacré à Jupiter ou à

Diane, au sommet d'une montagne, des chênes ou des cyprès lancent dans les airs leurs troncs gigantesques, que couronne une épaisse ramure. Achéménide guide la fuite des Troyens dans ces parages dangereux et leur permet d'échapper une seconde fois aux écueils de Charybde et de Scylla. Ils longent les rivages de la Sicile, côtoient la vaste ville de Géla, Agrigente aux remparts immenses, Sélinonte, fertile en palmiers, et abordent enfin à Drépane. C'est là qu'un grand deuil vient frapper Énée : il a la douleur de voir mourir son père Anchise qu'il a en vain arraché à tant de périls. Tel fut le terme de ses voyages ; c'est de la Sicile qu'une divinité l'a conduit sur les côtes de l'Afrique.

CHANT IV.

Le récit d'Énée est terminé ; après ce retour en arrière, nous allons voir se dérouler la suite de ses aventures. Le IVe chant nous retracera la passion toujours croissante de Didon pour le héros, ses égarements et le triste dénouement de ses brèves amours. Depuis longtemps la reine est brûlée d'un feu secret ; sans cesse elle songe à Énée, à sa valeur, à l'illustration de sa race, et en entendant de sa bouche l'histoire de ses infortunes si courageusement supportées, elle a senti grandir en elle une flamme que rien désormais ne peut éteindre. En vain dans un entretien avec sa sœur Anna, tout en avouant la violence de ses sentiments, elle se reproche cette coupable faiblesse comme une trahison sacrilège envers son pre-

mier époux Sichée. Sa confidente encourage au contraire ce nouvel amour :

« Pourquoi Didon veut-elle passer sa jeunesse dans « le chagrin et la solitude ? Les cendres de Sichée « sont-elles sensibles à sa fidélité ? N'est-il pas néces- « saires d'ailleurs qu'un roi commande aux Cartha- « ginois et puisse les protéger contre les menaces « des nombreux ennemis dont ils sont entourés ? « Que ne doit-on pas attendre de la gloire d'Énée « associée à celle de Carthage ? Non, rien ne s'op- « pose à une telle union. Tout au contraire la rend « bien désirable ».

Didon sent faiblir ses derniers scrupules ; elle va d'autel en autel implorer la protection des dieux et eur demande de favorables présages ; par toute la ville elle promène cet amour, qui la dévore comme une flamme, qui la ronge comme une plaie secrète. Telle une biche blessée par une flèche qui reste fixée à son flanc, court à travers les montagnes et les bois, sans pouvoir se délivrer du fer qu'elle emporte avec elle.

Les dieux eux-mêmes interviennent pour favoriser sa passion. Junon, la divinité tutélaire de Carthage, propose à Vénus, protectrice des Troyens, de mettre un terme aux courses aventureuses d'Énée et de le fixer à Carthage. Vénus semble se prêter à ce dessein, dont elle sait cependant l'accomplissement impossible, puisque les oracles ont annoncé à Énée que l'Italie serait le siège de son empire. Mais elle craint d'irriter de nouveau Junon contre les Troyens. Elle consent ; elle se chargera même de préparer l'union d'Énée et de Didon et de les attacher par un lien durable. En effet, le héros ressent à son tour le feu dont la reine

est embrasée, et ce nouvel amour lui fait oublier la cité que les oracles lui ont promise. Tout entier à Didon, il s'attarde dans les délices de Carthage. Il faut que Jupiter lui-même le rappelle à son devoir, à la haute mission que lui ont confiée les dieux. Il envoie à Énée Mercure, son messager, qui fendl es airs à l'aide de ses brodequins ailés. Le dieu qui porte le caducée s'arrête d'abord sur les sommets neigeux de l'Atlas, puis, pareil à l'oiseau qui rase la surface des flots, il effleure les sables de la plage africaine. Dès que ses pieds ailés ont touché les faubourgs, il voit Énée vêtu d'un manteau magnifique teint de la pourpre tyrienne et brodé d'or, présent de Didon, occupé aux constructions de la ville nouvelle. Mercure l'apostrophe aussitôt et lui reproche avec sévérité d'oublier le royaume et les destins qui lui sont promis. Le roi des dieux lui ordonne, par la bouche de son messager, de quitter la Libye et de faire voile vers cette Italie où son fils doit régner et où un jour s'élèvera Rome. Ces paroles bouleversent le cœur d'Énée ; il comprend qu'il faut obéir ; il a hâte de fuir ; mais comment expliquer ce brusque départ à son amante éperdue ? Comment oser même aborder un pareil entretien ? Après mille hésitations, il se décide à faire en secret ses préparatifs de départ ; il épiera le moment le plus favorable pour tout révéler à Didon. Mais celle-ci, tant la passion a de clairvoyance ! a pressenti que quelque ruse se tramait autour d'elle. La Renommée l'avertit que les Troyens arment la flotte et disposent tout pour le départ. Transportée de fureur, ne se possédant plus, elle court à travers la ville entière, comme une bacchante au milieu des fêtes orgiaques. Elle n'attend

pas les confidences d'Énée; elle le prévient, elle l'accable de ses reproches indignés; elle se répand en plaintes, en touchantes supplications. Énée essaie vainement de se justifier; il allègue les ordres des dieux, leurs oracles impérieux, l'intervention de Mercure lui-même, interprète des souveraines volontés de Jupiter. Sa destinée est d'aller en Italie fonder un royaume qui sera éternel.

On ne peut nier qu'Énée ait vraiment perdu toute liberté d'agir autrement qu'il ne fait; son caractère religieux, presque sacré, le rend l'esclave de la volonté divine. Il n'en est pas moins certain que nous sommes ici de cœur avec cette amante qu'il va délaisser après lui avoir promis sa foi ; nous partageons son légitime ressentiment, nous nous indignons avec elle de cette ingratitude d'Énée, qui paie par ce cruel et subit abandon la généreuse hospitalité qu'il a reçue :

« Non, s'écrie-t-elle, non, je ne te retiens pas, non, je ne « réfuterai pas tes impostures ! Va, poursuis ton Italie à « la merci des vents ; cherche ton royaume à travers les « ondes. Ah! j'espère qu'au milieu des flots, si les justes « dieux ont quelque pouvoir, tu trouveras parmi les « écueils un supplice digne de ton crime et que plus d'une « fois tu invoqueras Didon. Si loin que tu sois, je te pour- « suivrai avec les sombres torches des Furies, et quand « la froide mort aura séparé mon âme de mon corps, mon « ombre se dressera en tous lieux à tes côtés. Tu seras « châtié, misérable! J'apprendrai ton châtiment ; oui, cette « douce nouvelle viendra jusqu'à moi dans le profond « séjour des mânes (1). »

Énée voudrait consoler ce désespoir. Mais il ne peut que gémir. Que dirait-il en effet ? Il hâte les

(1) *Énéide*, IV, v. 380-387.

préparatifs du départ : les Troyens lancent leurs navires à la mer, les chargent de provisions : heureux de quitter la Libye, ils déploient une extrême activité. On les voit se précipiter de tous les points de la ville ; on dirait des fourmis qui transportent grain par grain dans leurs magasins un gros tas de blé, en prévision de l'hiver qui vient. Signalons en passant ces comparaisons simples et frappantes que Virgile emploie souvent, à l'exemple d'Homère, et qu'il emprunte volontiers aux choses de la vie rustique. Au premier chant, c'est à des abeilles qu'étaient assimilés les Carthaginois empressés à construire leurs murailles. Jusque dans les récits grandioses de l'épopée, le poète se plaît à emprunter à la campagne des images familières ; l'inspiration des Géorgiques se prolonge ainsi dans l'Énéide.

Quels sont les sentiments de Didon, quand elle aperçoit les Troyens s'agitant sur le rivage et les matelots prêts à mettre à la voile ? Elle se détermine à tenter auprès d'Énée un suprême effort ; elle envoie sa sœur Anna pour le supplier de retarder au moins son départ, de lui accorder quelque répit, afin qu'elle puisse s'accoutumer à cette cruelle idée, qu'il faut le perdre pour toujours. Anna porte à Énée cette prière douloureuse ; mais elle le trouve inflexible ; un dieu lui a donné une immuable résolution : c'est ainsi que sur les Alpes un vieux chêne, dont le front s'élève jusqu'aux cieux, et dont les pieds touchent à l'empire des morts, résiste aux assauts multipliés de la tempête. Le héros verse des larmes, mais sa volonté n'est pas ébranlée.

Dans son désespoir, la malheureuse Didon se décide à mourir. De sinistres présages l'ont frappée de

terreur ; sa raison est égarée. Sous prétexte de recourir à des incantations magiques, elle prie sa sœur Anna d'élever en secret un bûcher dans une cour intérieure du palais. Le bûcher se dresse, immense, fait de bois de chêne et de pin ; Didon l'entoure de guirlandes et de rameaux funèbres. Tandis qu'une prêtresse prépare tout un appareil de divination infernale, elle aussi invoque les dieux et implore leur vengeance. La nuit est venue, et l'infortunée, en proie à tous les tourments de la colère et de l'amour, ne peut goûter un instant de repos. Énée, sur son vaisseau encore à l'ancre, se livre au sommeil ; mais en songe Mercure lui apparaît et l'avertit de précipiter son départ : car qui sait si Didon ne voudra pas employer la force pour le retenir ? Il s'arrache au sommeil, éveille ses compagnons, rompt les amarres qui retenaient les vaisseaux, et la flotte fend les flots écumants à la lueur blanchissante de l'aube.

Du haut de son palais, Didon voit, aux premières clartés du jour, les vaisseaux troyens voguer en pleine mer ; trois fois elle meurtrit sa poitrine et arrache sa blonde chevelure. Elle maudit l'ingrat, elle se reproche amèrement son amour ; de sa bouche s'échappent des exclamations et des paroles entrecoupées, qui trahissent tout le désordre de son esprit. Mais ce qui domine tout, c'est l'idée de la vengeance, idée bien antique. Le pardon des offenses est un sentiment rare chez les anciens, même chez le tendre Virgile. Mais qui la vengera ? L'avenir, oui, l'avenir se chargera de ce soin ; avec une sorte de seconde vue prophétique, Didon évoque celui qui doit un jour faire expier à Rome la perfidie d'Énée. Ce vengeur sera Hannibal.

« Ah! de mes cendres puisse naître mon vengeur ! Que « par le fer et par la flamme il poursuive les descendants « de Dardanus, et maintenant, et plus tard, et tant que ses « forces le lui permettront. Qu'ils luttent rivage contre « rivage, flots contre flots, armes contre armes, tel est mon « vœu : qu'ils combattent sans relâche, eux et leurs descen- « dants (1) ! »

Puis, frémissante, elle monte les degrés du bûcher, tire l'épée qui a appartenu à Énée, et après avoir jeté un triste regard sur ce fer, sur d'autres dépouilles du héros qu'elle veut brûler avec elle, elle se frappe, et tombe défaillante. Le sang inonde sa poitrine. Aux cris, aux lamentations lugubres qui éclatent dans le palais, Anna est accourue épouvantée et prodigue inutilement ses secours à sa sœur expirante. Des flots de sang s'échappent en sifflant de la poitrine de la reine ; elle essaie de lever encore ses paupières et retombe anéantie. Alors Junon prend pitié d'elle et envoie Iris pour abréger son agonie : Didon exhale dans les airs son dernier souffle.

N'est-il pas intéressant de voir la pensée d'Hannibal, le plus redoutable ennemi de Rome, mêlée à cette antique histoire de Didon ? Virgile a su ici rattacher avec infiniment d'art à son poème le souvenir de la crise la plus grave que son pays ait traversée.

« Didon se poignardant sur son bûcher, dont Énée, du haut de son vaisseau, peut apercevoir la flamme, nous présage la plus grande lutte historique, et l'on voit en idée les Alpes franchies, la Trébie et Trasimène et Cannes et Zama, et le second des Sci-

(1) *Énéide*, IV. v, 625-629.

pions, assez pareil à Énée, pleurant sur la ruine de Carthage. Penser à Hannibal et aux périls qu'il avait fait courir aux descendants d'Énée et y faire penser du temps d'Auguste, et quand les aigles romaines ne s'arrêtaient plus qu'à l'Euphrate, c'était d'autant mieux célébrer le règne présent et faire bénir les dieux d'avoir terminé par un tel couronnement de si longs et si laborieux efforts (1). » Ce qui touche beaucoup plus encore les modernes, c'est la peinture si vive et si vraie de la passion malheureuse et de la mort de Didon.

CHANT V.

Le chant V[e] nous raconte le retour d'Énée en Sicile, où une nouvelle tempête le force à aller chercher un asile. Il y reçoit l'hospitalité d'Aceste, prince d'origine troyenne ; c'est sur cette terrre aussi que reposent les ossements d'Anchise, son père. Le héros va, suivi d'une foule immense, offrir des libations de vin et de lait aux mânes d'Anchise, et sur son tombeau immole, suivant l'usage, cinq brebis, cinq porcs et autant de taureaux noirs. Puis il célèbre des jeux funèbres en l'honneur de son père. C'était encore une manière de rendre hommage à la mémoire des morts. Dans Homère, nous voyons Achille célébrer les funérailles de son ami Patrocle et donner de grands jeux où les Grecs se disputent des prix au pugilat, à la lutte, à la course de chars, à la course à pied.

(1) Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile.*

C'est de cette belle description que Virgile s'est inspiré; mais là encore il a su rester original dans son ingénieuse et brillante imitation. Toutefois ce morceau ne se lie pas aussi étroitement au poème que le chant correspondant de l'*Iliade.* Chez le poète grec, la mort de Patrocle est un événement capital qui amène un revirement complet dans l'âme d'Achille. Tout ce qui se rattache à cette mort a donc une grande importance. Dans l'Énéide, Anchise n'est qu'au second plan ; aussi ces jeux n'apparaissent-ils que comme un savant et agréable hors d'œuvre. C'est le défaut de l'Énéide que bien des parties pourraient en être retranchées sans que l'unité du poème en fût atteinte. Il faut ajouter cependant que la description de ces jeux offrait aux contemporains de Virgile un intérêt d'un ordre particulier. Ils y retrouvaient la peinture des fêtes splendides qu'Auguste, vainqueur à Actium, avait données au Champ de Mars et au Cirque.

Ne considérons ce tableau que comme un épisode traité avec beaucoup d'art, et cherchons-y quelques-unes de ces scènes dont les hippodromes, les champs de courses modernes, ou encore les arènes de nos lutteurs nous offrent une image affaiblie.

Une foule innombrable est accourue pour assister à ces luttes d'adresse et de force ; elle admire au milieu du cirque les prix offerts aux vainqueurs, des palmes, de vertes couronnes, des trépieds sacrés, des vêtements teints de pourpre, des lingots d'or et d'argent. Du haut d'une éminence, la trompette annonce l'ouverture des jeux. Ils commencent par une joute maritime à laquelle quatre galères prennent part. Le but est un rocher situé au loin dans la mer ; là, Énée a fait dresser un tronc de chêne qui

sera la limite de la carrière parcourue par les navires; ils devront, après avoir tourné le rocher, regagner le port. Ainsi, dans la course de chars, il fallait tourner la borne située à l'extrémité de l'hippodrome et revenir au point de départ. Virgile a substitué une course de galères à la coursede chars chantée par Homère; cette joute convient mieux à un peuple qui depuis des années erre sur les flots. Au signal donné, les quatre vaisseaux, la Baleine, le Centaure, la Chimère, la Scylla, placées sur une même ligne, s'ébranlent et s'élancent; les bras nerveux des rameurs creusent des sillons égaux dans l'onde qui écume. La foule applaudit, l'écho des collines boisées répète au loin ses cris. Tantôt un navire, tantôt l'autre prend la tête, quelquefois deux voguent de front ; mais la Scylla, que conduit Cloanthe, vient tout à coup, par une manœuvre hardie, de prendre les devants ; elle tourne la borne et revient à toute vitesse vers son point de départ. Dans son dépit de se voir distancé, l'un des rivaux, Gyas, qui monte la Chimère, jette à l'eau son pilote Ménœtès, dont la mollesse a causé sa défaite. On rit de voir le malheureux se débattre dans les flots, remonter non sans peine sur le rocher, tout ruisselant sous ses habits trempés, et l'on rit encore en le voyant vomir l'onde salée. Les deux derniers navires redoublent d'efforts ; les matelots, haletants, inondés de sueur, se courbent sur les rames ; mais le vaste Centaure, que dirige Sergeste, s'approche trop des rochers et va échouer contre cet écueil ; les rames se brisent et la proue fracassée demeure suspendue au rocher. Mnesthée, qui conduit la Baleine, profite de cet accident, laisse le Centaure se débattre contre l'obstacle qui l'arrête, dépasse même la Chimère privée

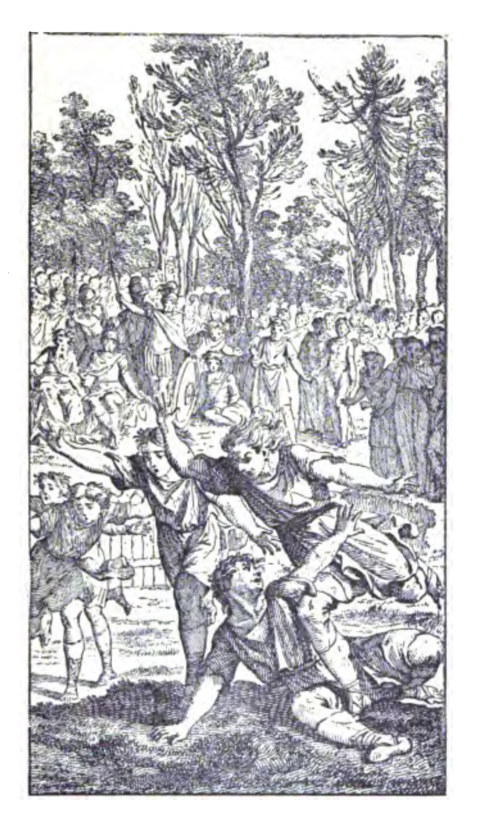
de son pilote et, rapide, court à la poursuite de la Scylla, qui touche déjà au terme de la carrière. Les spectateurs l'encouragent de leurs acclamations. Maintenant les deux navires ne sont plus séparés que par un faible intervalle ; mais Cloanthe invoque Neptune et les autres dieux de la mer, et leur promet de riches sacrifices s'ils lui accordent la victoire. Les Néréides exaucent ses vœux ; Portumne, divinité marine, de sa main puissante, pousse la Scylla qui, plus prompte que la flèche, vole jusqu'au port. N'est-il pas vrai que cette intervention des divinités de la mer est malencontreuse et que nous aimerions mieux voir Cloanthe sortir, par sa propre énergie, vainqueur de cette lutte acharnée, sans avoir eu besoin de ce secours miraculeux ? Ce n'est pas sur les Néréides ni sur Portumne que comptent les jouteurs de nos régates, ni les vaillants rameurs du concours nautique qui a lieu chaque année sur la Tamise, entre les équipages des universités d'Oxford et de Cambridge.

Comme récompense, Cloanthe reçoit une couronne de laurier et un manteau d'or bordé de pourpre. Ceux qui sont arrivés second et troisième obtiennent également, l'un, une cuirasse formée d'un triple rang de mailles d'or, l'autre, deux bassins d'airain et deux coupes d'argent ; chaque navire a de plus trois taureaux, du vin et un lingot d'argent. Sergeste lui-même, qui est parvenu enfin à se dégager de l'écueil qui lui a été fatal, et dont la galère se traîne maintenant avec lenteur, comme un serpent blessé, reçoit, à titre de consolation ou d'encouragement, une esclave habile à tisser et à filer la laine, avec ses deux jumeaux.

Cette joute terminée, Énée se rend dans une vaste prairie qu'entourent et enferment comme un cirque

de hautes collines couvertes de forêts. C'est là qu'aura lieu la lutte de la course à pied. La même foule se presse pour la contempler. Nous n'en raconterons pas les divers incidents. Mentionnons seulement la première apparition de deux amis qui seront plus tard le sujet d'un des plus émouvants épisodes du poème, Nisus et Euryale, unis par la plus tendre affection. Euryale triomphe, grâce à l'amitié de Nisus; celui-ci a glissé dans l'herbe, humide du sang de taureaux récemment immolés pour un sacrifice; il tombe, mais arrête du moins dans sa chute et fait rouler avec lui sur le gazon le plus redoutable concurrent d'Euryale. Assurément les règles de la course moderne n'admettraient pas ce stratagème; même dans le récit de Virgile, on entend la protestation de celui qui se voit frustré du prix; mais le héros généreux accorde à tous une compensation. Nisus, lui aussi, reçoit, malgré sa chute, un superbe bouclier.

A cette course succède le combat du ceste. On appelait ainsi un pugilat rendu plus redoutable par le ceste, sorte de gantelet dont les lutteurs revêtaient leurs mains et leurs poignets; ce gantelet était fait de courroies de cuir montant parfois jusqu'au coude, armées le plus souvent de plomb et de clous de métal. Un Troyen, Darès, et un Sicilien, Entelle, se disputent le prix du combat, un taureau dont les cornes sont ornées de bandelettes dorées. Après une lutte acharnée, où les deux rivaux cherchent à se porter des coups terribles, Darès est enfin vaincu; il a été grièvement atteint par le ceste de son adversaire; sa tête vacille sur ses épaules, ses genoux épuisés se dérobent sous lui; sa bouche vomit des flots d'un sang épais



Reproduction de Cochin.

La course à pied. — Nisus et Euryale.

et des dents brisées. Entelle reçoit le taureau, récompense du vainqueur, et, pour faire de nouveau montre de sa force, l'abat d'un seul coup de son ceste terrible asséné entre les deux cornes. Darès obtient une épée qu'il a payée assez cher.

Après la lutte du ceste vient le combat de l'arc; il s'agit d'atteindre une colombe attachée au sommet d'un mât. Mais un des concurrents coupe de sa flèche le lien qui tenait l'oiseau suspendu par la patte; tandis que le captif s'envole, un habile archer l'atteint dans les airs, comme tirent au lâcher les amateurs de Monte-Carlo. Alors le vieil Aceste, qui, malgré son âge, a pris part à la lutte, lance sa flèche si haut qu'elle s'enflamme et, traînant derrière elle, comme une comète, un long sillon de feu, va se perdre dans le vide des airs. « Ce sont les dieux eux-mêmes, dit Énée, qui par ce prodige ont voulu honorer la vieillesse d'Aceste. » Il le couronne de laurier et lui offre comme prix une coupe ciselée.

Enfin la jeunesse troyenne, se divisant en trois escadrons, exécute des mouvements variés, fait des marches, des contremarches, mille évolutions diverses, offre aux regards des simulacres de combats, donne en un mot un spectacle analogue à nos carrousels, et tel qu'en présentait la jeunesse romaine dans ces jeux troyens institués en commémoration du triomphe d'Actium.

Tandis qu'Énée honore ainsi le souvenir de son auguste père et que les Troyens sont absorbés par ces divers combats, Junon, toujours acharnée à la perte de la nation qu'elle hait, envoie sa messagère Iris, personnification poétique de l'arc-en-ciel. Celle-ci, glissant sur un arc nuancé de mille couleurs, des-

cend d'un vol rapide sur la terre et vient, sous les traits d'une vieille femme, trouver les Troyennes qui, à l'écart sur le rivage solitaire (1), pleuraient Anchise et, des larmes dans les yeux, contemplaient l'immense et profonde mer. Iris leur représente toutes les courses vagabondes qu'elles ont supportées déjà sur les flots, à la poursuite de cette Italie qui toujours fuit devant eux. Qui donc empêche Énée de se fixer enfin en Sicile et d'y construire une ville? Un songe d'ailleurs l'a avertie que sur cette côte doit s'élever la nouvelle Troie. Il faut empêcher un nouveau départ; que toutes, s'armant d'une torche, mettent le feu aux vaisseaux. Ces paroles, qui s'accordent avec les sentiments intimes des femmes troyennes, les enflamment aisément. Toute hésitation cesse quand la déesse, reprenant sa forme divine, s'élance dans les airs en traçant sur sa route un arc lumineux. Elles saisissent des tisons arrachés aux autels de Neptune, et bientôt la flotte est en feu. Énée et les Troyens, avertis de ce désastre, accourent en toute hâte; mais rien ne peut triompher de la violence de l'incendie. Le héros invoque Jupiter et le supplie de conserver sa flotte. Sa prière est entendue, une pluie torrentielle se déchaîne et les vaisseaux sont sauvés, à l'exception de quatre que la flamme avait déjà consumés. Cette perte néanmoins afflige profondément Énée. Mais un sage vieillard, Nautès, lui conseille de laisser en Sicile ceux de ses compagnons qui sont las de le suivre : les vieillards épuisés par l'âge, les femmes et ceux qui redoutent de nouveaux dangers, de nouvelles fati-

(1) Dans l'antiquité, les femmes étaient exclues des jeux publics.

gues. L'ombre d'Anchise, qui apparaît à Énée pendant son sommeil, vient le décider à se ranger à cet avis et l'engage à n'emmener à sa suite en Italie que l'élité de la jeunesse troyenne, les cœurs les plus vaillants ; car il aura de longs et rudes combats à soutenir. Mais auparavant, qu'il visite les demeures infernales, royaume de Pluton, pour s'y entretenir à loisir avec son père, dont l'ombre habite maintenant l'Elysée, séjour des hommes pieux. Là son avenir lui sera révélé ; il apprendra quels sont les héros qui doivent naître de son sang. Énée se résout donc à laisser en Sicile les femmes, les vieillards et ceux qui, découragés, désirent ne plus s'associer à ses périls. Il trace l'enceinte de la ville qu'ils doivent habiter et qui s'appellera Acesta, du nom du roi Aceste, et plus tard Ségeste (aujourd'hui Castellamare). C'est avec des gémissements, des larmes et de tendres embrassements que l'on se sépare les uns des autres, après tant d'épreuves endurées en commun. On offre aux dieux un sacrifice solennel, et la flotte met à la voile, poussée par un vent favorable.

Vénus supplie Neptune de ne plus soulever de tempêtes et de permettre aux Troyens d'atteindre enfin l'Italie. Le dieu s'engage à laisser Énée aborder paisiblement à la rive ausonienne ; un de ses compagnons périra cependant, comme une victime expiatoire sacrifiée au salut de tous. En effet, le pilote Palinure, au sein de la nuit, s'endort, cédant à une irrésistible torpeur que le dieu du sommeil lui-même lui envoie ; puis ce même dieu, pesant sur lui, le précipite dans les flots ; le malheureux tombe avec une partie de la poupe et le gouvernail où il s'était cramponné, quand il sentait ses paupières sans résistance

se fermer malgré lui. La flotte n'en continue pas moins heureusement sa traversée.

CHANT VI.

« Le sixième chant, dit Sainte-Beuve, est réputé le plus beau, le plus savant, le plus noble, le plus philosophique et le plus patriotique de l'Énéide, de même que le quatrième en demeure le plus passionnément tendre, et le second le plus tragique et le plus lamentable. » Ce chant contient le récit de la descente d'Énée aux enfers, où il va consulter Anchise, suivant l'ordre qui lui a été donné par l'oracle d'Hélénus et par l'ombre de son père lui-même.

Les Troyens débarquent à Cumes : près de cette ville se dresse sur une hauteur le temple d'Apollon, à côté duquel est l'antre de la Sibylle. On appelait de ce nom chez les anciens certaines prophétesses dépositaires des secrets de l'avenir. Énée ne s'attarde pas à admirer les merveilles du temple orné de magnifiques bas-reliefs, œuvre d'un artiste fameux, Dédale. Il s'empresse d'aborder la Sibylle Déiphobe, prêtresse d'Apollon et de Diane, sa sœur, qui, comme divinité des enfers, est adorée sous le nom d'Hécate. Elle le conduit dans l'antre où elle rend ses oracles, antre creusé dans les flancs immenses de la montagne de Cumes et où l'on arrive par cent avenues, d'où sortent comme autant de voix qui répètent les prophéties de la Sibylle. Soudain son visage s'altère, ses cheveux se hérissent, la présence du dieu la transporte de fureur ; sa taille

semble grandir et sa voix n'a plus rien d'humain. Jean-Baptiste Rousseau a peint ce délire prophétique dans des vers assez heureusement imités de ce passage :

Ou tel que d'Apollon le ministre terrible,
Impatient du dieu dont le souffle invincible
Agite tous ses sens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ses cris impuissants (1).

Les Troyens frissonnent d'épouvante ; mais Énée invoque Apollon et demande une fois encore qu'un asile lui soit accordé dans l'Italie, où il puisse fonder un nouvel empire. Le dieu lui répond par la voix de la Sibylle ; mugissant du fond de son antre, elle lance de sa bouche écumante les oracles répétés par les cent avenues de la caverne. Voici quel en est le sens : Énée est désormais sauvé des périls qu'il avait à courir sur les mers, mais d'autres, plus redoutables encore, l'attendent sur la terre ; il lui faudra soutenir d'horribles guerres, et le Tibre roulera des flots de sang. Le héros reçoit avec un courage tranquille l'annonce des nouvelles épreuves qui lui sont réservées ; il les a prévues, son âme est prête à les affronter. Mais il demande une seule grâce à la Sibylle : qu'il lui soit permis de descendre au sombre séjour des morts et d'y visiter le père qu'il a perdu. La prophétesse a le pouvoir de lui accorder cette faveur que les dieux n'ont refusée ni à Orphée ni à Pollux. N'a-t-elle pas sous sa garde les lacs et les bois de l'Averne, où se trouve une

(1) *Ode au comte du Luc.* III, 1.

des entrées du royaume infernal? La Sibylle ne se refuse pas à accomplir le vœu d'Énée; et cependant c'est un souhait téméraire, réalisé par la divinité pour un bien petit nombre de mortels qui lui étaient particulièrement chers. Mais il faut auparavant que, dans la vaste forêt qui s'étend autour de Cumes, Énée cherche un arbre touffu où se cache un rameau d'or. Tel est le présent qui doit être offert à Proserpine, reine des enfers. Si les dieux sont propices à son entreprise, le rameau se laissera aisément cueillir ; sinon, il n'est pas de vigueur humaine qui puisse le briser, ni d'arme assez dure pour le couper. Elle apprend ensuite à Énée que le corps d'un de ses compagnons gît sans sépulture sur la plage : il faut avant tout lui rendre les devoirs funèbres; car ce cadavre souille la flotte.

En effet, sur le rivage, Énée et son fidèle Achate trouvent le corps de Misène, le trompette de l'armée troyenne; il a été précipité au sein des flots par Triton, un dieu des mers, qu'il avait voulu défier à une sorte de joute musicale. Tous les Troyens, réunis autour du cadavre, gémissent, et en pleurant exécutent les ordres de la Sibylle. Ils préparent un vaste bûcher, abattant de toutes parts les grands arbres qui retentissent en tombant sous les coups redoublés de la hache. Énée, une cognée à la main, donne à tous l'exemple. Et cependant il songe à ce rameau d'or mystérieux qui peut seul lui ouvrir l'entrée des enfers; pour le découvrir, il invoque l'aide de sa mère, la toute-puissante Vénus. Tout àcoup deux colombes, oiseaux consacrés à la déesse, descendent du ciel, volent, en se posant de distance en distance sur le gazon, et le guident enfin vers l'arbre tant désiré où

le précieux talisman reluit. La tige et les feuilles d'or étincelantes se détachent sur la sombre verdure d'un chêne. On entend le frémissement du rameau sonore dont une brise légère agite les feuilles métalliques. Énée le saisit avec un joyeux empressement; il cède à la main qui le cueille.

On rend ensuite les honneurs funèbres au cadavre de Misène; après avoir brûlé le corps, on recueille les cendres dans une urne d'airain, et on lui élève un vaste tombeau, que décorent les armes du guerrier réunies en trophée. Son nom est donné au promontoire où il repose. Aujourd'hui encore cet endroit s'appelle le cap Misène, et ce nom fabuleux retentit harmonieusement dans les beaux vers de Lamartine :

A la molle clarté de la voûte sereine,
Nous chanterons ensemble, assis sous le jasmin,
Jusqu'à l'heure où la lune, en glissant vers Misène,
Se perd en pâlissant dans les feux du matin (1).

Énée se prépare enfin à pénétrer dans les demeures infernales; mais auparavant il offre, suivant le rite, un sacrifice au dieu des morts. Au sein de la forêt, près d'un lac noirâtre, est un gouffre large et profond, qui exhale une vapeur méphitique; les oiseaux ne peuvent impunément voler au-dessus, tant l'air est empesté. C'est l'entrée des enfers; là Énée, accompagné de la Sibylle, sacrifie quatre taureaux noirs à Hécate, une brebis noire à la Nuit, mère des Furies, et à la Terre, sa sœur; à Proserpine, il immole une vache stérile; il élève des autels à Pluton et y brûle la chair des victimes. Aux premières

(1) *Nouvelles Méditations*, II. *Ischia*.

lueurs de l'aube, le sol mugit sous leurs pieds, les montagnes couronnées de forêts s'ébranlent et dans l'ombre hurlent les chiens d'Hécate :

« Loin d'ici, profanes, loin d'ici, s'écrie la prêtresse ; « sortez tous de ce bois sacré. Et toi, Énée, en avant ! tire « ton épée du fourreau ; c'est maintenant qu'il faut du « cœur et de l'intrépidité. » Elle dit, et, hors d'elle-même, « s'élance dans le gouffre béant. Énée la suit d'un pas « assuré.

« Dieux qui régnez sur l'empire des âmes, et vous, « ombres silencieuses, et toi, Chaos, toi, Phlégéthon (1), « lieux où règne la muette horreur de la nuit éternelle, « qu'il me soit permis de redire ce que j'ai entendu ; souf- « frez que je révèle les mystères ensevelis dans les ténèbres « et dans les profonds abîmes de la terre (2). »

Cette invocation donne à la descente d'Énée un caractère tout particulier de grandeur et de solennité. Virgile n'est plus seulement un poète qui, avec le secours de sa féconde imagination, va nous décrire le pâle séjour des morts ; c'est un croyant, qui, d'une âme sincèrement religieuse, va nous dire ce que pensaient de la vie future les plus nobles esprits de son temps. Il réunira, dans cette peinture, aux antiques traditions de la religion nationale les conceptions plus élevées de la philosophie grecque, dont il était un des adeptes. Ici Virgile se souviendra encore d'Homère ; mais combien son enfer sera déjà différent de celui de l'antique poète grec ! Comme on voit que des siècles de civilisation se sont écoulés entre eux, qui ont singulièrement agrandi et épuré l'idée de l'autre vie ! Certes il y a une saisissante et sombre poésie

(1) Fleuve des enfers.
(2) *Énéide*, VI, v. 258 à 267.

dans la description de cet enfer homérique situé à l'extrémité de l'océan immense, dans les régions brumeuses qu'habitent les Cimmériens, là où jamais le soleil de ses rayons ne perce le brouillard et où une triste nuit enveloppe toujours les malheureux mortels. Au sein de ténèbres profondes, les âmes dolentes des morts, ombres sans consistance, errent çà et là, consumées du regret de l'existence. Achille aimerait mieux être sur la terre le mercenaire d'un pauvre laboureur que de régner sur ceux qui ne sont plus. Tous semblent confondus : nulle distinction entre les justes et les coupables. Chez Virgile, le progrès des idées philosophiques est sensible ; nous allons trouver dans le VI[e] chant des enfers distribués avec un ordre qui satisfait beaucoup mieux le sentiment moral, et une répartition plus consolante et déjà par endroits presque chrétienne, des récompenses et des peines réservées aux hommes après cette vie.

Dans des vers admirables, qui donnent en quelque sorte la sensation de la vague et ténébreuse terreur de l'Erèbe, Virgile nous peint la Sibylle et Énée marchant dans l'obscurité de la nuit solitaire, à travers le vide de cet empire du néant où règne Pluton. Ils vont comme le voyageur qui traverse une forêt pendant la nuit, à peine éclairé par la lumière blafarde de la lune voilée par les nuages, que laisse faiblement pénétrer l'épaisse ramure ; autour de lui, tout est confus, informe, noyé dans l'ombre. Dans le vestibule même des enfers leur apparaissent des divinités allégoriques, personnifications des principales causes physiques et morales qui abrègent la vie : les pâles Maladies, le Deuil, les Remords vengeurs, la Faim, mauvaise conseillère, la Vieillesse, la Guerre, la Discorde, la hideuse Pauvreté et les Joies

malsaines de l'âme. A côté sont les monstres effrayants créés par la fable : les Centaures moitié hommes et moitié chevaux, les Gorgones, aux regards pétrifiants, les Harpyes, Briarée aux cent bras, Géryon au triple corps, les Chimères armées de flammes, et l'Hydre de Lerne qui pousse d'affreux sifflements.

« De là part la route qui mène aux eaux de l'Achéron, « fleuve du Tartare ; c'est un gouffre bourbeux, profond, « immense, qui bouillonne et vomit tout son limon dans le « Cocyte. Le nocher de ce fleuve est l'effroyable Charon ; « son aspect est repoussant ; une barbe épaisse et inculte « tombe de son menton ; ses yeux lancent la flamme ; de « ses épaules pend un manteau sordide, retenu par un « nœud ; lui-même, à l'aide de l'aviron et de la voile, « dirige sa barque noire sur laquelle il transporte les « morts. Il est vieux, mais sa vieillesse est encore verte et « vigoureuse. Vers la rive se pressait et accourait la foule « immense des ombres..... aussi nombreuses que les feuilles « qui tombent dans les forêts à la première froidure, ou « que les oiseaux qui, venant de la haute mer, s'attroupen « sur le rivage, quand l'hiver les chasse par delà l'Océan et « les force d'émigrer vers des climats plus doux. Les « morts se tenaient là debout, demandant tous à passer « les premiers, et tendaient les mains, impatients de gagner « la rive opposée. Mais le nocher inflexible admet tantôt « les uns, tantôt les autres, et écarte, repousse le reste loin « du rivage (1). »

Énée, surpris et ému de cet empressement tumultueux, demande à la Sibylle pourquoi cette foule se précipite ainsi vers le bord du fleuve, pourquoi, parmi les ombres, les unes sont admises dans la barque et les autres repoussées. La prêtresse lui explique qu'il a sous les yeux les marais profonds du Cocyte et du

(1) *Énéide*, VI, v. 296 à 316.



Reproduction de Cochin.

Énée et la Sibylle dans la barque de Charon.

Styx ; cette foule, qui voudrait les traverser est celle des morts dont les cadavres, sur la terre, n'ont pas encore reçu la sépulture. Si ce devoir funèbre ne leur est pas rendu, ils erreront pendant cent ans avant de pouvoir franchir le Styx. Parmi ces malheureux, Énée reconnaît plusieurs de ses compagnons, engloutis par la tempête, et Palinure, son pilote, tombé dans les flots, qui le conjure de l'emmener avec lui dans la barque et de lui faire traverser l'onde infernale. Mais la Sibylle rejette cette prière, alléguant les lois immuables des dieux ; elle console toutefois Palinure par l'espoir d'une sépulture prochaine ; il donnera même son nom au promontoire où il sera enseveli, et qui, de nos jours encore, s'appelle cap Palinure.

Énée et la Sibylle ont atteint la rive ; mais Charon menaçant refuse de recevoir des vivants dans la barque du Styx ; il faut que la prêtresse lui montre le rameau d'or qu'elle cachait sous un pli de sa robe.

« Le cœur de Charon gonflé de colère s'apaise aussitôt.
« La Sibylle n'ajoute plus rien. Pour lui, il admire cette
« offrande auguste, cette branche fatale qu'il revoit après
« un long temps. Il tourne sa sombre barque, l'approche du
« rivage ; il en chasse les âmes assises le long des bancs,
« dégage le tillac et reçoit à son bord le grand Énée. La
« frêle nacelle gémit sous ce poids et, par les fentes de ses
« flancs, laisse pénétrer l'eau marécageuse du Styx. Enfin
« Charon dépose Enée et la prêtresse sains et saufs sur la
« rive limoneuse, que bordent des roseaux verdâtres (1). »

En face de la rive est l'antre de Cerbère, chien à triple gueule, gardien des enfers, dont la Sibylle apaise la fureur en lui jetant un gâteau fait de miel

(1) *Énéide*, VI, v. 407 à 416.

et de graines assoupissantes : aussitôt il s'endort, et de la masse de son corps remplit toute l'étendue de son antre.

Énée arrive à l'endroit où habitent les âmes de ceux qui n'ont été ni coupables ni vertueux, soit que la vie les ait quittés à leur aurore, soit qu'ils se soient donné eux-mêmes la mort par dégoût de l'existence. Ainsi, au Tartare, lieu où sont punis les criminels, et à l'Elysée, où les hommes vertueux sont récompensés, Virgile ajoute un troisième séjour, une sorte de région intermédiaire, qui fait penser soit au Purgatoire, soit à ces Limbes où le Christianisme place les enfants morts avant d'avoir reçu le baptême. Il appartenait au génie compatissant de notre poète d'ouvrir cet asile aux faiblesses humaines. Chaque mort d'ailleurs est envoyé dans une de ces trois parties des enfers après un jugement que lui fait subir Minos, le plus intègre des juges. Dans l'autre vie, tout homme est traité comme il l'a mérité. Voilà une idée morale que l'on chercherait vainement dans Homère. Il est vrai qu'on est surpris de rencontrer, parmi ceux qui habitent les limbes, les malheureux qui ont péri victimes d'injustes accusations. Il semble qu'une éclatante réparation dût leur être donnée dans l'autre monde, et un chrétien les enverrait tout droit au Paradis. Mais sans doute Virgile, en Romain respectueux de la loi, même quand elle se trompe, ne se croit pas le droit de casser un arrêt, fût-il inique, et ne peut prendre sur lui d'amnistier ces victimes des erreurs judiciaires ; il ne les précipite pas dans le Tartare, mais leur ferme l'Elysée.

Non loin de ces limbes est un lieu appelé le champ des Larmes ; c'est là que, à travers une forêt de myrtes

qui les enveloppe de son ombre, errent tristement ceux qui, pendant leur vie, ont été consumés par le funeste poison de l'amour. Dans la mort même, leurs soucis les poursuivent encore. Parmi beaucoup d'amants dont les ombres glissent silencieusement dans les sentiers mystérieux du bois, Énée aperçoit Didon, celle qu'il a naguère abandonnée, et dont la blessure est toujours saignante. Elle lui apparaît comme la lune nouvelle, dont le croissant à peine visible brille d'une lueur voilée à travers les nuages. Il pleure à cette vue et, s'accusant de la mort de la reine, proteste qu'il a été contraint par la volonté toute-puissante des dieux de quitter le rivage de l'Afrique. Mais Didon, dédaignant de lui répondre, se contente de lui jeter un farouche regard, puis, les yeux baissés vers la terre, inflexible dans son ressentiment, elle va, parmi le bois ombreux, rejoindre Sichée, son premier et fidèle époux. Énée se lamente et de nouveau verse des larmes abondantes, puis il poursuit sa route.

Il arrive à une plaine qu'habitent les ombres des guerriers fameux et reconnaît bien des Troyens qui ont succombé dans les combats livrés autour de leur cité ; tous accourent avec empressement autour de lui ; entre autres, il voit Déiphobe, fils de Priam, que les Grecs ont cruellement mutilé. Tandis qu'Énée s'attarde avec lui, la Sibylle le presse de continuer son chemin.

Ils sont parvenus à un endroit où la route se bifurque ; la droite mène au palais de Pluton et à l'Elysée ; la gauche au Tartare, où les coupables expient leurs méfaits par d'éternels supplices. Énée regarde, et à sa gauche voit une enceinte immense entourée

d'un triple mur, au pied duquel le Phlégéthon roule des torrents de flammes. A l'entrée est une porte gigantesque et au-dessus se dresse une tour de fer : une Furie veille dans le vestibule, vêtue d'une robe ensanglantée. De là, on entend des gémissements lamentables, le sifflement des fouets impitoyables, et le cliquetis des chaînes que traînent les criminels. Énée ne visite pas le séjour des méchants ; car les justes ne peuvent y pénétrer. Mais la Sibylle lui en fait la description ; elle lui dépeint les supplices affreux qu'endurent dans les abîmes du Tartare les plus fameux coupables : les Titans, qui voulurent détrôner Jupiter ; Salmonée, qui eut la folle audace de se faire honorer comme un dieu et de contrefaire le roi de l'Olympe ; Tityus, un géant qui insulta une déesse, et dont un vautour dévore le foie sans cesse renaissant ; Ixion, Pirithoüs, bien d'autres encore. Là aussi sont ceux qui ont haï leurs frères, maltraité leur père, les adultères, ceux qui ont porté les armes contre leur pays, et aussi les mauvais riches « qui ont couvé d'un œil jaloux les trésors qu'ils avaient amassés et n'en ont pas fait part à leurs proches. » « Nous touchons presque aux vertus chrétiennes, dit M. Boissier, et nous voilà bien loin de ces crimes mythologiques que le poète énumérait tout à l'heure (1). »

Mais l'âme douce et tendre du poète ne saurait se plaire dans les descriptions des châtiments infligés aux criminels ; il a hâte d'arriver au séjour des justes, à ces champs Élysées, peuplés de tous les héros et de tous les sages du passé.

(1) *La Religion romaine*, t. I, p. 291. (Hachette.)

Après avoir attaché le rameau d'or aux portes du palais de Proserpine, Énée et la Sibylle parviennent à la région qu'habitent les bienheureux. Ce ne sont que riants bosquets, prairies verdoyantes où règnent le bonheur et la paix la plus profonde. Un air plus pur enveloppe ces campagnes et les baigne d'une éclatante lumière. Les ombres y ont un soleil et des astres particuliers. Virgile place dans l'Elysée les rois des âges héroïques, les vaillants qui ont péri en combattant pour la patrie, les prêtres qui ont accompli saintement leurs devoirs, les poètes dont les chants pieux ont été avoués d'Apollon, dieu de la poésie, les hommes qui, par l'invention des arts, ont embelli la vie, en un mot tous les bienfaiteurs de l'humanité. Quels sont les plaisirs et les occupations de ces élus ? Les uns, sur le gazon, s'exercent à la palestre et à divers jeux ou luttent sur le sable doré. Orphée, le chantre de Thrace, fait résonner de ses accords divins la lyre à sept cordes. D'autres ombres se plaisent à conduire des chars et des chevaux, et conservent les goûts qu'elles avaient durant leur vie. D'autres enfin chantent en chœur des hymnes joyeux, sous le feuillage de lauriers odoriférants, sur des pelouses que l'Eridan arrose de ses eaux abondantes. On le voit, les habitants de l'Elysée y retrouvent à peu près les plaisirs qu'ils ont connus pendant leur existence terrestre. Il faut avouer que cette peinture de la félicité des élus est bien pâle. Le poète n'a pas su assez idéaliser l'image du bonheur des justes. Fénelon, dans son Télémaque, a trouvé des traits bien autrement expressifs, et sa conception des champs Elysées, qu'éclaire un reflet du christianisme, a bien plus de noblesse. A ces jouissances un peu trop matérielles de l'Elysée

virgilien il substitue des joies purement intellectuelles et morales. « Une lumière pure et douce se répand autour du corps de ces hommes justes et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière ; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal. Elle n'éblouit jamais ; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie.... Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage.... C'est un goût sublime de la vertu et de la vérité qui les transporte.... Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leur cœur, comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux ; ils voient, ils goûtent, ils sont heureux et sentent qu'ils le seront toujours (1). »

Il faut cependant reconnaître que Virgile, devançant en cela les idées de son temps, a prêté au moins à ses élus une jouissance d'un ordre élevé, quand il les représente instruits désormais de tous les secrets de la nature et possédant la science parfaite. Ils se plaisent à admirer les merveilles de l'univers, à suivre les mouvements des astres, à contempler ce que nous n'entrevoyons dans cette vie qu'à travers un voile d'ignorance et de préjugés. C'est ainsi qu'Anchise révèlera à son fils le système du monde qu'il a maintenant le bonheur de connaître.

(1) *Les Aventures de Télémaque*, livre XIV.

Pourquoi ne pas mentionner Dante, au lieu de ce petit Fénelon !

Énée a rejoint son père au fond d'un vallon verdoyant. Avec quelle joie et quelle émotion il retrouve celui que sa piété filiale est venue chercher jusque dans le séjour des morts ! Il essaie en vain de saisir entre ses bras cette ombre inconsistante qui lui échappe comme un songe fugitif ou comme un souffle léger.

Cependant il voit dans un vallon écarté un bois solitaire, dont le vent fait bruire doucement le feuillage, et un fleuve qui arrose ce tranquille séjour. C'est le Léthé, dont les eaux purifient les âmes et leur donnent l'oubli de la vie passée. Autour de ses rives voltigent les ombres de peuples innombrables. Telles, dans les prairies, aux jours sereins de l'été, les abeilles se posent sur mille fleurs diverses et se répandent autour des lis éclatants de blancheur ; toute la plaine est remplie de leur bourdonnement. Énée, vivement frappé de ce spectacle, demande à son père quel est ce fleuve, quelle est cette foule qui en couvre les rives. Celui-ci lui explique qu'il a sous les yeux les âmes destinées à entrer dans de nouveaux corps, et qui viennent boire avec l'eau du Léthé le long oubli du passé. Il expose à son fils une doctrine que Virgile emprunte à la philosophie pythagoricienne, et d'après laquelle les âmes des hommes ne sont qu'une émanation de l'âme universelle répandue dans toute la nature. Elles sont unies au corps pendant la vie mortelle, mais contractent durant cette union les souillures des passions ; après la mort, il faut qu'elles expient leurs fautes et, quand elles ont fait disparaître la trace de leurs vices ou de leurs crimes, quand mille années sont révolues, elles vont en foule boire l'eau du Léthé, pour aller ensuite animer de nouveaux

corps. Ne nous arrêtons pas à discuter la contradiction qui peut exister entre ce système et l'éternité des supplices décrits dans le Tartare. Il y a en réalité dans l'Énéide deux enfers distincts, l'un, conforme aux traditions populaires de la Grèce et de Rome et aux vieilles croyances du paganisme, l'autre, que Virgile a plutôt imaginé d'après la philosophie de Pythagore ou de Platon. Cette conception du mythe des âmes se purifiant pour entrer dans d'autres corps va d'ailleurs lui fournir un tableau admirable, qui servira au développement de l'idée capitale du poème, la glorification de Rome et d'Auguste.

Parmi cette foule d'âmes qui se pressent sur les bords du Léthé, Anchise se réjouit de faire voir à son fils celles qui doivent descendre de lui et qui seront la gloire du Latium et de Rome. Nous assistons à une sorte de revue héroïque, où défilent tous les grands hommes qui seront la postérité d'Énée. Nous voyons passer tour à tour sous nos yeux les rois d'Albe la Longue, que doit fonder Ascagne, ceux de Rome, et d'abord Romulus, le fils de Mars et d'Ilia, sous les auspices duquel la ville éternelle étendra son empire jusqu'aux extrémités de la terre et son renom jusqu'aux cieux ; puis Numa, le prince législateur ; Tullus Hostilius, Ancus Martius, les Tarquins. Ensuite viennent les grands hommes de la République : Brutus, qui chassera les rois et le premier recevra les faisceaux redoutables du consulat ; Brutus, qui saura immoler à la sainte cause de la liberté ses fils coupables d'avoir conspiré contre la patrie ; puis les Décius, les Drusus, Camille, le vainqueur des Gaulois et le sauveur de Rome ; Fabius le Temporiseur ; Mummius et Métellus, les conquérants de la Grèce ; le grand Caton, les Grac-

ques, ces tribuns magnanimes, et les deux Scipions, ces foudres de guerre, fléau de l'Afrique. Voici encore Pompée et César, dont la funeste rivalité fera, hélas ! éclater la guerre civile, cette guerre civile que maudit toujours le patriotisme de Virgile. Aussi, en voyant ces deux héros, Anchise s'écrie-t-il en des vers éloquents et pathétiques :

« O mes fils, n'accoutumez pas vos cœurs à ces horribles « guerres ; ah ! ne tournez pas contre les entrailles de votre « patrie ces armes qui sont sa force et sa gloire ; et toi le « premier, toi qui tires ton origine de l'Olympe, sois le « plus généreux, et jette loin de toi ces armes, ô mon « sang (1) ! »

Au milieu de ces grands hommes et semblant les dominer tous, brille Auguste, celui qui ramènera l'âge d'or dans le Latium et sera le maître de l'univers, celui qui parcourra victorieux plus de contrées que le vaillant Hercule ou que Bacchus lui-même, le dieu vainqueur des Indes. Cette magnifique énumération, si bien faite pour exalter l'orgueil national, est couronnée par ces vers qui gravent en traits ineffaçables les principaux traits du génie romain :

« D'autres peuples sauront mieux assouplir et faire res-« pirer l'airain ou tailler dans le marbre des figures vi-« vantes ; ils plaideront avec plus d'éloquence, ils décriront « avec le compas le mouvement des cieux et le cours des « astres ; toi, Romain, ne songe qu'à commander au « monde : dicter les conditions de la paix, pardonner aux « vaincus et dompter les superbes, tels sont les arts que tu « dois cultiver (2). »

(1) *Énéide*, VI, v. 831-835.
(2) *Ibid.*, v. 847-853.

Toutefois ce dénombrement des Romains illustres nous réserve encore l'apparition d'une gracieuse et touchante figure qui devait profondément émouvoir le cœur de l'empereur. Auguste, qui n'avait pas d'autre enfant qu'une fille, Julie, avait adopté Marcellus, fils de sa sœur Octavie, l'avait pris pour gendre et voulait en faire son héritier sur le trône de Rome. Ce jeune homme, d'une nature généreuse, et sur qui son oncle fondait les plus belles espérances, venait de mourir à l'âge de vingt ans. C'est son éloge que Virgile va introduire avec un art délicat dans le VI[e] chant. Énée et Anchise voient s'avancer l'âme de celui qui sera un jour le consul Marcellus, le vainqueur des Gaulois, et à ses côtés est son descendant, ce Marcellus dont Auguste et Octavie pleuraient la mort toute récente.

« Énée voyait marcher à côté de ces héros un adolescent « d'une remarquable beauté et couvert d'armes éclatantes ; « mais ses yeux étaient baissés et son front voilé par la « tristesse : « O mon père, dit Énée, quel est donc ce jeune « homme qui accompagne ce héros ? Est-ce son fils ? est-ce « quelqu'un de ses illustres descendants ? Comme le peuple « l'entoure d'un murmure flatteur ! Quelle ressemblance « entre les deux guerriers ! Mais autour de sa tête je vois « flotter les ombres de la mort. » Anchise lui répond en ver-« sant des larmes : « Ne m'interroge pas, ô mon fils ! sur la « cause d'un deuil qui sera immense pour ta postérité. Ce-« lui que tu vois, les destins ne feront que le montrer à la « terre et le lui raviront aussitôt. Rome vous eût semblé « trop puissante, grands dieux, si elle eût conservé long-« temps ce don que vous lui aviez fait. De quels gémisse-« ments retentira le champ si proche de la cité de Mars (1) !

(1) C'est dans le champ de Mars qu'étaient brûlés les cadavres. Les cendres de Marcellus furent déposées dans le ma-



Reproduction de Saint-Aubin.

Virgile lisant devant Auguste et Octavie l'Episode de Marcellus.

« Quelles funérailles tu verras, ô Tibre, alors que tes eaux
« baigneront sa tombe récente ! Non, jamais enfant de la
« race troyenne ne fera concevoir à ses aïeux de si hautes
« espérances, jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira
« d'un plus glorieux nourrisson. O piété ! ô vertu digne
« des premiers âges ! ô bras invincible à la guerre ! Nul
« dans les combats n'eût osé impunément se porter à sa
« rencontre, soit qu'il marchât à pied contre l'ennemi, soit
« qu'il enfonçât l'éperon dans les flancs de son cheval écu-
« mant. Ah ! malheureux enfant, si tu peux triompher de
« la rigueur du destin, tu seras Marcellus ! Donnez-moi des
« lis à pleines mains, je veux joncher le sol de ces fleurs
« éclatantes, je veux, du moins, prodiguer à l'âme de mon
« petit-fils ces hommages et ces vaines offrandes (1). »

La tradition rapporte que Virgile lut cet épisode en présence d'Octavie et d'Auguste. En entendant ces vers émus qui renouvelaient leur deuil, tous deux fondirent en larmes, et Octavie tomba évanouie. Plus tard, elle aurait témoigné sa reconnaissance au poète en lui faisant compter pour chacun des vers de cet épisode une somme de 10,000 sesterces (2).

Un grand penseur de notre temps, poète en prose comme Chateaubriand et Michelet, s'est inspiré de cette ingénieuse fiction du VIe chant, qui évoque l'avenir et nous montre, dans ce vaste et mystérieux réservoir où elles attendent la vie, les grandes âmes qui apparaîtront un jour dans le monde des vivants. Edgar Quinet suppose que le héros de son épopée symbolique, *Merlin l'enchanteur*, visite aussi les enfers, où Virgile lui-même l'introduit. Il pénètre dans

gnifique mausolée qu'Auguste avait fait élever sur les bords du Tibre.

(1) *Énéide*, ch. VI, v. 860 à 886.

(2) Environ 2,000 francs.

les limbes ; c'est la retraite cachée où sont les âmes ébauchées qui n'ont pas encore vécu. « Ces larves errent çà et là, poussées par une inquiétude enfantine, car elles n'ont point encore eu de berceau. Toutes se consument du désir immodéré de franchir pour la première fois les portes de la vie. Que ne donneraient-elles pas pour jouir une heure plus tôt de la lumière du soleil ? De quels vains projets ne se nourrissent-elles pas ?

« Elles attendent que le siècle, l'année, le moment arrive pour elles de revêtir un corps d'argile, et qu'une grande voix leur commande de se mêler à leur tour au chœur des vivants. Jusque-là une curiosité pleine d'angoisse les tient dans une insomnie éternelle. La principale douleur de ceux qui errent dans les limbes, c'est qu'ils n'ont point encore de noms ; ils se cherchent confusément eux-mêmes au fond des ténèbres innommées, et ils se sentent, jour et nuit, opprimés par le néant (1). »

Merlin voit se dresser devant lui les ombres de ceux qui seront un jour les illustres du monde, et donne à chacune le nom qu'elle portera sur la terre. Il fait passer sous nos yeux les grandes figures de l'histoire, Charlemagne et Napoléon, Robespierre et Mirabeau, Mahomet et Luther, Guillaume le Taciturne et Washington, Christophe Colomb et Michel-Ange, Descartes et Galilée. De cette longue et intéressante série d'apparitions prophétiques, détachons celle de Jeanne d'Arc :

« L'Enchanteur vit de loin une jeune fille qui s'avançait dans la campagne ; elle marchait en cueil-

(1) Edgar Quinet, *Merlin l'enchanteur*, IV, 3.

lant des bluets dans la chaumine ; tout était rustique et humble dans son air, excepté son regard qui traversait les limbes. Quand Merlin fut près d'elle, quoiqu'un torrent les séparât encore, il la reconnut sans peine, et aucune des âmes qu'il avait rencontrées jusque-là n'avait ainsi touché la sienne, à ce point qu'il fut près de pleurer.

— Jeanne, lui dit-il, sais-tu où tu vas ?

— Je le sais.

— Et comme le bûcher est ardent ?

— Je le sais.

« Cependant elle traversait le torrent sur un tronc d'arbre qui était là comme ces ponts rustiques que les villageois jettent sur les ruisseaux, en Champagne, quand la pluie les a gonflés. Deux esprits (1) marchaient à côté d'elle, à sa droite et à sa gauche, et lui parlaient à l'oreille.

« L'Enchanteur, les ayant aperçus l'un et l'autre, s'écria : « Jeanne ! pourquoi marches-tu ainsi accompagnée dans ce chemin où tous les autres vont seuls ? »....

« A ces mots, la bergère, ayant reconnu qu'il avait vu les deux esprits à ses côtés, fut remplie d'une joie qu'elle n'avait pas encore éprouvée :

— Toi, au moins, tu les as vus, lui dit-elle ;..... tu ne feras pas comme ceux qui vont répétant ici que ce sont là des songes. Mais puisque tu as déjà vu le soleil et traversé la vie, dis-moi ce que je dois en savoir, et quel chemin il me faut suivre. Car ceux-ci sont instruits dans les choses du ciel ; mais ils méprisent le monde et les messagers qui en arrivent.

(1) Saint Georges et saint Michel.

— Avec de tels compagnons pour guides, répondit le prophète, je n'ai rien à t'enseigner. Cependant, puisque tu m'interroges, je parlerai. Le village où tu dois voir la lumière pour la première fois est déjà couvert de chaume, ô Jeanne! Déjà les hirondelles ont niché; les petits gazouillent sous le toit près duquel le tien s'appuiera, non loin de l'arbre des fées.

— N'arriverai-je pas trop tard? dit la bergère. Voilà mon unique crainte.

— Ne crains pas, ô bergère! Tu paraîtras à l'heure de la bataille, tu ne perdras point de temps pour trouver l'oriflamme et l'épée.

— Comment porterai-je le glaive, moi qui ai peine à porter cette houlette? Comment dompterai-je les chevaux de guerre, moi qui tremble à chaque ombre qui passe?

— Tu l'apprendras ici dans cette nuit des limbes. L'archange qui marche auprès de toi t'enseignera les vertus de l'épée. Vois! il conduit ici par le frein son noir coursier; tu le dompteras dans les ténèbres. Quand tu viendras parmi les hommes, tu arriveras tout armée...

« Il allait continuer; mais la voix lui manqua lorsqu'il vit cheminer dans un sentier bordé d'abîmes une troupe d'esprits qui tous avaient une couronne sur la tête (1); ils marchaient l'un après l'autre à la file et muets, si bien qu'ils ne paraissaient pas se connaître entre eux.

« La bergère et ses compagnons s'étaient arrêtés pour voir passer cette troupe qui s'avançait avec

(1) Les rois de France.

majesté. Quand la moitié au moins eut disparu, la vierge s'écria à la vue de l'un de ces pèlerins couronnés :

« C'est lui, le voici ! le roi ! »

« L'Enchanteur lui dit :

« Oui, Jeanne, tu l'as reconnu, c'est ton Charles; fais-lui son cortège, marche à son avènement. »

« Alors la bergère se mit à marcher à côté de celui qu'elle avait salué ; elle semblait, en l'accompagnant, le garder contre les ténèbres (1). »

Il nous faut revenir au VI[e] chant, dont l'analyse peut d'ailleurs se terminer en quelques mots. Enée apprend de son père quelles guerres il aura à soutenir dans le Latium et comment il échappera aux périls qui le menacent. Il prend enfin congé d'Anchise, quitte le séjour des ombres et va rejoindre ses compagnons. Il s'embarque et jette l'ancre dans le port de Caïète.

(1) Edgar Quinet, *Merlin l'enchanteur* (V, 2).

CHAPITRE VI.

LES SIX DERNIERS CHANTS. — L'ILIADE D'ÉNÉE.

CHANT VII.

La première partie de l'Énéide nous a fait connaître les aventures d'Énée jusqu'au moment où il a débarqué à l'embouchure du Tibre ; la seconde nous apprendra à la suite de quels combats il parviendra à s'établir définitivement dans le pays que lui ont fixé les destins. Nous sommes au cœur même du sujet. Au moment où son héros aborde à cette côte qu'il cherche en vain depuis six ans, Virgile invoque de nouveau la Muse :

« Inspire ton poète, Erato ; je vais chanter les horribles « guerres, les combats et les rois que la vengeance pousse « au carnage, et l'armée étrusque, et l'Hespérie tout « entière rassemblée sous les armes. Une plus vaste carrière « s'ouvre devant moi ; j'entreprends un plus grand ou- « vrage (1). »

Dans ce que nous avons appelé l'Odyssée d'Énée, Virgile a fait de fréquents emprunts à Homère et aux

(1) *Énéide*, VII, v. 41 à 45.

autres poètes grecs qui avaient chanté plusieurs des légendes qu'il a reprises. Désormais il devra plus à son propre génie. Les légendes latines qui feront le sujet des derniers chants n'avaient été traitées par aucun poète grec. Certains critiques ont jugé cette seconde moitié du poème inférieure à la première. Elle contient cependant des beautés plus originales. Chateaubriand a fait remarquer que les vers les plus touchants de Virgile se rencontrent peut-être dans les six derniers chants. Là aussi le sentiment patriotique du poète, qui lui a dicté cette grande œuvre, trouve de fréquentes occasions de se manifester. C'est l'Italie qui sera le théâtre des événements dont le poème va maintenant nous déployer le tableau ; ce sont les divers peuples de la péninsule qui vont y jouer le rôle principal après Énée, dont ils seront ou les ennemis ou les alliés. On a dit encore qu'il y a dans les derniers chants une certaine monotonie provenant des nombreuses descriptions de batailles qu'ils renferment. « C'était malheureusement, dit M. Boissier, une nécessité du sujet que Virgile avait choisi, et il ne pouvait pas y échapper. Puisque Énée doit conquérir par les armes le pays où il veut s'établir, il fallait bien que le poète se résignât à chanter la guerre. Il ne l'aimait pas pourtant et se souvenait toujours qu'elle avait troublé sa jeunesse. La paix était son idéal et son rêve.... et, parmi les raisons qu'il avait d'aimer Auguste, la plus forte assurément, c'est qu'il lui savait gré d'avoir fermé le temple de Janus et imposé la paix à l'empire. Au moment même où il est forcé par la nécessité de son sujet de raconter des batailles, il ne cesse de gratifier la guerre des épithètes les plus dures (les guerres

horribles, insensées, la guerre qui fait verser tant de larmes). Il se met du parti des mères qui la maudissent, et, dans un vers immortel, il les montre, au premier bruit des combats, serrant leurs enfants contre leur sein.

« Et les mères tremblantes pressèrent leurs enfants contre leur poitrine. »

« Ce sentiment qu'il éprouve, il n'a pu s'empêcher de le communiquer à son héros : Énée fait la guerre comme Virgile la chante, bien malgré lui... »

Le VII[e] chant commence au moment où Énée, après avoir enseveli sa nourrice Caïète sur le rivage, en un lieu qui portera son nom (aujourd'hui Gaëte), met à la voile pour atteindre enfin ce point de l'Italie que les destins ont marqué pour terme à ses voyages. C'est cette partie de la côte où le Tibre se jette dans la mer, près de l'endroit où devait s'élever un jour Ostie, le célèbre port de Rome. Nous voyons les navires voguer à la clarté de la lune dont les rayons tremblent sur les flots. La flotte rase l'île, aujourd'hui réunie au continent, où résidait l'enchanteresse Circé, fille du Soleil. La magicienne retient captifs dans son palais les hommes que ses philtres ont changés en bêtes. Énée et ses compagnons entendent au loin dans la nuit rugir et hurler ces malheureux, métamorphosés en lions, en ours ou en sangliers, qui, avec rage, secouent leurs chaînes dans leur prison. Neptune, pour éloigner les Troyens de ces bords funestes, gonfle leurs voiles d'un vent favorable et accélère leur course.

Comme contraste avec cette navigation troublée par l'apparition de cette île aux terreurs fantastiques, nous avons le tableau de l'arrivée de la flotte dans les eaux du Tibre.

« Déjà les premiers feux du jour rougissaient la mer et « du haut des cieux l'aurore vermeille brillait sur son « char rosé. Tout à coup les vents tombent, tout souffle « expire dans les airs, et il faut lutter avec la rame contre « l'onde immobile. Énée, du haut de sa poupe, découvre une « vaste forêt ; au milieu coule le Tibre au cours riant, qui « roule ses sables jaunes et dont les eaux rapides vont se « précipiter dans la mer. A l'entour et au-dessus du fleuve, « mille oiseaux au plumage varié, hôtes coutumiers de ses « ondes et de ses rives, charmaient les airs de leurs chan- « sons et voltigeaient parmi les arbres. Énée ordonne à ses « compagnons de tourner la proue de leurs vaisseaux vers « la terre, et pénètre avec allégresse sous la voûte de ver- « dure qui ombrage le fleuve (1). »

Quelle était la situation du Latium au moment où Énée y aborde ? Le vieux roi Latinus régnait sur ce pays et le gouvernait au sein d'une paix profonde. Il n'avait qu'une fille, Lavinie, seule héritière de ses États, que recherchaient de nombreux prétendants. Entre tous se distingue Turnus, roi des Rutules, illustre par sa naissance, beau, jeune, d'une vaillance à toute épreuve. Il a pour lui la femme de Latinus, Amata, qui le souhaite vivement pour gendre. Mais les dieux, par des signes effrayants, ont fait entendre qu'ils s'opposent à cette union. Le roi Latinus, que ces prodiges alarment, est allé consulter un oracle vénéré, qui lui a défendu de donner sa fille à un prince latin ; un gendre étranger doit lui venir, qui portera jusqu'aux nues la gloire du Latium et dont les descendants régneront sur le monde. Cet oracle a donc préparé le roi à recevoir les Troyens qui viennent de jeter l'ancre sur ses rivages. De son côté, Énée a

(1) *Enéide*, VII, v. 25 à 36.

reconnu à plusieurs signes que les oracles lui avaient annoncés, qu'il touche enfin le sol de sa nouvelle patrie. Il choisit cent de ses compagnons qui devront se rendre auprès de Latinus, portant à la main un rameau d'olivier, symbole de la paix, et chargés de présents. Ils solliciteront son alliance au nom des Troyens. Puis Énée se hâte de tracer l'enceinte d'une ville au bord du Tibre et entoure d'abord d'un rempart l'emplacement où elle doit s'élever.

Latinus, dans Laurente, sa capitale, donne audience à la députation des Troyens. Assis sur son trône, dans une salle immense que supportent cent colonnes et que décorent les statues des rois ses ancêtres, ainsi que des trophées d'armes conquises sur l'ennemi, il accueille les Troyens par de bienveillantes paroles, rappelle les liens anciens qui, par leur ancêtre Dardanus, les rattachent aux Latins, et leur promet une cordiale hospitalité. Il fera plus encore ; reconnaissant dans Énée le gendre étranger que lui ont désigné les destins, il lui offre de lui-même la main de sa fille Lavinie. En échange des présents qu'il a reçus : une coupe d'or, un sceptre, des vêtements brodés, il donne à chacun des Troyens un cheval superbe, richement caparaçonné, et ordonne que l'on conduise à Énée un char attelé de deux chevaux, issus des coursiers du Soleil, et qui soufflent le feu de leurs naseaux fumants. Tout se concerte donc pour le mieux, et il semble que l'établissement des Troyens dans le Latium doive s'accomplir sans difficulté.

Mais cet accord ne fait pas le compte de l'implacable Junon. Comme déjà, au premier chant, nous l'avons vue soulever la tempête pour submerger la flotte d'Énée, elle va maintenant provoquer contre les

Troyens une explosion de haines et déchaîner sur eux les sanglants orages de la guerre. Après avoir exhalé sa colère, elle évoque du fond des enfers la cruelle furie Alecton, aux traits hideux, à la chevelure hérissée de serpents. Celle-ci, pénétrant dans l'appartement d'Amata, lui jette une des vipères enlacées sur sa tête; le venin pénètre jusqu'au cœur de la reine. Amata, d'abord suppliante, rappelle au roi la parole donnée à Turnus et déplore le funeste hymen auquel Latinus a consenti, sans pitié pour sa femme, sans pitié pour sa fille; puis, comme le poison du serpent s'est de plus en plus insinué en elle et s'est glissé jusque dans la moelle de ses os, furieuse à présent, elle court comme une insensée à travers les rues de la ville, ameute les femmes de Laurente, leur communique son délire; toutes s'enfuient sur les montagnes, enlevant avec elles Lavinie; telles que les bacchantes dans leurs orgies, elles remplissent l'air de leurs cris plaintifs et de leurs hurlements.

Après avoir excité cette frénésie chez les femmes de Laurente, Alecton s'envole vers Ardée, capitale de Turnus, pénètre auprès du prince endormi et lui enfonce dans le cœur sa torche fumante. Le jeune héros se réveille épouvanté, inondé de sueur, en proie à toute la fureur de la guerre. Dans sa rage, il ne respire plus que le carnage et la vengeance : son cœur bouillonne comme l'eau qui, chauffée dans un vase d'airain, se soulève, monte jusqu'aux bords et lance dans l'air un nuage de vapeur. Il appelle les Rutules aux armes; tous à l'envi se préparent aux combats, fiers de marcher sous un tel chef.

Pour couronner son œuvre de haine, Alecton provoque un incident qui va mettre aux prises les Troyens

avec les Latins, et sera le prétexte d'un conflit meurtrier, après lequel la guerre s'imposera, inévitable.

« Il était un cerf d'une rare beauté et d'une haute « ramure : ravi au sein de sa mère, il était nourri par les « enfants de Tyrrhée et par Tyrrhée lui-même, gardien des « troupeaux du roi et intendant de ses vastes domaines. « Silvie, leur sœur, l'avait dressé à l'obéissance et lui don- « nait tous ses soins ; elle enlaçait son bois de souples guir- « landes, peignait son fauve pelage et le baignait dans l'eau « d'une source limpide. Lui se laissait caresser et était « accoutumé à la table de son maître : le jour, il allait errer « dans les bois et le soir rentrait de lui-même, malgré « l'heure avancée, sous le toit qu'il connaissait bien. Ce jour- « là, il s'était égaré loin de la maison, quand la meute d'Iule « le lança avec fureur au moment où, après s'être laissé « couler au courant du fleuve, il se reposait sur le vert « gazon du rivage. Ascagne, brûlant du désir de se signa- « ler par son adresse, tend son arc et lui décoche une flèche, « que guide la main d'une divinité. Le trait vole en sifflant, « frappe le flanc du cerf et lui traverse les entrailles. « L'animal blessé s'enfuit vers son asile accoutumé et rentre « en gémissant dans son étable : tout sanglant, et comme « s'il eût imploré la pitié, il remplissait de ses plaintes la « demeure de ses maîtres. Silvie la première arrive, et, se « meurtrissant les bras, appelle à son aide par ses cris les « durs enfants de la campagne (1). »

Ceux-ci accourent de tous côtés, excités encore par Alecton, qui, placée sur le faîte de la maison de Tyrrhée, les enflamme aux sons lugubres d'une trompe sauvage, dont l'écho se prolonge sinistrement jusqu'aux forêts et aux lacs lointains. Chacun saisit,

(1) *Énéide*, VII, v. 483 à 504.

pour en faire une arme, ce qui lui tombe sous la main, tisons, pieux durcis par la flamme, bâtons chargés de nœuds. Les Troyens, de leur côté, se précipitent au secours d'Ascagne : une mêlée sanglante s'engage, tandis que la Furie triomphante s'envole aux cieux et va rendre compte à Junon du succès de ses artifices homicides. Deux Latins, un jeune homme et un vieillard, tombés sous les coups des Troyens, sont transportés dans la ville devant le palais du roi. Turnus et ceux dont les mères avaient accompagné Amata sur la montagne, se réunissent pour presser Latinus de déclarer la guerre à ces étrangers. Le vieux roi résiste, lié par son serment, tel qu'un roc que les vagues écumantes ne peuvent ébranler. Enfin, voyant qu'il ne peut calmer cette foule enfiévrée, il se retire dans son palais et abandonne la direction de l'empire.

On hâte les apprêts de la guerre terrible qui s'engage ; partout on forge des épées, des casques, des cuirasses ; on aiguise les haches ; dans toutes les villes du Latium, les soldats s'arment et le clairon résonne. Virgile nous fait assister au défilé de l'armée des Latins, et nous désigne au passage les guerriers qui se distingueront entre tous par leur vaillance, ou ceux qui joueront un rôle dans les épisodes des livres suivants. Dans Homère, on a aussi le dénombrement de l'armée des Grecs. Virgile s'est encore souvenu de ce passage, mais il s'est efforcé de donner à cette sorte de revue un caractère pittoresque, en décrivant les particularités de costume et d'armement de ces antiques peuples du Latium.

Nous voyons ainsi passer sous nos yeux, à la tête de leurs troupes, le farouche Mézence, cet ancien roi des Rutules, chassé par son peuple soulevé contre

son horrible cruauté, et son fils Lausus, le plus beau de ces guerriers après Turnus et digne d'avoir un meilleur père ; Aventinus, fils d'Hercule, enveloppé de la dépouille d'un lion dont la gueule aux dents blanches lui couvre la tête ; Céculus, à la tête des combattants de Préneste et d'Anagni, coiffés d'un bonnet fait de peau de loup, et qui ont le pied gauche nu, le droit chaussé d'un cuir grossier ; Messape, chef des Eques et des Fescennins, qui marchent en bon ordre, chantant les louanges de leur roi ; les peuples de Batule, de Celemne, d'Abella (1), qui obéissent à Œbalus et dont les casques sont faits d'écorce de liège ; Umbron, roi des Marses, prêtre et magicien, dont le cimier est couronné d'olivier. Au centre de l'armée s'avance Turnus, qui surpasse de la tête tous les chefs ; son casque élevé, qu'orne une triple aigrette, est surmonté d'une chimère qui semble vomir la flamme. Il conduit la foule des Rutules et des Sicaniens. Après lui, vient la vaillante Camille, de la race des Volsques, héroïne qui, dès son enfance, s'est exercée aux rudes travaux de la guerre ; dans sa course rapide, elle devance les vents et volerait sur les jeunes blés sans faire plier les épis, à la surface de la mer, sans y mouiller la plante de ses pieds agiles. Toutes les femmes admirent sa beauté ; un manteau de pourpre orne ses épaules ; une agrafe d'or retient sa chevelure ; un carquois de Lycie est suspendu à ses épaules, et sa main porte une lance en bois de myrte armée d'un fer aigu.

(1) Villes de la Campanie.

CHANT VIII.

Tout est donc prêt pour les combats, et cependant le VIIIe chant ne va pas encore dérouler à nos yeux les sanglants tableaux de la guerre. Il nous racontera les démarches et les efforts que fera Énée pour trouver des alliés dans la terrible lutte qu'il se voit forcé de soutenir.

Pendant que toute la jeunesse du Latium s'abandonne à la fureur du dieu des combats, le héros troyen, dont l'esprit, troublé de cette guerre funeste, flotte entre des résolutions diverses, voit apparaître en songe le dieu du Tibre, entouré des plis d'un voile d'azur et la tête couronnée de roseaux. Il calme les inquiétudes d'Énée, le rassure sur l'issue de la lutte, et lui annonce qu'il trouvera un allié dans Évandre, roi des Arcadiens, qui s'est établi sur les bords du fleuve ; sa ville, appelée Pallantée, du nom de son fils Pallas, est assise sur des collines, à l'endroit même où Rome doit s'élever un jour. Il lui indique encore les signes certains qui prouveront la vérité de ses paroles. Énée se réveille et invoque la divinité du Tibre ; il choisit dans sa flotte deux vaisseaux, s'embarque et remonte le fleuve, qui aplanit ses eaux comme un étang paisible, afin que la rame les fende sans effort. Les Troyens poursuivent joyeusement leur route, tandis que les bois qui bordent le Tibre et les rives elles-mêmes semblent regarder avec étonnement les boucliers des guerriers qui resplendissent au loin, et ces navires ornés de peintures, spectacle nouveau sur ces bords. Le soleil avait fourni la moitié de sa carrière quand Énée et ses compagnons aperçoivent

de loin des remparts, une citadelle et des maisons éparses, que la puissance romaine devait un jour élever jusqu'aux cieux. C'était alors l'humble domaine d'Évandre.

Ce jour-là même, le roi arcadien offrait un sacrifice solennel à Hercule, qui avait délivré cette contrée de Cacus, monstre qui en était la terreur. Autour de lui, son fils Pallas, l'élite de la jeunesse et le modeste sénat de la ville faisaient brûler l'encens, et le sang encore tiède des victimes fumait sur les autels. A la vue des navires troyens qui glissent silencieusement sur le fleuve tranquille, Pallas s'élance, un javelot à la main, et interpelle ces étrangers. Qui sont-ils? Pourquoi viennent-ils dans ces contrées inconnues ? Est-ce la guerre ou la paix qu'ils apportent ? Du haut de la poupe, Énée, tenant à la main un rameau d'olivier, se fait connaître. C'est l'alliance et le secours d'Évandre que les exilés viennent solliciter. Au nom fameux d'Énée, Pallas est frappé d'étonnement : il tend avec effusion la main au héros, lui offre l'hospitalité et le conduit à son père.

L'accueil d'Évandre est d'une bonté touchante, à la fois simple et digne ; jadis il a connu Anchise et se plaît à retrouver dans le fils les traits du père. Il est heureux de renouveler avec lui l'alliance déjà conclue avec Anchise. Dès le lendemain, il lui donnera les secours que demande Énée ; mais que, aujourd'hui, le héros troyen s'associe à la fête que célèbrent les Arcadiens. Il fait alors asseoir ses hôtes sur un banc de gazon, place leur chef à ses côtés sur un trône d'érable recouvert de la dépouille d'un lion. Tous prennent part au banquet sacré ; puis Evandre raconte à Énée l'origine de cette solennité,

lui apprend comment le vaillant Hercule a triomphé de Cacus, ce monstre à face humaine, fils du dieu du feu et qui lançait la flamme de sa bouche énorme. Ses meurtres et ses brigandages terrifiaient la contrée. Hercule, à qui il avait dérobé des bœufs, alla le saisir jusque dans la vaste caverne où il s'était enfermé, jetant de toutes parts le feu et la fumée; le héros l'étrangla entre ses puissantes mains. Depuis ce jour, un sacrifice et un festin solennels ont été institués en l'honneur d'Hercule. Tous ensemble chantent les louanges du dieu, et l'écho des collines répète au loin leurs hymnes sacrés.

La cérémonie achevée, Évandre conduit Énée vers sa demeure, et, comme ses pas sont alourdis par l'âge, il s'appuie sur les épaules du héros et de Pallas; chemin faisant, il dit à son hôte (car la vieillesse est conteuse) l'histoire de l'antique Latium, énumère les différents peuples qui l'ont habité, depuis que Saturne, chassé du ciel, vint y chercher un refuge. Il lui fait voir ici un autel, là un bois, ailleurs un rocher que devait plus tard illustrer la grandeur romaine, et qui, au temps d'Auguste, était couvert de monuments magnifiques. Virgile établit ici un contraste heureux entre ce passé simple et rustique et l'éblouissante splendeur de son temps, entre ce modeste royaume pastoral d'Évandre et la Rome toute-puissante de l'avenir. Cette opposition éclate surtout dans les vers qui suivent :

« De là il conduit Énée à la roche Tarpéienne et au Ca-
« pitole, aujourd'hui étincelant d'or, mais alors hérissé de
« buissons sauvages. Déjà la majesté redoutable de ce lieu
« inspirait aux bergers un religieux effroi; déjà ils ne regar-

« daient qu'en tremblant cette roche et les broussailles « touffues qui la couvraient.

« Cette forêt, dit Évandre, cette colline à la cime om- « bragée, un dieu, quel dieu? on l'ignore, mais un dieu « l'habite. Les Arcadiens croient souvent avoir vu Jupi- « ter lui-même, quand sa main secouait sa noire égide et « assemblait les nuages (1). »

Ainsi, dès ces âges reculés, le poète nous montre, comme en une lointaine perspective, ce Capitole, où s'élèvera le temple de Jupiter, le plus auguste des dieux, temple superbe, vénéré du monde entier et où, après les grandes et décisives victoires, montera la pompe solennelle des triomphateurs romains. Et là où les plus riches quartiers de Rome étaleront un jour leurs merveilles, où le Forum s'étendra avec sa brillante ceinture de temples et d'édifices somptueux, Énée et Évandre voient errer des bœufs qui paissent nonchalamment et remplissent l'air de leurs mugissements. Près de l'endroit où se dressera le palais d'Auguste est la modeste cabane d'Évandre, où il offre à Énée un simple lit de feuillage, que recouvre la dépouille d'une ourse, en lui disant : « Ose, cher hôte, mépriser les richesses, et ne rougis pas de notre indigence. »

On comprend combien ces rapprochements devaient saisir et intéresser les contemporains. Nous retrouvons encore ici cet art, où a excellé Virgile, de rattacher à l'antique histoire d'Énée la pensée des temps présents, qui voyaient l'apogée de la puissance romaine. Un de nos grands écrivains, Chateaubriand, a cherché un effet du même genre dans ce passage des

(1) *Énéide*, VIII, v. 347 et suivants.

Martyrs, où il montre son héros, Eudore, traversant la Gaule pour rejoindre l'empereur Constance à Lutèce, cette bourgade qui devint Paris.

« En approchant de la Sequana (la Seine), j'aperçus, à travers un rideau de saules et de noyers, ses eaux claires, transparentes, d'un goût excellent, et qui rarement croissent ou diminuent. Des jardins plantés de quelques figuiers, qu'on avait entourés de paille pour les préserver de la gelée, étaient le seul ornement de ses rives. J'eus quelque peine à découvrir le village que je cherchais, et qui porte le nom de Lutèce, c'est-à-dire la belle pierre ou la belle colonne. Un berger me la montra enfin au milieu de la Sequana, dans une île qui s'allonge en forme de vaisseau. Deux ponts de bois, défendus par deux châteaux, où l'on paie le tribut à César, joignent ce misérable hameau aux deux rives opposées du fleuve.

« J'entrai dans la capitale des Parisii par le pont du septentrion, et je ne vis dans l'intérieur du village que des huttes de bois et de terre, recouvertes de paille et échauffées par des fourneaux. Je n'y remarquai qu'un seul monument : c'était un autel élevé à Jupiter par la compagnie des nautes (bateliers). Mais hors de l'île, de l'autre côté du bras méridional de la Sequana, on voyait sur la colline Lucotitius un aqueduc romain, un cirque, un amphithéâtre et le palais des Thermes habité par Constance (1). »

C'est à un temps plus reculé encore que nous reporte le passage suivant emprunté à une autre épopée en prose. Nous y voyons, dans le lointain des âges, bien avant la conquête romaine, à cette époque

(1) *Les Martyrs*, livre IX.

vague des contes de fées qui commencent par : « Il était une fois, » le misérable hameau qui sera Paris, cette cité :

Qui, géante, et jamais ne fermant la paupière,
Presse un fleuve écumant entre ses flancs de pierre,
. . . .
Et qui jette aujourd'hui, cité pleine de chars,
Sous le nom éclatant dont le monde la nomme,
Plus de clarté qu'Athène et plus de bruit que Rome (1).

« Un jour, au lever du soleil, Merlin et Viviane arrivèrent au bord d'un fleuve aux eaux tranquilles, verdâtres, qui serpentait dans un lit embarrassé d'herbes et de joncs, à travers une forêt de chênes, de bouleaux et de hêtres. Les deux rives étaient couvertes d'ombre et de mystère ; le lieu paraissait inhabité, hormis par des hérons immobiles sur la lisière des marécages et par quelques pics-verts debout contre le tronc des vieux chênes.....

« Au milieu du fleuve, nos voyageurs aperçoivent une île boisée, plantureuse, bordée de peupliers qui perçaient un épais brouillard : elle avait la forme allongée d'une barque dont la proue fend le cours de l'eau. Ils n'y entendirent, en s'approchant, aucun bruit, si ce n'est le gloussement d'une poule et les cris d'une volée de moineaux effrayés qui s'abattaient bruyamment sur un pommier en fleurs. A ce bruit, Merlin tourna la tête ; la brume dont la terre était enveloppée, venait de s'éclaircir au premier souffle du jour ; elle laissa voir un petit village de chaumine, ramassé au milieu de l'îlot, sous le massif frissonnant

(1) Victor Hugo. *Les Voix intérieures*, VII. *A Virgile.*

des aunes. La fumée des cabanes se perdait dans l'air bleu avec la vapeur matinale qu'un beau rayon d'automne achevait de dissiper. »

Merlin apprend d'un bûcheron que ce fleuve s'appelle la Seine, et ce rivage, Lutèce.

« Une enceinte de palissades aiguës pour s'abriter contre la terreur nocturne des forêts inconnues, une tour de bois pour le veilleur dont la trompe a annoncé le lever du jour, quelques cabanes moussues de pêcheurs au large toit, des enclos d'épines, des filets suspendus sous l'auvent prolongé des chaumières, des oies errantes, criardes, à travers les places, çà et là une filandière farouche sur son seuil, un enfant suspendu à la mamelle, un pêcheur qui tresse sa nasse d'osier, un laboureur qui parque ses deux taureaux demi domptés dans l'endroit de refuge, une odeur de paille fauchée, d'étables fumantes, de poissons béants au soleil, peut-être aussi de vigne ou de sureau, des aboiements de chiens de bergers, des sonneries de troupeaux, des bruits d'avirons, des cris de bateliers, au loin le hurlement sonore d'un louveteau dans la forêt du Louvre, oui, voilà Lutèce !...

« A l'endroit où s'élèvent aujourd'hui Saint-Roch, Saint-Merry, Saint-Germain, Saint-Sulpice, tournoyaient dans l'air d'un vol rapide, effaré, des multitudes d'éperviers, de buses, de milans et même des mouettes, des orfraies égarées qui remontaient alors la Seine : tous ensemble planaient, avec des cris perçants, au-dessus du cadavre de quelque cerf mort de vieillesse, enfoui au plus épais du bois, sous les broussailles, et que les loups commençaient à dépecer. Pardessus cette mer de verdure, la montagne de Geneviève, enveloppée elle-même à sa cime d'une guir-

lande de forêts comme d'une couronne murale, regardait Montmartre et semblait dire : « Le pied de l'homme nous foulera-t-il jamais (1) ? »

Pendant qu'Énée repose sous le toit d'Évandre, sa mère Vénus, dont le cœur s'alarme à la pensée de la guerre prochaine, va demander pour lui à Vulcain des armes telles qu'il en forgea à la prière de Thétis pour le divin Achille. Vulcain satisfait au désir de la déesse, et nous assistons à la fabrication des armes. Dans les îles Lipari, au sein d'une immense caverne où la flamme pétille dans les fournaises, les cyclopes géants fondent ensemble l'airain et l'or qui coulent à flots, et façonnent l'armure que revêtira le héros.

Le poète nous ramène dans la demeure d'Évandre, qui s'éveille au chant matinal des oiseaux, et va, suivi seulement de deux chiens, comme un roi pasteur ou comme un des patriarches de la Bible, trouver son hôte Énée, qui allait déjà à sa rencontre. Il lui apprend qu'un peuple voisin, les Etrusques, ont renversé leur roi Mézence, qui faisait peser sur eux une tyrannie sanguinaire ; celui-ci a pu s'enfuir et s'est joint, comme nous le savons déjà, à l'armée de Turnus. L'Etrurie s'est soulevée ; elle brûle de se venger du despote et de lui infliger à son tour le supplice qu'il a fait subir à tant de citoyens : un oracle lui a ordonné déjà de choisir un chef étranger. Qu'Énée se mette donc à la tête des Etrusques ; Évandre, de son côté, lui fournira quatre cents cavaliers, l'élite de la jeunesse arcadienne, que commandera son fils Pallas. Les dieux, par des présages non

(1) Edgar Quinet. *Merlin l'enchanteur*, livre II ; 4-5.

douteux, encouragent le héros troyen à suivre les conseils de son hôte. Il choisit quelques-uns de ses compagnons pour le suivre au camp des Etrusques, et de nouveau l'on sacrifie à Herculė et aux dieux.

« Alors Évandre saisit avec effusion les mains de son fils « prêt à partir, le presse longtemps entre ses bras, sans « pouvoir tarir la source de ses larmes, et s'écrie :

« Ah! si Jupiter me rendait les années de la jeunesse ! « Si j'étais comme à cet âge où, pour la première fois vain-« queur, sous les murs mêmes de Préneste, je renversai les « rangs ennemis et brûlai triomphant des monceaux de « boucliers, lorsque mon bras plongea dans le Tartare le « roi Hérilus... oui, si j'étais encore le même, rien ne « pourrait m'arracher à tes doux embrassements, ô mon « fils ! et jamais Mézence, insultant à mes cheveux blancs, « n'eût, si près de moi, égorgé tant de victimes, ni dépeuplé « sa ville de tant de citoyens! Mais vous, ô dieux du ciel, « et toi, souverain maître des immortels, Jupiter, ayez « pitié, je vous en conjure, du roi des Arcadiens, exaucez « les prières d'un père ! Si votre volonté suprême, si les « destins doivent me rendre mon Pallas sain et sauf, « si je vis pour le revoir, pour le serrer encore dans « mes bras, prolongez ma vie, je suis prêt à supporter « tous les maux. Mais, ô Fortune, si tu me menaces d'un « malheur terrible, oh! brise alors, brise dès aujourd'hui une « vie qui serait trop cruelle pour moi, tandis que je con-« serve encore quelque espérance, que l'avenir est incer-« tain, tandis que je te tiens pressé sur mon sein, mon fils, « mon seul bonheur, la seule joie de ma vieillesse. Ah! « qu'une horrible nouvelle ne vienne jamais blesser mon « oreille! » C'est ainsi que ce père désolé épanchait son « cœur en ce suprême adieu; il s'évanouit, et ses serviteurs « l'emportent dans sa demeure (1). »

N'est-ce pas la nature même qui parle dans cet

(1) *Énéide,* VIII, v. 558 à 581.

adieu attendrissant d'un père à son fils partant pour les combats ? Supposons, à la place de Pallas et d'Évandre, un conscrit de nos villages quittant son vieux père ou sa vieille mère pour courir les hasards d'une guerre lointaine. Aurons-nous, du moins pour les idées, de grands changements à faire à ce discours, pour qu'il soit encore en situation et nous émeuve de même ? Ecoutons un romancier moderne qui nous raconte avec une sincérité pénétrante une scène analogue à celle-ci, pour les sentiments qu'elle exprime. Il s'agit d'une grand'mère très âgée qui accompagne jusqu'au port de Brest son petit-fils, un marin, à la veille de s'embarquer pour le Tonkin. C'est le dernier jour, celui de la séparation définitive :

« Oh ! ce dernier jour ! Elle avait eu beau faire, beau chercher dans sa tête pour dire encore des choses drôles à son petit-fils, elle n'avait rien trouvé, non ; mais c'étaient les larmes qui avaient envie de venir, les sanglots qui, à chaque instant, lui montaient à la gorge. Suspendue à son bras, elle lui faisait mille recommandations, qui, à lui aussi, donnaient l'envie de pleurer. Et ils avaient fini par entrer dans une église pour dire ensemble leurs prières...

« Elle était fatiguée, fatiguée, la pauvre vieille : elle n'en pouvait plus de s'être tant surmenée pendant trois ou quatre jours. Le dos tout courbé sous son châle brun, ne trouvant plus la force de se redresser, elle n'avait plus rien de jeunet dans la tournure et sentait bien l'accablante lourdeur de ses soixante-seize ans. A l'idée que c'était fini, que dans quelques minutes il faudrait le quitter, son cœur se déchirait d'une manière affreuse. Et c'était en Chine qu'il allait, là-bas, à la tuerie ! Elle l'avait encore là, avec

elle; elle le tenait encore de ses deux pauvres mains... et cependant il partirait; ni toute sa volonté, ni toutes ses larmes, ni tout son désespoir de grand'mère ne pouvaient rien pour le garder. »

Elle se sépare enfin de lui; car elle a dû regagner son village avant le moment de l'embarquement, et aussi longtemps qu'elle peut, à la portière du train qui l'emporte, elle suit des yeux son petit-fils, lui jetant de toute son âme cet « au revoir » que l'on dit aux marins quand ils s'en vont.

« Regarde-le bien, pauvre vieille femme, ce petit Sylvestre, jusqu'à la dernière minute, suis bien sa silhouette fuyante, qui s'efface là-bas pour jamais (1). »

Nous pourrions de même dire au vieil Évandre : « Regarde-le bien, ce Pallas, qui franchit les portes de la ville à la tête de son escadron et chevauche aux côtés d'Énée; regarde ce fils chéri, ce beau jeune homme à la mine si fière sous ses armes étincelantes, et qui brille comme l'étoile du matin dissipant les ténèbres de la nuit. Tu ne le reverras plus que couché sur une civière funèbre, pâle, exsangue, les yeux fermés pour toujours et portant sur sa blanche poitrine la plaie béante que lui fera la lance de Turnus. »

Nous suivons pendant quelque temps la petite troupe d'Énée, et nous la voyons arriver au camp des Étrusques, avec lesquels le héros contractera une alliance et dont bientôt il prendra le commandement.

Cependant Vénus, dans tout l'éclat de sa divinité, avait traversé les airs et apporté à son fils bien-aimé

(1) P. Loti. *Pêcheurs d'Islande*, p. 113. (Calmann-Lévy.)

l'armure éblouissante, œuvre de Vulcain. Énée admire et tourne entre ses mains ce casque dont l'aigrette terrible semble vomir la flamme, cette épée meurtrière, cette cuirasse d'airain aux reflets sanglants, semblable à un sombre nuage qu'embrasent les rayons du soleil couchant, les cuissards d'or et d'argent, la lance et surtout le bouclier que décorent de merveilleuses ciselures. Là, le dieu du feu, pour qui les destins et l'avenir n'ont pas de secrets, avait gravé l'histoire de l'Italie et les triomphes des Romains, toute la suite des héros qui devaient descendre d'Ascagne et la longue série de leurs guerres.

Homère fait également apporter par Thétis à son fils Achille une armure, œuvre de Vulcain, et sur le bouclier sont aussi représentées des scènes que le poète prend plaisir à décrire. Mais ces scènes nous offrent comme l'abrégé de la civilisation homérique; nous y voyons la vie et les mœurs des Grecs pendant la paix comme pendant la guerre; c'est une réduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dans une suite de tableaux harmonieusement groupés (1). Virgile a pris pour sujet des ciselures de son bouclier les exploits mêmes des Romains, qu'elles étalent aux yeux de l'ancêtre de cette race guerrière. Ce résumé de l'histoire de Rome va compléter cette revue des héros de sa patrie que Virgile fait passer par Anchise dans les champs Elysées, au VI[e] livre du poème.

Et d'abord le bouclier nous montre la louve qui, dans l'antre de Mars, allaite Romulus et Rémus; la tête mollement retournée, elle les caresse et de sa lan-

(1) Voir la description de ce bouclier dans l'étude de M. Couat *Homère*, p. 230, (même collection).

gue façonne leur corps délicat. Non loin de là, Vulcain avait représenté l'enlèvement des Sabines pendant les grands jeux du cirque, la conclusion du traité entre Romulus et Tatius, et, plus loin, les Romains se ruant au combat pour défendre la sainte cause de la liberté, alors que Porsenna veut leur imposer Tarquin, le tyran qu'ils ont chassé. Ici sedresse le Capitole ; Manlius, averti par les cris des oies sacrées, défend la citadelle contre les Gaulois qui déjà l'escaladaient, à la faveur des ombres de la nuit. Là sont figurées encore les principales cérémonies religieuses de Rome. Au bas du bouclier s'ouvre l'abîme du Tartare, où Catilina, le factieux qui complota la ruine de la république, expie par un supplice éternel son forfait sacrilège ; là aussi s'étendent les plaines fortunées de l'Élysée, où parmi les justes règne Caton d'Utique, qui aima mieux mourir avec la liberté que de se rendre à César. Au centre du bouclier se déploie une mer soulevée par les vents, qui roule ses vagues écumantes : deux flottes aux proues d'airain représentent la bataille qui doit se livrer à Actium et donnera l'empire à Auguste. D'un côté on voit ce prince entraînant les Italiens aux combats et qu'accompagnent le sénat, le peuple et les grands dieux protecteurs de Rome ; de l'autre, Antoine menant à sa suite les Égyptiens conduits par leur reine Cléopâtre et les nations barbares de l'Orient. Le choc des deux flottes est terrible : on dirait que les Cyclades, arrachées de leur base, se heurtent l'une contre l'autre ; les flèches volent de tous côtés et obscurcissent le ciel. Les dieux eux-mêmes prennent part à cette épouvantable mêlée ; toutes les divinités bizarres ou monstrueuses qu'on adore sur les bords du Nil, avec Anubis à la tête de

chien, luttent contre les dieux de l'Olympe, Neptune, Vénus, Minerve, Mars, et Apollon qui, du haut du promontoire d'Actium, où il a un temple, disperse de ses flèches toute cette cohue barbare. Nous voyons la fuite éperdue des vaincus, de Cléopâtre déjà pâle de sa mort prochaine. Nous suivons Auguste dans Rome, où il rentre en triomphateur; des temples s'élèvent dans toute la cité; les rues retentissent des éclats de joie, du bruit des jeux et des applaudissements. Devant chaque autel il y a des sacrifices solennels. Auguste lui-même, assis sur le seuil éclatant du temple d'Apollon, reçoit les offrandes des peuples et les suspend aux portes superbes. Devant lui défile la longue suite des nations vaincues, aussi diverses par le langage que par le costume et les armes.

C'est par cette apothéose d'Auguste et cette glorification de Rome victorieuse du monde que se termine ce chant dont le début nous offre la peinture de la cité rustique d'Évandre et de ses mœurs pastorales. « Qu'il est beau, dit Sainte-Beuve, et tout à fait heureux d'avoir ainsi placé dans le cadre d'un même chant le tableau de la grandeur romaine parvenue à son comble en regard de ces humbles et adorables antiquités, de cette première simplicité innocente des mœurs et des lieux, Auguste victorieux à Actium et entrant dans Rome par un triple triomphe, et Évandre offrant à Énée un lit de feuillage ! Pour moi, je ne sais rien de plus touchant et de plus neuf dans l'Énéide que ce huitième chant (1). »

(1) *Etude sur Virgile.*

CHANT IX.

Tandis qu'Énée est allé chercher des secours auprès d'Évandre, la ville, ou plutôt le camp fortifié qu'il a établi sur le bord du Tibre, est exposé à un grand danger. Turnus, excité par Junon, est venu l'assiéger à la tête de ses Rutules. Dociles aux ordres qu'Énée leur avait donnés en partant, les Troyens se sont retranchés derrière leurs remparts, bien résolus à ne pas courir les risques d'une bataille rangée dans la plaine. Comme un loup affamé qui rôde autour d'une bergerie bien close où les agneaux bêlent paisiblement sous leurs mères, et, dans la nuit, par le vent et l'orage, frémit d'une fureur impuissante, ainsi Turnus tourne autour du camp troyen et cherche en vain un accès pour y pénétrer; son cœur est dévoré de rage.

Soudain, il aperçoit la flotte, défendue d'un côté par les retranchements du camp, de l'autre par le fleuve. Il y vole et s'apprête à lancer contre les vaisseaux des torches incendiaires ; mais un miracle les sauve. Ces navires ont été construits avec les pins et les érables de la forêt qui couronne le mont Ida; Cybèle, mère des dieux, à qui cette forêt est consacrée, ne veut pas que ces navires périssent; elle les change en autant de nymphes, divinités de l'onde; on voit les vaisseaux rompre les câbles qui les attachaient à la rive, plonger comme des dauphins dans les flots et reparaître sous la forme d'autant de nymphes qu'il y avait de proues d'airain le long du rivage. Les Rutules demeurent immobiles d'effroi ; mais l'audacieux

Turnus n'est point ébranlé; il interprète ce prodige en un sens favorable à sa cause; Jupiter veut signifier par là que tout espoir de fuite est enlevé aux Troyens; la mer leur est fermée désormais, et sur la terre leur défaite est certaine. C'est ainsi qu'il relève le courage des siens qui, la nuit venue, se préparent par le repos à une nouvelle attaque pour le lendemain. Le camp troyen est entouré de sentinelles rutules, et de distance en distance des postes bivouaquent, surveillant les portes de la ville. Mais peu à peu, à mesure que la nuit s'avance, ces grand'gardes s'abandonnent au jeu et aux festins, et leur vigilance se relâche.

L'anxiété règne parmi les Troyens; surtout l'absence d'Énée les inquiète. Ils activent pendant cette nuit leurs préparatifs de défense, sous la direction de Mnesthée et de Séreste, qu'Énée avait désignés pour le remplacer en cas de danger. Si seulement le vaillant héros pouvait être averti de la situation critique où se trouve son armée! sa présence relèverait tous les courages. Mais où le trouver? comment le rejoindre en ces régions inconnues, toutes semées d'embûches? Comment d'abord traverser les lignes de l'ennemi qui veille? Cette entreprise presque surhumaine, deux jeunes Troyens vont la tenter.

« A l'une des portes était de garde le fils d'Hyrtacus, « Nisus, intrépide guerrier, habile à lancer le javelot et « la flèche; sa mère Ida, nymphe chasseresse, l'avait envoyé « avec les Troyens. A ses côtés était Euryale, le plus beau « de ceux qui avaient suivi Énée et revêtu les armes « troyennes, et dont le visage imberbe portait encore le « premier duvet de l'adolescence. Une tendre amitié les « unissait; tous deux volaient ensemble aux combats, et à « ce moment même tous deux veillaient ensemble à une des

« portes du camp. Tout à coup Nisus : « Sont-ce les dieux « qui excitent en moi cette ardeur, cher Euryale, ou bien « chacun de nous prend-il pour une inspiration divine le « désir qui l'entraîne? Depuis longtemps je veux com- « battre, tenter quelque grande entreprise, et mon âme ne « peut se plaire en un paisible repos. Tu vois à quelle sécu- « rité s'abandonnent les Rutules ; à peine dans leur camp « brillent quelques feux épars ; plongés dans le sommeil et « dans l'ivresse, ils sont étendus sur la terre ; au loin règne « un profond silence. Apprends donc la pensée qui m'agite « et le projet qui vient de surgir dans mon cœur. Le retour « d'Énée, voilà ce que tous, chefs et soldats, demandent « avec ardeur ; on voudrait que des messagers pussent lui « porter des nouvelles certaines de notre situation. Eh bien ! « si l'on me promet ce que je vais demander pour toi (car « l'honneur d'un tel exploit me suffit), j'espère trouver, au « pied de cette colline, un chemin qui me conduira aux murs « de Pallantée. »

« Euryale reste interdit ; mais l'amour de la gloire l'en- « flamme à son tour, et il répond ainsi à son bouillant ami :

« Et moi, tu refuses, Nisus, de m'associer à un si géné- « reux dessein ? Ce n'est pas ainsi que mon père, le vaillant « Opheltès, m'a instruit au milieu des terreurs de la « guerre apportée par les Grecs et des épreuves d'Ilion. Ce « n'est point ainsi que je me suis conduit avec toi, depuis « que j'ai suivi le magnanime Énée et ses destinées péril- « leuses ! Je sens, oui, je sens là battre un cœur qui mé- « prise la mort et qui croirait ne pas payer trop cher de la « vie l'honneur où tu cours. » — « Non, je n'ai pas douté de « ton courage, répond Nisus. M'en préservent les dieux ! « Non, aussi vrai que je souhaite que le grand Jupiter ou « toute autre divinité favorable à mon dessein me ramènent « triomphant auprès de toi ! Mais si quelque hasard funeste « (car tu sais tous les risques d'une telle entreprise) ; si « quelque dieu ennemi m'entraîne à ma perte, je veux que « tu me survives ; ton âge a plus de droits à la vie. Je veux « qu'un ami enlève mon corps du champ de bataille ou le « rachète à prix d'argent, et qu'il l'ensevelisse suivant l'u- « sage ; ou bien, si la fortune s'y oppose, qu'il honore du

« moins mon ombre par des offrandes funèbres et m'élève « un cénotaphe. Non, je ne veux pas causer une si grande « douleur à ta malheureuse mère, qui, seule parmi tant de « mères, a osé t'accompagner jusqu'ici et a dédaigné pour « toi les murs hospitaliers du grand Aceste. »

« C'est en vain, réplique Euryale, que tu m'opposes de « vains prétextes; ma résolution est prise ; elle est inébran- « lable. Hâtons-nous! » Aussitôt il éveille les gardes, qui « les relèvent et prennent leur place. Euryale quitte son « poste, se joint à Nisus, et tous deux se dirigent vers la « tente d'Ascagne (1). »

A ce moment, les chefs troyens, réunis sous cette tente, au milieu du camp, debout, appuyés sur de longues lances, délibéraient sur les mesures à prendre pour la défense de la ville. Nisus et Euryale sont introduits et exposent leur audacieux projet. Ils espèrent traverser le camp des Rutules ensevelis dans le vin et le sommeil; leurs chasses continuelles leur ont appris à connaître les chemins d'alentour ; ils comptent rejoindre Énée à Pallantée et le ramener pour la défaite des Rutules. Alors le vieil Alétès, serrant dans ses bras les deux jeunes gens et les baignant de ses larmes, remercie les dieux qui ont suscité parmi la jeunesse troyenne des cœurs si généreux. Ascagne leur prodigue aussi les témoignages de sa reconnaissance qui sera éternelle. Il leur promet de riches récompenses; mais les plus belles, ils les recevront des dieux et de leur conscience. Nisus et Euryale seront pour toujours ses compagnons, ses amis, dans la paix comme dans la guerre. Mais Euryale n'implore qu'une faveur, plus précieuse que tous les dons. Il laisse une mère infortunée, qu'il va quitter sans pouvoir même

(1) *Énéide*, IX, v. 176-233.

lui faire ses derniers adieux ; car comment supporterait-il la vue de ses larmes ? Si quelque malheur vient le frapper, il supplie Ascagne d'être l'appui de sa mère dans sa détresse et de la secourir dans son abandon. Le jeune prince s'engage de grand cœur à veiller sur celle qui a mis au jour un fils si valeureux ; il fait présent au jeune guerrier de son épée enrichie d'or qu'enferme un fourreau d'ivoire ; Mnesthée donne à Nisus la fauve dépouille d'un lion, et Alétès échange avec lui son casque. Tous, chefs, jeunes gens et vieillards, les accompagnent jusqu'aux portes du camp et adressent pour eux au ciel les vœux les plus ardents.

Est-il nécessaire de mêler nos réflexions à ce beau récit ? Comment ne pas admirer cette lutte d'héroïsme et d'amitié entre les deux jeunes guerriers ? Qui ne serait ému de cette affection si tendre d'Euryale pour sa vieille mère ? Et combien plus touchante encore nous paraît cette scène, quand on sait qu'une mort cruelle attend ces vaillants, qu'ils seront victimes de leur patriotique dévouement !

Ils vont, dans l'ombre de la nuit profonde. Les voilà dans le camp des Rutules étendus çà et là sur le gazon ou sur de riches tapis, dormant d'un lourd sommeil, appesantis par le vin. Mais il faut passer par-dessus ces corps qui barrent le chemin. Nisus et Euryale massacrent à l'envi tous ceux qui se trouvent devant eux. On dirait des lions affamés qui, dans une bergerie, déchirent à belles dents les agneaux sans défense. Après avoir assouvi leur soif de carnage, ils sortent du camp sans être inquiétés, et se hâtent dans la direction où ils savent que se trouve Pallantée.

A peine sont-ils à quelque distance du camp, qu'ils aperçoivent une troupe de cavaliers, qui, sous la con-

duite de Volscens, venaient de Laurente rejoindre Turnus. Ceux-ci ont vu briller dans l'ombre le casque d'Euryale, que la lune vient éclairer d'un de ses rayons. Ils interpellent les deux amis, qui se gardent bien de répondre à ce qui-vive, et se jettent dans les bois qui bordent le sentier, confiants en la nuit pour dérober leur fuite. Les cavaliers courent se poster à toutes les avenues de cette forêt qui leur sont bien connues et en ferment les issues.

« C'était une forêt hérissée au loin de buissons et d'yeu-
« ses au sombre feuillage, qu'avaient envahie partout des
« ronces épaisses ; à peine à travers les taillis obscurs on
« distinguait quelques rares sentiers. Euryale, au milieu
« de ce bois ténébreux, embarrassé encore par le butin
« dont il était chargé, se trouble et s'égare. Nisus peut
« sortir de la forêt et, sans songer à Euryale, a. déjà
« échappé à l'ennemi. Tout à coup il s'arrête et cherche
« en vain derrière lui son ami absent : « Malheureux Eu-
« ryale ! s'écrie-t-il, où t'ai-je laissé ? Où te trouver ? »
« Aussitôt, revenant sur ses pas, il s'engage de nouveau
« dans les tortueux détours de cette forêt trompeuse, retourne
« sur ses traces qu'il cherche à reconnaître et erre au sein
« des fourrés silencieux. Il entend les pas des chevaux, il
« entend le tumulte et les signaux des cavaliers lancés à
« leur poursuite. Quelques instants à peine se sont écoulés
« quand un cri vient frapper son oreille, et il voit, au milieu
« de la troupe ennemie, Euryale qui, trahi par la nuit, par
« ces lieux perfides, troublé par cette attaque imprévue, se
« débat vainement contre ceux qui l'entraînent. Que faire ?
« Par quels efforts, par quelles armes délivrera-t-il son
« ami ? Doit-il se jeter au milieu des ennemis pour y trou-
« ver la mort et hâter par mille blessures une fin glorieuse ?
« Il saisit un javelot et, le bras ramené en arrière, levant les
« yeux vers la lune qui brillait au ciel, il lui adresse cette
« prière : « O déesse secourable ! viens m'assister dans ce
« péril pressant, reine des astres, protectrice des forêts, fille

« de Latone ! Si jamais Hyrtacus, mon père, a porté pour « moi des dons sur tes autels, si moi-même j'ai suspendu à « la voûte ou au fronton sacré de ton temple les produits « de ma chasse, permets que je disperse cette troupe, et di- « rige mes traits à travers les airs. »

« Il dit, rassemble toutes ses forces et lance son javelot. « Le trait vole, fend les ombres de la nuit, vient s'enfoncer « dans le dos de Sulmon, s'y brise, et les éclats du bois « lui percent le cœur. Sulmon roule en vomissant des « flots de sang ; le froid de la mort le saisit, et un long râ- « lement fait palpiter ses flancs. Les Rutules regardent de « tous côtés. Nisus, enhardi par ce succès, brandit un « second trait à la hauteur de son oreille. Tandis que les « ennemis s'agitent, le javelot traverse en sifflant les deux « tempes de Tagus et, tiède de sang, s'arrête dans son « cerveau. Le farouche Volscens frémit de rage ; il cherche « vainement d'où est parti ce trait ; point d'ennemi sur « lequel il puisse décharger sa fureur. « Toi, en attendant, « dit-il, tu paieras de ton sang la mort de mes deux com- « pagnons » ; et, l'épée nue, il se précipitait sur Euryale. « Alors, éperdu, hors de lui, Nisus jette un cri ; il ne peut « demeurer plus longtemps caché dans l'ombre ni sup- « porter une telle douleur : « C'est moi qui ai tout fait ! « c'est contre moi qu'il faut tourner ce fer, ô Rutules ! Je « suis le seul coupable. Il n'a rien osé, lui ! eh ! le pouvait- « il ? O ciel ! et vous, astres qui voyez tout, je vous atteste ! « Tout son crime est d'avoir trop aimé son malheureux « ami. » Il parlait ainsi, mais l'épée, poussée avec force, a « déjà traversé le corps d'Euryale et brisé sa blanche poi- « trine. Il roule expirant, le sang inonde son beau corps et « sa tête défaillante retombe sur ses épaules. Telle une « fleur éclatante que la charrue a tranchée, languit et « meurt ; tel, sur sa tige fatiguée, le pavot incline sa tête « alourdie par les pluies.

« Mais Nisus s'élance au milieu des Rutules ; c'est « Volscens seul qu'il cherche, c'est sur Volscens seul qu'il « s'acharne. Serrés autour de leur chef, les Rutules le « repoussent de tous côtés. Il n'en presse pas moins son « adversaire, fait tournoyer son épée foudroyante et enfin

« la plonge dans la bouche de Volscens ouverte pour crier, « et mourant arrache la vie à son ennemi. Alors, percé de « coups, il se jette sur le corps inanimé de son ami et là « s'endort enfin du paisible sommeil de la mort.

« Couple fortuné ! si mes vers ont quelque pouvoir, « jamais votre souvenir ne s'effacera de la mémoire des « hommes, non, tant que la race d'Énée régnera sur le « roc immuable du Capitole et que les Romains auront « l'empire du monde (1). »

Ainsi ce n'est pas seulement la tendre amitié des deux héros que Virgile a poétiquement chantée ; il veut surtout consacrer le souvenir de leur dévouement ; en eux, il célèbre tous ceux qui,ayant fait leur devoir et plus que leur devoir, n'ont pas été récompensés par le succès.

Cependant le jour est venu ; les Rutules, sous les ordres de Turnus, s'apprêtent au combat. On porte au bout d'une pique les têtes décolorées, dégouttantes de sang, de Nisus et d'Euryale, spectacle horrible qui excite à la fois dans l'âme des Troyens la pitié et l'ardeur de la vengeance. L'affreuse nouvelle de la mort des deux héros, répandue dans le camp, parvient jusqu'aux oreilles de la mère d'Euryale :

« Soudain un froid mortel la saisit ; le fuseau tombe de « sa main ; et le lin se déroule à ses pieds. La malheu- « reuse mère s'élance, poussant des cris lamentables, « s'arrachant les cheveux ; elle court aux remparts et « perce les rangs avancés : guerriers, périls, traits de « l'ennemi, elle oublie tout et remplit le ciel de ses plain- « tes : « Euryale, est-ce donc toi que je vois ? toi, la der- « nière consolation de ma vieillesse, as-tu bien pu me « laisser seule, cruel ? Et lorsqu'on t'envoyait à de si

(1) *Énéide*, IX, v. 381-449.

« grands périls, ta mère infortunée n'a pas pu même te « dire un suprême adieu ! Hélas! gisant sur une terre « étrangère, tu sers de proie aux chiens et aux vautours « du Latium ! Et moi, ta mère, je n'ai pu conduire tes « funérailles, je n'ai pu te fermer les yeux, ni laver tes « blessures, ni te recouvrir de ce tissu que jour et nuit je « me hâtais d'achever pour toi, consolant par ce travail « les soucis de ma vieillesse ! Où te chercher ? Où trouver « maintenant ton corps, tes membres en lambeaux, ta pau- « vre dépouille mutilée? Voilà donc, ô mon fils, tout ce « que tu me rapportes de toi! voilà ce que j'ai suivi et sur « terre et sur mer ! Ah ! si vous avez quelque pitié, frap- « pez-moi, Rutules, lancez contre moi tous vos traits, que « je tombe la première sous vos coups ! Ou bien, puissant « maître des dieux, aie compassion de ma misère, et que « ta foudre précipite dans le Tartare cette tête odieuse, « puisque je ne puis finir autrement une vie si cruelle ! » « Ces lamentations ont ému tous les cœurs, un triste « gémissement circule dans tous les rangs ; les courages « restent sans force pour le combat. Comme elle enflam- « mait la douleur des soldats, Idée et Actor, par l'ordre « d'Ilionée et d'Ascagne qui fondait en larmes, la pren- « nent entre leurs bras et la portent dans sa demeure (1). »

Tel est l'épilogue de cette attendrissante histoire de Nisus et d'Euryale, ces victimes de l'amitié et du patriotisme, histoire qui « restera toujours les délices des âmes pures (2). »

Nous sommes maintenant témoins du terrible assaut dirigé par Turnus contre le camp troyen. Les Rutules cherchent à franchir les fossés, à arracher les palissades ou à y mettre le feu. Les assiégés se défendent avec vaillance, et font pleuvoir sur les assaillants des flèches et d'énormes pierres. Une

(1) *Énéide*, IX, v. 475-502.
(2) Sainte-Beuve.

tour de bois très élevée qui protégeait un des côtés du camp et à laquelle les Rutules ont mis le feu, s'écroule, entraînant ses défenseurs dans sa chute. On ne voit que des scènes de carnage : assiégeants écrasés sous les pierres ou percés de traits, Troyens périssant sous les flèches ou les projectiles que lancent les arcs ou les frondes des Rutules. Un de ceux-ci, Numanus, s'avançant jusqu'au pied des murailles, jette aux Troyens d'une voix retentissante d'outrageantes paroles : il oppose à la mollesse des Phrygiens les mœurs des durs enfants du Latium, chasseurs et laboureurs infatigables, vaillants soldats depuis leur adolescence jusqu'à leur vieillesse. Ascagne ne peut supporter de telles insultes, et lui, qui jusqu'ici n'avait percé de ses flèches que les cerfs et les daims, pour la première fois prend part à la guerre : d'un trait habilement lancé il renverse l'arrogant Numanus. « Mais, par un sentiment bien délicat, Apollon, sous les traits d'un vieil écuyer, en félicitant le jeune enfant sur ce coup d'essai, lui interdit la récidive. « Maintenant, lui dit-il, retire-toi du combat. » C'est à la fois ménagement et respect pour le fils de leur roi et pour l'espérance de la tige ; et puis Ascagne est trop jeune pour la guerre : si jeune, on devient trop aisément cruel. J'entrevois ce dernier sentiment sous-entendu (1). »

Les Troyens, qui ont reconnu Apollon et ont entendu résonner ses flèches divines, tandis qu'il s'envole dans les airs, retournent au combat avec une nouvelle ardeur. Une mêlée sanglante s'engage, la plaine est couverte de traits, les boucliers et les

(1) Sainte-Beuve, *Etude sur Virgile.*

casques s'entre-choquent et retentissent avec le bruit de la grêle que les nuages orageux précipitent sur la mer. Déjà les Troyens, dans l'ardeur de la lutte, se sont avancés hors des remparts et en viennent aux mains avec leurs ennemis. Turnus, qui déchaînait sa fureur guerrière sur un autre point de l'enceinte, accourt plein de rage et se signale par un carnage affreux ; à sa vue, les Troyens regagnent en toute hâte la porte par laquelle ils étaient sortis, et la referment, mais sans s'apercevoir, dans le désordre de cette retraite, qu'ils ont enfermé avec eux Turnus lui-même, comme un tigre féroce parmi de timides brebis. Une flamme nouvelle jaillit des yeux du Rutule, ses armes résonnent avec un bruit effroyable, l'aigrette sanglante de son casque s'agite et son bouclier lance des éclairs terrifiants. Si à ce moment Turnus eût songé à briser la porte et à faire entrer ses soldats à sa suite, c'en eût été fait peut-être de la nation troyenne, tant l'épouvante est grande dans le camp. Mais il se laisse emporter par la fureur du carnage ; son épée ne se lasse point de frapper ; Junon elle-même anime son courage et soutient sa force. Enfin Mnesthée et Séreste, les chefs des Troyens, parviennent à rallier leurs soldats qui fuyaient, et qui maintenant, les rangs serrés, opposent à Turnus le rempart de leurs armes. Devant cette muraille vivante, le Rutule se retire, mais à pas lents et non sans tenter des retours offensifs. Tel un lion, attaqué par une troupe de chasseurs, recule, mais toujours menaçant lance sur eux des regards farouches, grince des dents et rugit avec rage. Quand l'armée entière des Troyens est réunie contre lui, le héros ne peut plus résister aux traits qui pleuvent

sur lui de toutes parts ; haletant, ruisselant de sueur, il s'élance d'un bond, tout armé, dans le Tibre qui borde un des côtés du camp. Le fleuve le reçoit dans ses eaux, le porte doucement jusqu'à l'autre rive et le rend triomphant à ses compagnons, le corps lavé de toutes ses sanglantes souillures.

Cette peinture des exploits du héros rutule est imitée du passage où Homère nous représente Ajax reculant à pas lents devant une multitude de Troyens, et faisant tête aux assaillants. Dans la plupart des poèmes épiques, on retrouve un récit analogue. C'est en effet une situation émouvante que celle d'un guerrier seul au milieu d'une foule d'ennemis, et qui, à force d'énergie, se tire du péril où l'a jeté sa témérité. Cette lutte d'un homme contre mille nous passionne, nous enthousiasme et nous donne la plus haute idée de ce que peut être l'héroïsme du soldat. Mais la guerre moderne, est-il besoin de le dire ? n'admet plus ces prouesses des épopées et des romans de chevalerie. Un général qui, comme Turnus, se jetterait seul, loin de ses soldats, dans une ville assiégée, outre qu'il n'en sortirait pas vivant, manquerait au premier de ses devoirs, qui est de se ménager pour veiller sur ses troupes et diriger le combat. Il ne faut pas juger avec nos idées d'aujourd'hui les combats de ces temps antiques. Ils ne sont le plus souvent qu'une succession de luttes corps à corps, et non la mise en mouvement savante et calculée de masses d'hommes, qui ne s'abordent maintenant qu'après le duel meurtrier des canons et la décharge des fusils à longue portée. De tels exploits d'ailleurs ont toujours été plutôt de belles fictions poétiques propres à enflammer le patriotisme.



Reproduction de Cochin.

Turnus dans le camp Troyen.

CHANT X.

Le début du Xe chant nous transporte dans l'Olympe et nous fait assister au conseil des dieux. Tandis qu'Homère représente si souvent les dieux assemblés et discutant entre eux les destinées des mortels, c'est la seule fois que Virgile nous offre un semblable tableau. Il est vrai que, comme le fait remarquer M. Boissier, dans ces sortes de scènes, « les dieux homériques se livrent volontiers à toutes les violences de leur humeur ; or, ces violences ne convenaient guère à l'idée qu'une époque plus éclairée se faisait de la majesté divine. Virgile a voulu rendre les vieilles divinités plus graves et plus décentes, il leur a enlevé leurs passions violentes qui ne choquaient pas une époque croyante et naïve ; il les a arrangées, les a montrées plus dégagées des imperfections humaines, mais ne les a pas élevées, tant s'en faut, jusqu'à la réalisation de l'idéal divin.

« Toute cette longue délibération même sera à peu près sans résultat. Nous y entendons de beaux discours qui devaient charmer les Romains, fort épris de l'éloquence. Mais la conclusion de Jupiter, après les harangues de Vénus en faveur des Troyens et de Junon pour les Latins, est en somme qu'il ne fera rien ni pour les uns ni pour les autres, et que, impartial envers tous, il laissera les événements suivre leur cours.

« Il dit, et prenant à témoin le Styx soumis à son frère
« Pluton, et ces fleuves où bouillonnent de noirs tourbil-

« lons de poix, il fait un signe de tête, et l'Olympe tout « entier est ébranlé (1). »

« Ce n'était pas la peine de réunir toute la cour céleste pour si peu de chose. Cette scène célèbre, qui ouvre le dixième livre d'une manière si éclatante, ne me paraît donc avoir qu'un seul résultat ; elle indique avec une grande solennité que nous sommes arrivés à une des crises principales de l'action (2). »

Nous avons laissé en effet les Troyens dans le plus grand péril. La tentative de Nisus et d'Euryale pour parvenir jusqu'à Énée a été héroïque, mais infructueuse. Turnus a pu pénétrer tout seul dans l'enceinte du camp troyen et y faire un horrible massacre. Les Rutules se ruent avec fureur à un nouvel assaut ; toutes les portes à la fois sont attaquées ; la flamme est lancée sur les murailles ; l'armée troyenne est enfermée dans ses retranchements, sans espoir de salut. Les malheureux assiégés, décimés par la mort, se tiennent néanmoins sur les tours et sur les remparts, tristes mais fiers encore et résolus à résister jusqu'au dernier souffle. Les pierres, les javelots, les flèches empoisonnées pleuvent du haut des murailles, et au milieu de ces braves guerriers, le jeune et charmant Ascagne, si cher à Vénus, la tête nue, brille comme une pierre précieuse sertie dans l'or, ou comme l'ivoire enchâssé dans le buis ou dans le térébinthe ; sur son cou blanc comme le lait retombent les boucles de sa chevelure que retient un filet d'or. Gracieuse apparition où les regards se reposent au milieu de toutes ces scènes tragiques. C'est ainsi que

(1) *Énéide*, X, v. 113.
(2) G. Boissier. *Nouvelles promenades archéologiques*, p. 312.

Virgile tempère toujours par des tableaux ou riants ou touchants les sanglantes descriptions de combats que son sujet lui imposait.

Mais le salut approche pour ces assiégés si menacés; le retour d'Énée sera un coup de théâtre habilement amené. Le héros s'avançait en effet avec rapidité à la tête d'une flotte de trente vaisseaux. Les Étrusques, sous les ordres de Tarchon, s'étaient joints avec empressement à son armée, reconnaissant en lui le chef étranger que leur avaient annoncé les oracles. Le poète nous énumère les principaux guerriers étrusques qui montent ces navires et les diverses tribus auxquelles ils appartiennent. Les nymphes de la mer avertissent Énée du danger qui menace ses compagnons et accélèrent la marche de la flotte, qui court sur les eaux, plus rapide que le javelot ou que la flèche qui fend les airs. On peut voir, suivant l'expression du poète,

Tout un vol de vaisseaux en fuite dans le vent (1).

« Cependant le jour renaissant, de sa lumière éclatante « mettait en fuite les ombres de la nuit. D'abord Énée « ordonne à ses compagnons de se tenir prêts à obéir à « ses signaux et de disposer leurs armes et leurs cœurs « pour le combat. Et déjà, debout sur la poupe, il aperçoit les Troyens et son camp; alors de sa main gauche « il élève son bouclier qui resplendit aux rayons du soleil. « Une clameur monte vers le ciel, poussée par les Troyens « du haut des murailles; l'espérance leur est revenue, leur « fureur guerrière redouble et leurs mains font pleuvoir « les traits. Telles, sous les sombres nuées, les grues du « Strymon donnent le signal du départ, fendent l'air

(1) V. Hugo. *La Rose de l'infante.*

« bruyamment et fuient les régions pluvieuses avec des cris
« joyeux et des battements d'ailes.

« Le roi des Rutules et les chefs ausoniens s'étonnent
« d'abord, puis ils aperçoivent les poupes tournées vers le
« rivage ; la mer elle-même semble s'avancer avec toute la
« flotte. Le cimier d'Énée étincelle, son aigrette lance des
« éclairs et son bouclier d'or vomit des torrents de flam-
« mes. Ainsi parfois, dans la nuit sereine, une comète
« sanglante jette un rouge et lugubre éclat, ou tel, l'astre
« ardent de la Canicule se lève, apportant aux malheureux
« mortels la sécheresse et les épidémies. Le ciel est attristé
« de sa lumière sinistre (1). »

N'y a-t-il pas une grande beauté dans ce tableau qui nous montre le retour du héros et l'effet prodigieux que produit sa vue sur ses compagnons comme sur ses ennemis ? On sent bien qu'Énée est le protégé des dieux, que son courage va changer la fortune, et qu'après l'homme pieux, tendre, dévoué aux siens, nous allons voir en lui le vaillant qui, sur les champs de bataille, fera mordre la poussière aux plus braves.

Turnus, malgré l'arrivée d'Énée, n'a point perdu sa superbe confiance ; il veut empêcher cette nouvelle armée de débarquer et adresse à ses soldats d'énergiques exhortations. Mais ses efforts sont stériles ; la flotte d'Énée aborde, et aussitôt un sanglant combat se livre sur le rivage. Le héros troyen se signale par ses exploits ; de nombreux Rutules expirent sous ses coups.

Sur un autre point, la cavalerie envoyée par Évandre et qui, par la route de terre, vient d'arriver sur les bords du Tibre, a un furieux combat à soutenir.

(1) *Énéide*, x, v. 256-275.

Pallas, qui avait accompagné Énée sur son vaisseau, parvient à la rejoindre et en prend le commandement. Il était temps ; car les Arcadiens, arrêtés par d'énormes pierres et des arbres qu'un torrent avait roulés sur le chemin, avaient été forcés de mettre pied à terre et faisaient mine de fuir. Pallas les gourmande, les ramène à l'ennemi et sème la mort autour de lui. Nous avons sous les yeux une nouvelle scène de carnage ; la mêlée est acharnée. Les deux armées se heurtent avec fureur, si près l'une de l'autre que, à peine dans ce corps à corps, les combattants peuvent mouvoir leurs armes et leurs bras. A la tête des Rutules est Lausus, le fils de Mézence. Il est du même âge que Pallas, comme lui courageux, comme lui remarquable par sa beauté ; mais tous deux sont destinés à une mort prochaine et ne reverront plus leur chère patrie. Toutefois ils ne doivent pas se battre l'un contre l'autre ; le souverain des dieux veut qu'ils succombent sous les coups d'un plus illustre adversaire.

Turnus est accouru au secours de Lausus :

« Seul, dit-il, je veux marcher contre Pallas ; c'est à « moi seul que Pallas est dû. Je voudrais que son père « même fût ici pour être témoin de ce combat. » Il dit, et « dociles à son ordre, ses guerriers lui laissent le champ li- « bre. Pallas, surpris de la prompte obéissance des Rutules, « contemple avec étonnement cet arrogant ennemi, et son « regard farouche mesure la haute stature de Turnus. Mais, « sans s'émouvoir, il relève le défi de ce chef superbe. « Ou les riches dépouilles que je vais te ravir me couvri- « ront de gloire, ou un beau trépas va m'illustrer. L'un et « l'autre sort est égal à mon père. Trêve de menaces ! » En « parlant ainsi, il s'avance au milieu de la plaine. Le sang « se fige et se glace au cœur des Arcadiens. Turnus saute

« à bas de son char ; c'est à pied et de près qu'il veut atta-
« quer le jeune homme. Comme un lion qui, du haut d'une
« colline, a vu de loin se dresser dans la prairie un taureau
« qui s'exerce au combat, il vole sur Pallas. Dès que celui-
« ci le croit à la portée du trait, il le prévient, dans l'es-
« poir que la fortune secondera son audace dans cette lutte
« inégale, et adresse cette prière au vaste ciel : « Au nom
« de l'hospitalité que t'offrit mon père, de cette table où tu
« es venu t'asseoir, je t'en conjure, Alcide (1), favorise mes
« généreux efforts. Que Turnus expirant se voie enlever
« par mes mains ses armes sanglantes, et que ses yeux mou-
« rants soient condamnés à reconnaître son vainqueur ! »
« Alcide entend le jeune héros, et étouffe dans son cœur
« un profond gémissement ; il verse des larmes impuis-
« santes. Alors Jupiter, s'adressant doucement à son fils :
« Chacun, lui dit-il, a son heure marquée ; pour tous la vie
« est brève et le temps passé irréparable. Mais éterniser sa
« mémoire par ses exploits, voilà l'œuvre de la vertu. Com-
« bien d'enfants des dieux sont tombés sous les hautes mu-
« railles de Troie ! Que dis-je ? Sarpédon lui-même, mon
« fils, n'a-t-il pas succombé comme eux ? Va, Turnus, lui
« aussi, est réclamé par les destins, et il touche au terme de
« sa carrière. » Il dit et détourne ses regards des champs
« des Rutules (2). »

« Passage admirable et qui arrache des larmes. Dans tout ce chant, on sent peser tout ce qu'a de terrible et de fatalement accablant la guerre, cette lourde et cruelle balance qu'elle promène indistinctement sur toutes les têtes, et le Mars égal des deux côtés, comme le disait aussi Homère, et comme l'éprouvent encore de nos jours, dans leurs luttes, tous les peuples vaillants ; mais il est beau à Virgile, et c'est le secret de son génie, d'avoir ouvert et ménagé

(1) Hercule.
(2) *Énéide*, x, v. 442 à 472.

ces sources et ces torrents de pitié au milieu de ces horreurs du carnage (1). »

« Cependant Pallas lance de toute sa force sa javeline et « tire du fourreau son épée étincelante. Le trait vole, « frappe l'extrémité supérieure de la cuirasse et, s'ouvrant « un passage à travers les bords du bouclier, effleure le « corps gigantesque de Turnus. Celui-ci brandit longtemps « son javelot armé d'un fer aigu et le lance sur Pallas en « disant :

« Vois si mon trait n'est pas plus pénétrant que le tien ! » « Le bouclier du jeune guerrier, malgré toutes les lames « de fer et d'airain, malgré les peaux de taureau super- « posées dont il est recouvert, est traversé de part en part: « la pointe frémissante perce aussi l'épaisseur de la cui- « rasse et s'enfonce dans la large poitrine de Pallas. En « vain il essaie d'arracher le trait cuisant; par la même « voie s'échappent et son sang et sa vie. Il tombe sur sa « blessure ; ses armes retentissent de sa chute, et de sa bou- « che sanglante il mord, en mourant, cette terre ennemie. « Turnus debout devant lui : « Arcadiens, s'écrie-t-il, souve- « nez-vous de mes paroles pour les rapporter à Évandre ; je « lui renvoie Pallas tel qu'il a mérité de le revoir. Les hon- « neurs de la tombe, les consolations de la sépulture, je « veux bien les lui laisser ; mais il aura payé cher l'hospi- « talité accordée à Énée. » A ces mots, il presse du pied « gauche le corps inanimé de Pallas, et lui enlève son riche « et pesant baudrier orné de plaques d'or ciselées... Main- « tenant Turnus triomphe et s'enorgueillit de ces dépouil- « les. O âme humaine, ignorante de la destinée et des se- « crets de l'avenir ! O mortels qui ne savez pas vous modé- « rer dans l'exaltation du succès ! Un jour viendra, Tur- « nus, où tu voudras racheter bien cher la vie de Pallas, où « tu maudiras ces dépouilles et ce jour (2) ! »

C'est ainsi que Virgile nous fait pressentir la mort

(1) Sainte-Beuve. *Etude sur Virgile.*
(2) *Enéide,* x, v. 474 à 505.

prochaine de Turnus, pour qui Énée se montrera impitoyable quand, le tenant à son tour abattu sous son pied, il reconnaîtra sur les épaules du vaincu le baudrier de son cher Pallas. Juste châtiment de celui qui, devant un ennemi mort, a laissé tomber l'insulte de ses lèvres, et qui s'est réjoui, dans son triomphe, de la douleur d'un père ! Quelle horrible nouvelle va frapper les oreilles du vieil Évandre ! Quelle affliction immense, et aussi quel sentiment à la fois douloureux et fier, quand il songera à la gloire de ce mort héroïque ! Un même jour a jeté Pallas au milieu des combats, un même jour a brisé sa vie ; mais il laisse dans la plaine les cadavres rutules par monceaux.

Énée est averti par un messager de la mort de Pallas et du danger qui menace ses compagnons. Il accourt, l'épée à la main, et massacre tout sur son passage : c'est Turnus qu'il cherche ; il ne respire plus que la vengeance, et lui, d'ordinaire si tendre, lui en qui Virgile semble avoir voulu incarner sa propre sensibilité, il a, dans sa fureur, pour ceux qu'il immole, des paroles outrageantes ; son cœur demeure fermé à la pitié ; car il ne voit plus que l'image de Pallas et de ce vieil Évandre qui, là-bas, dans sa paisible demeure, ignore encore le coup affreux qui le frappe. On dirait un torrent impétueux ou un noir ouragan. Junon s'effraie alors pour Turnus, son protégé, et obtient de Jupiter qu'il prolonge du moins les jours menacés du chef rutule. Car le maître des dieux lui-même ne saurait le soustraire à la mort prochaine que les destins ont décrétée pour lui. La déesse forme avec une nuée un fantôme, à qui elle donne la ressemblance d'Énée ; elle le revêt des armes du héros et lui prête sa démarche. Cette ombre va

provoquer Turnus au combat, puis prend la fuite. Le Rutule la poursuit jusque dans un vaisseau où elle s'est réfugiée ; Junon rompt le câble qui attachait le navire au rivage, et Turnus, furieux, se voit emporté au milieu des flots, tandis que le fantôme d'Énée qu'il avait suivi se dissipe et s'envole dans les airs. Turnus implore en vain les dieux : dans sa rage impuissante, il veut se percer de son épée ou se jeter dans les flots pour regagner la rive à la nage. Mais Junon le retient, et le vaisseau le transporte enfin jusqu'à Ardée, sa capitale.

A ce moment entre en scène un autre chef rutule, également redoutable, qui se jette sur les Troyens déjà triomphants. C'est Mézence, qui résiste aux troupes d'Énée qui l'assaillent de toutes parts, tel qu'un promontoire rocheux s'avançant dans la mer, qui brave, immobile et fier, la violence des vagues et des vents. Tel encore, chassé du haut des montagnes par la morsure des chiens, un sanglier nourri au milieu des pins du Vésule (1) ou des roseaux qui couvrent le marais de Laurente, se prend dans les rets et, le poil hérissé, fait tête aux chasseurs et à leur meute, sans que nul ose l'approcher; en vain on le crible de traits, il grince des dents et secoue les dards plantés dans son dos.

Que de guerriers mordent la poussière sous les coups de ce terrible ennemi ! Le poète multiplie les comparaisons pour mettre en relief l'ardeur sauvage, la férocité de Mézence. Maintenant c'est un lion qui se précipite sur un chevreuil ou sur un cerf, et dont un sang noir inonde la gueule énorme. La mêlée est

(1) Montagne des Alpes, aujourd'hui le mont Viso.

horrible ; les dieux eux-mêmes, témoins de ces égorgements, prennent en pitié la vaine et sanglante fureur des hommes. Enfin Énée, qui cherchait Mézence, l'a rejoint; il évite le trait que son ennemi lui lançait et qui va frapper à ses côtés Antor, un Grec qui s'était fixé dans la ville d'Évandre.

« L'infortuné est renversé par un trait qui ne lui était
« pas destiné ; il jette au ciel un regard, et en mourant se
« rappelle son doux pays d'Argos (1). »

Trait touchant et mille fois cité. « Il est devenu notre frère, notre compatriote à tous, ce guerrier mourant qui d'un dernier regard se plaint au ciel et se souvient de sa chère Argos (2). »

Énée, à son tour, lance sa javeline contre son adversaire ; elle traverse l'épais bouclier de Mézence et va s'enfoncer dans sa cuisse ; mais le coup s'amortit. Tandis que le héros troyen, l'épée haute, fond sur son ennemi blessé, Lausus s'est élancé au secours de son père ; il arrête le coup meurtrier qui allait l'atteindre, et le protège de son bouclier jusqu'à ce qu'il se soit retiré du combat. Les Latins font pleuvoir mille dards sur Énée qui, impassible, laisse passer cette tempête. Il menace Lausus, et l'avertit qu'il entreprend une lutte inégale. Mais, comme le jeune homme s'obstine vaillamment, Énée, enflammé de fureur, lui enfonce dans la poitrine son épée tout entière; elle traverse le bouclier de Lausus, sa tunique que sa mère avait brodée d'un or flexible; sa poitrine est inondée de sang et son âme quitte à re-

(1) *Énéide*, x, v. 781.
(2) Sainte-Beuve.

gret son corps, pour s'envoler dans le séjour des mânes. Remarquez ce souvenir attendrissant de la mère du jeune guerrier, jeté au milieu de cette scène de carnage. « Le poète, dit Fénelon, ne fait jamais mourir personne sans peindre vivement quelque circonstance qui intéresse le lecteur » Il en est de même d'Homère, qui « ne peint point un jeune homme qui va périr dans les combats, sans lui donner des grâces touchantes. Il le représente plein de courage et de vertu ; il vous intéresse pour lui, il vous le fait aimer ; il vous engage à craindre pour sa vie ; il vous montre son père accablé de vieillesse et alarmé des périls de ce cher enfant ; il vous fait voir la nouvelle épouse de ce jeune homme, qui tremble pour lui ; vous tremblez avec elle. C'est une espèce de trahison. Le poète ne vous attendrit avec tant de grâce et de douceur que pour vous mener au moment fatal où vous voyez tout à coup celui que vous aimez, qui nage dans son sang, et dont les yeux sont fermés par l'éternelle nuit. Virgile prend pour Pallas, fils d'Évandre, les mêmes soins de nous affliger, qu'Homère avait de nous faire pleurer Patrocle. Nous sommes charmés de la douleur que Nisus et Euryale nous coûtent (1). »

Ces réflexions s'appliquent aussi à la mort de Lausus. Rien n'est plus noble que les sentiments exprimés par Énée à la vue du héros expirant qu'il vient lui-même d'immoler dans sa rage guerrière. Naguère Turnus insultait à Pallas qu'il tenait abattu sous son pied. Énée s'émeut, et sa pensée se reporte vers son fils chéri, vers Ascagne.

(1) *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, V.

« Quand le fils d'Anchise vit Lausus mourant et ce visage
« couvert d'une pâleur effrayante, attendri, il pousse un
« profond soupir et étend la main vers lui. Son âme s'est
« émue au souvenir d'Iule.

« Que puis-je maintenant t'accorder, malheureux en-
« fant, qui soit digne de tes glorieux exploits, qui soit digne
« de ton grand cœur? Les armes qui faisaient ta joie, je te les
« laisse; je veux que ta cendre (si cette faveur a quelque prix
« pour toi) repose dans le tombeau de tes pères. Du moins,
« dans ton malheur, ce qui doit te consoler de cette mort fu-
« neste, c'est que tu tombes sous les coups du grand Énée. »
« A ces mots, il appelle les compagnons de Lausus qui hési-
« taient à approcher, et soulève de terre le jeune guerrier
« dont les cheveux assemblés et noués à la mode étrusque
« étaient collés par le sang (1). »

Cependant, sur les bords du Tibre, Mézence étanchait le sang de sa plaie, appuyé contre un tronc d'arbre. Sa seule préoccupation est Lausus; sans cesse il s'informe de Lausus et dépêche plusieurs des soldats qui l'entourent pour lui ordonner de quitter le combat. Mais voici que les compagnons de Lausus apportent en pleurant le cadavre de leur chef étendu, comme un brave, sur son bouclier. De loin Mézence a entendu leurs gémissements; son âme a pressenti le malheur qui le frappe. Il souille de poussière sa chevelure grisonnante et tend les mains vers le ciel, puis se jette sur le corps de son fils qu'il serre entre ses bras :

« Ai-je donc assez tenu à la vie, ô mon fils, dit-il, pour
« souffrir que celui que j'ai engendré s'exposât à ma place
« aux coups de l'ennemi! C'est ton sang qui a sauvé mes
« jours, et je vis par ta mort! Ah! je sens maintenant toute

(1) *Énéide*, x, v. 821 à 832.

« l'amertume de mon exil! Voilà la blessure qui me perce
« le cœur! Et c'est moi, mon fils! qui, par mes forfaits, ai
« souillé ton nom, moi, chassé du trône de mes pères, dé-
« pouillé de mon sceptre à cause de l'horreur que j'inspi-
« rais à tous! J'aurais dû satisfaire par mon châtiment la
« haine de ma patrie et de mes sujets. Que n'ai-je par mille
« morts expié une existence criminelle! Et je vis, et je ne
« me hâte pas de fuir la vue des hommes et la lumière du
« ciel. Mourons. Il est temps. » En disant ces mots, il se re-
« lève sur sa cuisse blessée, et quoique la souffrance de la
« plaie profonde ralentisse ses pas, il ne se laisse point abat-
« tre et fait amener son cheval. C'était son orgueil et sa con-
« solation ; c'est avec lui qu'il était sorti vainqueur de toutes
« les batailles. Il s'adresse à ce compagnon de ses guerres,
« qui semble partager sa tristesse : « Rhébus, lui dit-il,
« nous avons longtemps vécu, si l'on peut dire que pour
« les mortels quelque chose dure longtemps ; aujourd'hui
« donc ou bien tu rapporteras vainqueur les dépouilles san-
« glantes et la tête d'Énée, et tu vengeras avec moi la mort
« cruelle de Lausus, ou bien, si notre vaillance est impuis-
« sante, tu succomberas avec moi ; car tu ne voudrais pas,
« j'imagine, ô mon généreux coursier, obéir à des ordres
« étrangers et souffrir qu'un Troyen soit ton maître (1). »

Il se précipite alors à cheval au milieu de la mêlée, provoque Énée au combat et l'accable d'une grêle de traits. Mais celui-ci les pare avec son bouclier d'or qui résiste à tous les coups. A son tour, il lance un javelot et atteint entre les tempes le cheval de Mézence, qui se cabre et tombe sur son maître qu'il écrase. Énée vole sur son ennemi abattu qui, fier jusque dans la défaite, demande comme unique faveur de reposer dans la même tombe que Lausus, son fils bien-aimé. Puis il reçoit le coup mortel et rend l'âme avec des flots de sang.

(1) *Énéide*, x, v. 846 à 866.

Qui ne serait frappé, en lisant ce récit, de la révolution que l'amour paternel accomplit dans l'âme de Mézence? Ce tyran si justement abhorré, ce soldat sanguinaire et impie, a conservé un noble sentiment qui le relève et lui vaut, malgré ses forfaits, notre sympathie dans cette lutte suprême. Cruellement éprouvé dans sa profonde affection pour Lausus, il se repent des crimes qui ont déshonoré son nom, et dont l'opprobre a pu rejaillir sur ce fils bien-aimé. Dans son désespoir, il fait sur lui-même un douloureux retour, et le remords qu'il n'avait pas connu, vient soudain déchirer son cœur. Ainsi, jusque dans les âmes les plus perverses, peuvent subsister des sentiments honorables. Virgile nous inspire une sorte de pitié pour ce massacreur impitoyable et tempère par cette impression l'horreur qu'il nous avait fait éprouver tout d'abord.

Ne sommes-nous pas émus aussi en l'entendant, comme les héros d'Homère, s'entretenir avec son cheval, ce brave compagnon de tant de combats, tout ce qui lui reste, tout ce qu'il aime depuis que son fils n'est plus? Ainsi parfois, dans les épopées du moyen âge, les chevaliers parlent à leurs destriers, qui comprennent leurs encouragements ou leurs reproches; on les voit, au fort du combat, sensibles aux paroles caressantes de leur maître, qui les supplie de seconder son ardeur par des efforts héroïques.

CHANT XI.

Le chant XI nous laisse respirer un peu ; il y a d'abord une sorte de trêve au milieu de tous ces combats acharnés. Énée élève un trophée avec les armes de Mézence et le consacre au dieu de la guerre. Comme les Latins ont été complètement battus, il fait prendre quelque repos à ses soldats, et s'occupe de rendre les derniers devoirs à ceux qui, au prix de leur sang, ont conquis aux Troyens une nouvelle patrie. Avant tout, il ordonne qu'on rapporte à son malheureux père le corps de Pallas si prématurément ravi et maintenant plongé dans l'ombre de la mort. Le cadavre du jeune héros est étendu sur un lit funèbre ; tout autour, de nombreux Troyens et les femmes d'Ilion, les cheveux épars, font entendre de lugubres lamentations. Les larmes coulent des yeux d'Énée, quand il voit ce visage si beau, blanc comme la neige, et, sur cette poitrine d'albâtre, la plaie béante par où la vie s'est enfuie. Il mêle ses gémissements à ceux de ses compagnons, et exprime toute sa compassion pour ce père infortuné qui sera témoin des funérailles de son fils. Est-ce là cet heureux retour, ce triomphe qui lui avait été promis ? Du moins, c'est une mort glorieuse qui a frappé Pallas ; son père n'aura pas à rougir de lui. Il fait enlever cette misérable dépouille, que l'on dépose sur un brancard formé de branches de chêne entrelacées et que recouvre un dais de verdure ; là le corps est étendu sur un lit de feuillage, semblable à la tendre violette ou à l'hyacinthe languissante que la main d'une jeune fille vient de cueil-

lit ; ces fleurs n'ont point encore perdu leur éclat ni leur beauté; mais la terre ne les nourrit plus et leur suc est tari. Le cadavre est enveloppé de tissus de pourpre brodés d'or; mille guerriers sont choisis pour l'accompagner; les uns sont chargés du butin conquis sur les Latins ; les autres conduisent des chevaux, des captifs, les mains liées derrière le dos, destinés, suivant un usage barbare et dont on regrette de trouver chez Virgile la tradition, à être égorgés sur le bûcher qui consumera le corps de Pallas. Les chefs portent des trophées d'armes prises à l'ennemi. On mène aussi des chars teints du sang des Rutules. Le vieil Alétès, l'écuyer de Pallas, suit ce funèbre cortège. Dans son désespoir, il se meurtrit la poitrine et tombe à terre, épuisé de douleur. Puis vient le cheval de guerre du jeune héros, Æthon, dont les yeux roulent de grosses larmes, comme le coursier d'Achille pleurant à la mort de Patrocle. Le lugubre cortège se déroule au milieu des Troyens plongés dans une morne tristesse, tandis qu'Énée adresse à Pallas un suprême adieu.

Après nous avoir montré les Troyens et les Latins rendant les derniers devoirs à leurs morts, à la faveur d'un armistice, le poète nous conduit à Pallantée, dans la ville d'Évandre, où la Renommée au vol rapide a déjà porté la sinistre nouvelle. Les Arcadiens se précipitent aux portes, tenant à la main des torches funéraires qui éclairent au loin la campagne ; cette foule rencontre la troupe des Troyens ; tous ensemble entrent dans la ville en poussant des lamentations, auxquelles se mêlent les cris plaintifs des femmes. Évandre, qu'on voulait retenir, s'est élancé au milieu du cortège ; il se laisse tomber sur le lit

funèbre et embrasse le corps de son fils, pleurant, gémissant ; pendant longtemps sa gorge contractée par l'émotion ne laisse échapper aucun son.

« Enfin il s'écrie : « O Pallas, est-ce là ce que tu avais « promis à ton père ? tu devais, disais-tu, t'exposer avec « plus de prudence aux fureurs de Mars ! Je savais bien ce « que peuvent dans un premier combat l'espoir naissant « de la gloire et le doux attrait de l'honneur. Ah ! qu'il a « été déplorable, qu'il a été cruel pour toi cet appren- « tissage de la guerre ! Tous les dieux ont donc été sourds « à mes vœux et à mes prières. Et toi, ô ma vertueuse com- « pagne, que tu es heureuse d'avoir quitté la vie, de « n'avoir pas été réservée pour une telle douleur ! Moi, au « contraire, je n'ai prolongé mes jours et dépassé le terme « fatal que pour survivre à mon fils ! Que n'ai-je suivi les « armes des Troyens, nos alliés ! c'est moi que les Rutules « auraient percé de leurs traits. Oui, c'est moi qui devais « mourir, moi que ce cortège funèbre devait ramener ici, et « non pas toi, Pallas ! Je ne vous accuse pas, Troyens, ni « notre alliance, ni l'hospitalité qui a uni nos mains loya- « les. Non, les destins avaient décidé que ce malheur ac- « cablerait ma vieillesse. Du moins, si une mort prématurée « attendait mon fils, il me sera doux de songer qu'il n'est « tombé qu'après avoir immolé des milliers de Volsques « et en ouvrant aux Troyens l'entrée du Latium. Puis-je « t'honorer, Pallas, par de plus dignes funérailles que le « pieux Énée, les vaillants Phrygiens, les chefs tyrrhéniens « et toute leur armée ! Ils portent de glorieux trophées, la « dépouille des guerriers à qui ton bras a donné la mort. « Ton armure gigantesque, Turnus, serait aussi portée en « triomphe, si Pallas avait eu ton âge et la force que « donnent les années. Mais pourquoi, infortuné, retenir les « Troyens loin des combats ? Allez, et rapportez fidèlement « mes paroles à votre roi : « Si je prolonge ma vie, qui « m'est odieuse depuis que Pallas n'est plus, c'est que je « compte sur ce bras qui doit Turnus et au père et au fils ; « c'est tout ce que désormais j'attends de lui et de la for-

« tune. Je ne cherche plus les douceurs de la vie; ce serait « un crime, mais je veux porter cette consolation à mon « fils dans le séjour des mânes. (1) »

Il faut remarquer avec quel art Virgile a su varier chez ses différents personnages l'expression d'un même sentiment, la douleur d'un père ou d'une mère, dont le fils a été glorieusement tué dans un combat. Chez la mère d'Euryale, c'est un désespoir accablant, immense; sa plainte déchirante est comme un long cri de détresse. Chez Mézence, aux accents d'une douleur navrante se mêlent des remords qui prêtent quelque noblesse à ce caractère odieux; il se purifie au contact d'un sentiment noble, l'amour paternel. Sa résolution farouche de venger son fils ou de mourir est bien en rapport avec sa sauvage fierté. Évandre, âme généreuse et tendre, nous émeut profondément par le spectacle de cette vieillesse désormais sans espérance, et à laquelle de telles afflictions étaient réservées. Tout est fini pour lui; et pourtant, dans un malheur si grand, il est soutenu par la pensée de la gloire dont son fils s'est couvert : il éprouve je ne sais quel mélancolique orgueil à se dire que ce n'est pas le courage, mais la force seule qui a trahi Pallas, et ce qui le fait vivre, c'est l'espérance de le voir vengé. Il y a déjà dans sa fière plainte quelques traits dignes du vieil Horace de Corneille s'écriant :

Tout beau! ne les pleurez pas tous:
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.

(1) *Énéide*, XI, v. 152 à 181.

Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte.
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte (1).

Le poète nous peint aussi les funérailles des Troyens tués à l'ennemi ; dans le camp des Latins se sont allumés de même d'innombrables bûchers. Sombres lendemains des jours de bataille, où à la fièvre et aux enivrements de la lutte succède pour les survivants la morne tristesse de tous ces deuils, si pesante surtout pour les vaincus !

Nous glissons rapidement sur les scènes que Virgile nous présente ensuite. Il nous introduit dans le palais de Latinus, où de longs débats se livrent devant le vieux roi. Diomède, un chef grec établi en Italie, a refusé de prêter aux Latins le secours de ses armes ; il leur conseille même de faire alliance avec Énée, dont il vante la piété et le courage. Drancès, un orateur insidieux, jaloux de la gloire de Turnus, appuie ces conseils, auxquels Latinus est tout prêt à se ranger ; il attaque violemment les partisans de la guerre et, avant tous, Turnus, son ennemi. Celui-ci réplique par un long discours, d'une vigueur et d'une passion entraînantes ; il réduit à néant les arguments d'une prudence timide, et son audace va sans doute enflammer tous les cœurs, quand un courrier se précipite tout haletant dans l'assemblée ; il vient annoncer qu'Énée, à la tête de toute son armée, marche sur Laurente. On juge de l'émoi universel ; la jeunesse frémissante court aux armes, et un grand cri de guerre monte vers le ciel. Turnus prend le commandement, tandis que Latinus découragé se reproche

(1) *Horace*, acte III, sc. VI.

de n'avoir pas fait davantage pour prévenir cette funeste guerre.

Tel qu'un coursier fougueux qui a brisé ses liens et bondit dans la plaine, Turnus descend des hauteurs de la citadelle. A ses yeux se présente l'amazone Camille, à la tête de la cavalerie des Volsques; elle demande à Turnus de la placer au poste d'honneur, en lui laissant prendre les devants avec son escadron: elle affrontera le choc des cavaliers étrusques. Que, pendant ce temps, Turnus, avec son infanterie, reste au pied des murs et défende les remparts.

Turnus accepte sa proposition audacieuse : tandis que Camille sera aux prises avec la cavalerie ennemie, il attendra les Troyens dans un chemin creux au milieu de la forêt, et leur tendra une embuscade où ils ne sauraient manquer de tomber. Il enfermera la troupe d'Énée dans une gorge resserrée, dont les Rutules garderont toutes les issues.

Pendant que le jeune héros s'empare des positions sur les hauteurs et s'établit dans cette forêt perfide, Diane, la divine chasseresse, à qui Camille est chère entre toutes les mortelles, s'afflige du haut des cieux du sort cruel qui menace sa favorite. Elle raconte à une de ses nymphes l'histoire de la jeune guerrière et les causes de la vive affection qu'elle lui porte. Jadis Métabus, roi des Volsques, chassé, comme Mézence, par ses sujets qu'irritait sa tyrannie, fuyait, gagnant la solitude des forêts sur les hautes montagnes. Il emportait avec lui sa fille, enfant qui ne parlait pas encore. Mais les Volsques, acharnés à sa poursuite, lancent de toutes parts des flèches contre lui, et les rapides cavaliers sont sur le point de l'atteindre. Pour comble de malheur, un torrent écu-

meux, grossi par les orages, lui barre le chemin. Il n'ose se jeter à la nage ; car il tremble pour son précieux fardeau. Mais une inspiration soudaine illumine son esprit. Il portait à la main une énorme javeline d'un bois de chêne noueux et durci au feu. Il y attache sa fille, après l'avoir enveloppée de l'écorce d'un liège sauvage ; puis, la balançant de sa main robuste, il la lance sur l'autre rive du torrent, après l'avoir mise sous la protection de l'auguste Diane. Sa prière est exaucée ; la javeline traverse en sifflant les airs et se plante dans le gazon du bord opposé. Métabus se jette alors dans les flots et reprend ce trésor si cher. Désormais il passera sa vie au sein des forêts, farouche, fuyant les cités, n'ayant pour société que quelques pâtres. Il nourrit sa fille du lait d'une cavale sauvage ; dès qu'elle put marcher, il l'arma d'un javelot, lui enseigna à lancer les flèches, et la revêtit de la dépouille d'un tigre. Elle s'accoutuma à manier l'arc et la fronde, et acquit bientôt à la chasse une merveilleuse adresse. Fidèle à Diane à qui elle était consacrée, elle se refusa à tout hyménée et ne se plut qu'aux exercices guerriers. Mais hélas ! ajoute la déesse, une mort prématurée est sur le point d'atteindre Camille : que du moins celui qui la frappera expie cruellement ce meurtre !

De l'Olympe nous redescendons sur la route de Laurente où s'avancent Troyens, Etrusques, Arcadiens. Toute la plaine se hérisse de lances dont les fers reluisent au loin sous les feux du soleil. A la rencontre des ennemis marchent Camille et Messape, à la tête des cavaliers volsques et latins. Les deux troupes s'arrêtent un instant à la portée du javelot ; elles font pleuvoir l'une sur l'autre une grêle de traits

qui obscurcissent le ciel; enfin elles se heurtent; les rangs se confondent, on entend les gémissements des mourants; les armes, les cadavres, les chevaux expirants roulent pêle-mêle; le carnage devient affreux. Entre tous se distingue l'amazone Camille; tantôt elle lance une nuée de flèches légères, tantôt elle brandit une lourde hache à deux tranchants; sur ses épaules résonnent l'arc d'or et les armes de Diane. Autour d'elle, quelques guerrières, instruites par elle aux combats, forment comme un escadron d'élite. Ici encore se place une longue énumération de guerriers, qui, avec des circonstances ingénieusement variées, tombent sous les coups de cette vierge redoutable.

Mais Jupiter anime au combat Tarchon, le chef de la cavalerie étrusque, qui ramène à l'ennemi avec une nouvelle force ses escadrons qui cédaient. Aruns épie une occasion favorable pour frapper Camille, il s'attache à ses pas tandis qu'elle poursuit un Troyen dont elle convoite les armes étincelantes, où l'or se mêle à l'airain. Il lance contre elle son javelot; le fer pénètre profondément dans la poitrine de l'amazone.

« Camille mourante veut de sa main arracher le trait; « mais la pointe acérée, engagée entre les côtes, reste enfon- « cée dans la blessure. Elle s'affaisse défaillante; la mort « appesantit ses paupières, son visage, qui naguère brillait « d'un vif éclat, se décolore. Près d'expirer, elle adresse ces « paroles à Acca, une de ses compagnes, la plus fidèle de « toutes et sa plus chère confidente : « O ma sœur, jus- « qu'ici mes forces ont servi mon courage; maintenant une « cruelle blessure me fait mourir, et autour de moi tout « s'enveloppe d'un voile de ténèbres. Cours, va porter à « Turnus ce suprême message; dis-lui qu'il me remplace

« au combat et repousse les Troyens de la ville. Adieu
« pour toujours. » En disant ces mots, elle lâche les rênes
« et glisse sans force jusqu'à terre. Glacée par la mort,
« elle s'affranchit peu à peu de tous les liens du corps ; son
« cou languissant se penche sur son sein ; elle laisse re-
« tomber sa tête qu'appesantit le sommeil de la mort ; ses
« armes lui échappent et son âme indignée s'enfuit en
« gémissant chez les ombres (1). »

Une immense clameur s'élève jusqu'aux astres ; le combat se rallume avec plus de fureur. Du haut de l'Olympe, Diane gémit amèrement sur la mort de celle qui lui était si chère. Du moins Camille sera vengée ; une nymphe, par l'ordre de la déesse, décoche elle-même contre son meurtrier une flèche rapide ; il meurt, et son corps reste oublié dans la plaine poudreuse.

A la nouvelle de la mort de Camille, le désordre se met dans les rangs des Volsques et des Rutules. Tous se précipitent vers les remparts de Laurente au milieu de tourbillons de poussière, pendant que du haut des murs les femmes affolées poussent des cris lamentables. Il y a à l'entrée des portes une horrible bagarre, un écrasement meurtrier. Turnus, averti, au fond de la forêt où il est en embuscade, de la mort de l'héroïne, bat en retraite, le cœur plein de rage. Énée franchit sans danger la forêt qui cachait naguère un piège si redoutable, et se retranche devant la ville : car la nuit qui est venue l'empêche d'engager aussitôt le combat.

Telles sont les conséquences, désastreuses pour les Latins, de la mort de Camille. Cette fière et gra-

(1) *Énéide*, XI, v. 816 à 831.

cieuse figure de la vierge chasseresse domine tout le XIe chant. C'est, ainsi que l'a fait remarquer Sainte-Beuve, une des plus heureuses créations de Virgile. « A côté de ces jeunes et intéressants Pallas, Euryale et Lausus, on verra toujours se détacher cet autre profil d'une coupe si nette, d'un front et d'une taille de Diane, et tenant à la main pour javeline le bois de myrte armé de fer (1). »

CHANT XII.

Le chant XII est le dernier acte de cette tragédie sanglante qui a pour acteurs les Troyens et les Latins. Il va nous montrer le triomphe d'Énée et la paix définitivement conclue entre les deux nations ennemies, qui désormais n'en feront plus qu'une.

Turnus voit que les Latins sont accablés par leurs revers, et qu'on semble lui reprocher de n'avoir pas tenu ses promesses. Il s'enflamme d'un implacable courroux et va trouver Latinus, pour lui déclarer qu'il est prêt à lutter contre Énée dans un combat singulier. Le sort des armes décidera qui des deux doit épouser Lavinie et régner sur le Latium. Ainsi les preux du moyen âge vidaient leur querelle en champ clos et se soumettaient au jugement de Dieu. Malgré les objections de Latinus, qui l'engage à renoncer à sa fille et à retourner paisiblement dans Ardée, sa capitale, malgré les prières de la reine Amata, qui le supplie de ne point exposer ses jours à un tel péril, Tur-

(1) *Étude sur Virgile.*

nus, emporté par la violence de son amour, s'obstine à vouloir combattre. Il envoie un de ses compagnons porter à Énée un défi, puis s'apprête à ce duel suprême, revêt sa plus belle armure et, brandissant sa lance, exhale sa fureur guerrière.

Énée accepte le cartel : de son côté, il se prépare, rassure ses compagnons et son jeune fils, heureux de voir approcher le terme de cette longue suite de combats.

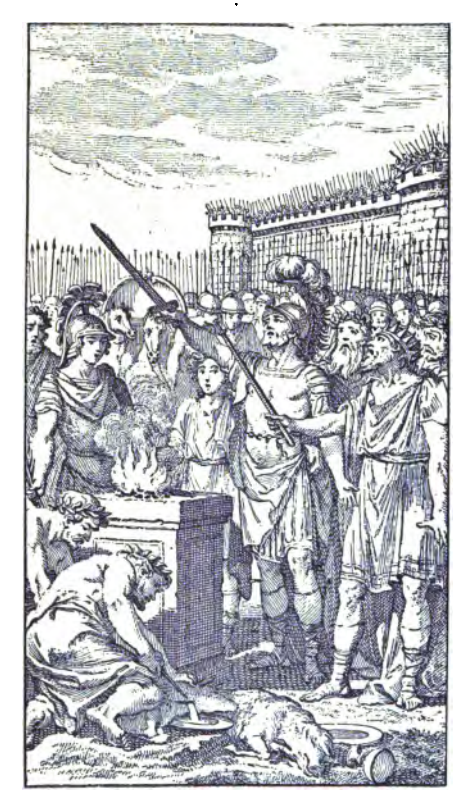
« Virgile, dit M. Boissier, va donner à cette grande lutte une scène digne d'elle. Figurons-nous dans cette plaine aujourd'hui déserte, d'un côté Laurente et ses hautes murailles, de l'autre le camp troyen avec ses portes et ses retranchements. Sur les remparts de la ville, au sommet des tours, se pressent les femmes, les gens du peuple, les enfants qui regardent. Les deux armées entourent le champ de bataille, chacun conservant son rang, comme si d'un moment à l'autre, on allait avoir à reprendre la lutte interrompue ; en attendant, les lances qui vont être un moment inutiles, sont enfoncées en terre et les boucliers reposent contre elles. Les chefs voltigent au milieu des soldats, brillants d'or et de pourpre. Tous les yeux sont tendus vers cet espace vide, où va se jouer le sort des deux peuples. Le ciel n'est pas moins attentif que la terre à ce grand spectacle. Junon, pour en être plus rapprochée, s'est arrêtée sur les hauteurs du mont Albain, d'où l'on aperçoit nettement la ville de Latinus et les deux armées, tandis que Jupiter, dans sa demeure céleste, tient en ses mains les balances dans lesquelles il pèse les destinées des mortels (1). »

(1) *Nouvelles promenades archéologiques*, p. 363.

Au milieu du terrain disposé pour le combat, s'élèvent des autels de gazon consacrés aux divinités des deux peuples. Les deux rois s'avancent : Latinus a le front ceint d'une couronne formée de douze rayons d'or, symbole du Soleil, son aïeul ; Turnus le suit, balançant dans sa main deux javelots armés d'un large fer. De l'autre côté, Énée paraît, étincelant du feu que jettent son bouclier et son armure. Son fils Iule l'accompagne. Un prêtre approche les victimes des autels embrasés ; les deux rois répandent le sel et la farine sur le front des victimes et versent sur les autels des libations de vin.

« Le pieux Énée, tirant son épée, fait cette prière : « Soyez-moi témoins, Soleil, et toi, terre du Latium que « j'invoque et pour qui j'ai supporté de si durs travaux, « et toi, père tout-puissant des dieux, et toi, Junon, fille de « Saturne, que je prie de m'être désormais plus propice ; « je vous atteste, et toi aussi, illustre Mars, dont le sou- « verain pouvoir décide les batailles ; je vous invoque « encore, Sources et Fleuves, et vous, divinités de l'air et « des mers aux flots d'azur. Si la fortune donne la victoire « à Turnus, il est convenu que les Troyens se retireront « dans la ville d'Évandre et qu'Iule abandonnera le La- « tium : dès lors, jamais les Troyens ne renouvelleront la « guerre et n'attaqueront ce royaume. Mais si la victoire se « range du côté de mes armes (c'est là mon espérance, et « puissent les dieux la confirmer !), je n'obligerai pas les « peuples de l'Italie à obéir aux Troyens ; je ne réclame « pas pour moi l'empire ; qu'à des conditions égales les « deux nations, toutes deux invaincues, s'engagent dans « un pacte éternel. Je leur donnerai les choses sacrées et « les dieux ; que mon beau-père Latinus continue d'avoir « les armes et le pouvoir souverain. Les Troyens me bâ- « tiront une cité et Lavinie lui donnera son nom (1). »

(1) *Énéide*, XII, v. 176 à 194.



Reproduction de Cochin.

Serment d'Énée.

Après Énée, Latinus, par un serment solennel, s'engage, au nom des Latins, à observer religieusement ce traité. Puis on fait couler le sang des victimes, on arrache leurs entrailles palpitantes et on en remplit les bassins dont on charge les autels.

Ce combat singulier d'où dépend le sort d'Énée et de l'Italie, ne va pas cependant se livrer aussitôt après la conclusion du traité. Virgile, par divers incidents habilement imaginés, saura le retarder et exciter ainsi dans notre esprit une plus grande attente. Juturne, sœur de Turnus, à laquelle Jupiter a accordé l'immortalité, vient se mêler aux Rutules sous les traits d'un guerrier, et leur reproche de laisser leur roi s'exposer pour eux, un seul homme courir les risques du combat à la place d'une puissante armée. Ces paroles enflamment le cœur des Rutules ; ils demandent la rupture du traité, plaignant le sort de Turnus. Un javelot qui part tout à coup de leurs rangs va frapper un jeune Arcadien ; la fureur éclate parmi les compagnons d'Énée et la lutte recommence.

Cependant Énée cherche à arrêter le carnage, et supplie les siens de respecter le traité. Mais ses cris sont impuissants ; lui-même est atteint d'une flèche lancée par une main inconnue. Il est forcé de rentrer dans son camp ; Turnus, mettant à profit l'absence de son rival, déchaîne toute sa fureur belliqueuse et sème la mort autour de lui : ses chevaux fumants de sueur font jaillir le sang sous leurs sabots. On dirait le dieu Mars lui-même qui vole sur son char meurtrier, dans son terrible appareil de guerre, escorté par la Colère et par l'Épouvante. Tout plie et cède devant le chef rutule.

Mais Énée, en vain soigné par le vieux chirurgien

Iapis, qui ne peut arracher le dard de la plaie, est guéri grâce à l'intervention miraculeuse de sa mère. Vénus est allée cueillir pour lui sur les hauteurs de l'Ida le dictame aux larges feuilles et à la fleur purpurine, à qui elle a communiqué une vertu secrète, en y mêlant le parfum des dieux, l'ambroisie et la panacée, l'herbe qui guérit tous les maux. Avide de retourner au combat, le héros met de nouveau sa cuirasse, s'arme de son bouclier; il serre tendrement dans ses bras son fils Ascagne, l'effleure d'un baiser à travers son casque, en lui adressant ce fier et mélancolique adieu :

« O mon fils! apprends de moi la vertu et le labeur qui « mérite la véritable gloire : d'autres t'apprendront le « succès. Aujourd'hui mon bras va te défendre dans les « batailles et t'assurer le prix éclatant de la victoire. Pour « toi, quand l'âge aura mûri ta raison, souviens-toi de mes « paroles, rappelle sans cesse à ton esprit les exemples de « ceux de ta race, et enflamme-toi pour la vertu en son« geant que tu es le fils d'Énée et le neveu d'Hector (1). »

Dans la plaine que couvrent des nuages de poussière, Énée s'élance à la recherche de Turnus; c'est lui qu'il appelle à haute voix; mais Juturne, qui veille sur son frère, dirige, toujours invisible, le char de Turnus du côté opposé à celui où son adversaire accourt. Désespérant d'atteindre un ennemi qui sans cesse lui échappe au moment où il l'aperçoit, le héros troyen se venge sur les Rutules, dont il fait un horrible massacre. Non moins affreux sont les coups que Turnus porte aux Troyens; on dirait deux

(1) *Énéide*, XII, v. 435 à 440.

fleuves qui se précipitent du haut des montagnes, dévastant tout sur leur passage. Les deux armées tout entières prennent part à la sanglante mêlée. Énée, inspiré par Vénus, anime alors ses troupes à l'assaut de Laurente. Les échelles sont appliquées aux murailles, la flamme est lancée contre les maisons. A l'intérieur de la ville, un sinistre événement achève de porter le découragement et l'effroi parmi les Latins. La reine Amata, quand elle a vu la ville investie et les toits en feu, égarée par la douleur, s'accusant de tous les maux que son peuple endure, s'est pendue à une porte de son palais. Latinus s'abandonne au plus profond désespoir.

Turnus, qui à l'extrémité de la plaine poursuit encore quelques ennemis, est informé de la situation critique où se trouve Laurente. En vain sa sœur Juturne essaie encore par ses ruses de l'empêcher de s'exposer à de nouveaux dangers ; il accourt, résolu à se mesurer seul à seul avec Énée. Arrivé au pied des remparts, il s'écrie qu'il faut cesser le combat, que lui seul doit lutter contre Énée ; ainsi le veut le traité qui a été conclu. Le fer va décider entre eux.

Les deux armées suspendent le combat ; Rutules, Troyens, Latins, tous portent leurs regards sur Turnus et sur Énée qui, à cet appel, s'est hâté de quitter les hautes murailles de Laurente. Nous voici donc enfin arrivés à ce terrible duel depuis si longtemps préparé et annoncé.

D'abord les deux adversaires lancent leurs javelines puis, s'abritant derrière leurs boucliers, se portent avec l'épée des coups redoublés. Tels deux taureaux courent l'un sur l'autre, les cornes en avant, se heurtent et se font de terribles blessures, inondant de sang

leur cou et leurs larges épaules. Soudain l'épée de Turnus se brise; c'est que, en courant au combat, il avait, dans sa précipitation, saisi, au lieu de son propre glaive, celui de son écuyer, incapable de résister aux armes divines d'Énée. Il recule, et fuit, poursuivi sans relâche par son adversaire; cinq fois l'un et l'autre font le tour de l'enceinte, que ferment d'un côté les rangs épais des Troyens et de l'autre un marais et les remparts de Laurente. Mais Juturne vient encore au secours de son frère; sous les traits de son écuyer, elle lui tend sa fidèle épée. Énée, de son côté, grâce à l'intervention de Vénus, peut arracher sa javeline qui s'était enfoncée dans le tronc d'un olivier sauvage.

Le combat recommence avec un nouvel acharnement. Du haut du ciel, les dieux contemplent cette lutte. Jupiter annonce à Junon que l'heure suprême est arrivée et que les destins se sont prononcés pour Énée; il est temps que la déesse renonce à son implacable ressentiment contre les Troyens. Junon se résigne; mais elle demande du moins que les Latins, qui doivent céder, conservent leur ancien nom, ainsi que leur langue, leurs usages, leurs costumes. Jupiter sourit et consent:

« Les Ausoniens garderont la langue et les mœurs de « leurs pères; leur nom subsistera; les Troyens se mêleront « seulement à la masse de la nation; ils ne la domineront « pas. J'ajouterai au culte du Latium le culte et les rites « troyens, et je ferai des deux peuples les Latins, parlant « tous le même langage. De ce mélange avec le sang auso- « nien sortira une race qui surpassera en vertu les hommes « et les dieux; aucune nation ne t'honorera d'un culte « plus pieux (1). »

(1) *Énéide*, XII, v. 834 à 840.

Désormais c'en est fait de Turnus; tout l'abandonne. Jupiter envoie du haut des airs une des Furies qui, sous la forme d'un hibou, passe et repasse devant les yeux du Rutule, funeste présage qu'aperçoit Juturne; elle reconnaît qu'elle ne peut plus rien pour Turnus, et, désespérée, s'enfuit du champ de bataille, déplorant son immortalité qui l'empêche d'accompagner son frère dans le royaume des ombres.

Énée cependant brandit sa longue lance, presse son ennemi, et le raille amèrement. Celui-ci saisit un énorme quartier de rocher, placé là comme limite d'un champ; douze hommes à peine pourraient le porter. Turnus le soulève et veut le lancer à son ennemi; mais ses genoux ont fléchi sous ce poids; son sang se glace dans ses veines, et le bloc énorme, après avoir roulé dans l'air, tombe sans avoir franchi tout l'espace qui sépare Turnus d'Énée. La crainte maintenant s'empare du chef rutule; il ne sait plus comment échapper à son ennemi ni comment l'assaillir. Laissons un poète moderne nous donner en vers la traduction assez heureuse de la fin de l'Énéide, qui va nous décrire la dernière phase du combat :

Tandis qu'il (1) flotte ainsi, tremblant et taciturne,
Le farouche Troyen, mesurant son rival,
De toute sa vigueur lance le trait fatal.
Jamais par la baliste une pierre poussée,
Jamais du haut des cieux la foudre courroucée,
N'ébranlèrent les airs avec un tel fracas.
Comme un noir tourbillon, messager du trépas,
L'énorme javelot siffle en fendant l'espace,

(1) Turnus.

Traverse d'un seul coup la solide cuirasse,
Les sept plaques d'airain du large bouclier,
Et perce, en frémissant, la cuisse du guerrier.
Ebranlé par ce choc comme par le tonnerre,
Turnus, sur son genou, chancelle, tombe à terre;
Et le gémissement qui sort des rangs latins,
Gronde sur la colline et dans les bois lointains.
Résigné, suppliant, la face prosternée,
Des yeux et de la main Turnus implore Énée :
« Je ne me plaindrai pas, j'ai mérité mon sort;
« Use de ta fortune et du droit du plus fort.
« Mais pourtant, si ton cœur, ainsi que je l'espère,
« Peut comprendre et sentir tout le malheur d'un père,
« Prends pitié de Daunus, qui n'a d'autre soutien
« Que celui de son fils, comme Anchise eut le tien.
« Aux bras de mes parents si tu ne veux me rendre,
« Rends-leur du moins mon corps, pour pleurer sur ma cendre.
« Triomphe ; les Latins, rangés autour de nous,
« Ont vu Turnus soumis embrasser tes genoux ;
« Qu'au sort de Lavinie un nœud sacré t'enchaîne,
« Et ne me poursuis plus d'une implacable haine. »
Énée, à ce discours, roule sur lui les yeux ;
Le fer reste indécis à son bras furieux ;
Mais, tandis qu'en son cœur la pitié s'insinue,
Il voit le baudrier et l'agrafe connue,
Dépouilles de Pallas, qu'en vainqueur insolent,
Turnus portait encor suspendus à son flanc.
Dès qu'il a contemplé cet horrible trophée,
Terrible, furieux, d'une voix étouffée :
« Eh quoi! tu jouirais d'un triomphe inhumain!
« Meurs! Pallas immolé se venge par ma main. »
Sur le pâle Turnus, à ces mots, il s'incline,
En plongeant son épée au fond de sa poitrine ;
Soudain un froid mortel glisse dans tout son corps,
Et son âme en courroux s'enfuit aux sombres bords (1).

On a remarqué dans le récit de ce combat plus

(1) Traduction de Barthélemy, t. II, p. 363.

d'un trait qui fait songer aux mœurs chevaleresques du moyen âge ; Turnus a quelquefois un sentiment de l'honneur digne de nos anciens preux. On trouve chez Énée une délicatesse qui n'existe point chez l'Achille d'Homère. Dans son duel contre Hector, le héros grec apporte un acharnement et une violence vraiment barbares. Non seulement il tue son adversaire sans pitié, mais il regrette « de ne pas pouvoir manger ses chairs palpitantes. » Énée, lui, reste jusqu'au bout le héros humain et miséricordieux ; il se laisse toucher par les paroles de Turnus abattu, et sans doute il va lui pardonner, lorsque ses yeux tombent sur le baudrier de Pallas, de celui que Turnus n'a pas épargné, malgré sa jeunesse, et dont il porte encore la dépouille. Alors la colère s'empare de son cœur, le ressentiment fait taire la voix de la pitié, et il immole son ennemi ; ou plutôt c'est Pallas lui-même qui se venge par les bras d'Énée. « C'est Pallas, oui, c'est Pallas qui te frappe (1). »

L'Énéide se termine sur ces vers : « Le froid de la mort glace les membres de Turnus et son âme indignée s'enfuit en gémissant chez les ombres. »

Dès lors, rien ne s'oppose plus à l'établissement des Troyens dans le Latium ; les deux peuples, naguère ennemis, ne vont plus en faire qu'un seul. Énée épousera Lavinie et fondera la ville de Lavinium. La légende racontait qu'il survécut peu à son triomphe, et que, engagé dans une guerre contre les Étrusques, il disparut sur les bords du fleuve Numicius. On supposa qu'il avait été tout vivant ravi au ciel, et depuis on l'honora comme un dieu.

(1) G. Boissier. *Nouvelles promenades archoélogiques*, p. 368.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION SUR L'ÉNÉIDE ET SUR VIRGILE.

Dans notre trop incomplète analyse de l'Énéide, nous avons laissé, aussi souvent que possible, la parole au poète, n'interrompant son récit que par de sobres remarques et de courts rapprochements. Nous en avons dit assez cependant pour que ceux qui nous ont suivi aient quelque idée de la beauté de l'œuvre et de l'esprit qui l'anime. Il nous est facile aussi de comprendre par quelles qualités elle devait particulièrement charmer les contemporains de Virgile. N'avons-nous pas fait ressortir à mainte reprise l'ardent patriotisme qui éclate à chaque page du poème ? Nulle part la grandeur de Rome n'a été exaltée en termes plus magnifiques. Quelle admiration l'Énéide nous inspire pour les héros qui ont illustré la glorieuse cité ! Quel splendide recensement de tous ces vaillants qui devaient conquérir le monde, soit qu'ils nous apparaissent au milieu des fraîches vallées élyséennes, dans ce défilé majestueux, sous les yeux attendris d'Anchise et de son fils, soit que l'image de leurs hauts faits reluise, ciselée dans l'or et dans l'airain du bouclier prophétique ! Quel enthousiasme pour cette cité si humble à son origine, et qui doit

un jour dresser sa tête altière au-dessus de toutes les nations courbées sous son joug !

Ce qui devait encore séduire les contemporains et surtout Auguste, qui eût voulu ramener les Romains aux antiques vertus et se plaisait à donner l'exemple de la simplicité, c'est la peinture attrayante des mœurs pures et des habitudes frugales de ces anciens temps. La charmante création du personnage d'Évandre, pour ne citer que cet exemple, appartient tout entière au poète : « Les traditions le représentaient comme un fort méchant homme, qui avait tué son père ; il est chez Virgile le type accompli des bons princes de l'âge d'or et du siècle de Saturne. Il habite une cabane d'où l'on voit les bœufs paître dans les herbages du forum. C'est le chant des oiseaux qui l'éveille le matin, et il n'a d'autre garde que deux gros chiens lorsqu'il va voir Énée. On sait les belles et simples paroles qu'il lui adresse quand il le reçoit dans son palais rustique : Fénelon nous dit qu'il ne pouvait pas les lire sans pleurer (1). »

Nous devons rappeler encore un autre caractère saillant de l'Énéide. C'est, on l'a vu, un poème essentiellement religieux. Virgile, en le composant, secondait les efforts que faisait Auguste pour rétablir dans son intégrité l'ancien culte national. L'Énéide contient la description de presque tous les rites en usage à Rome, énumère tous les dieux latins, les cérémonies par lesquelles on les honorait, et la formule des prières qu'on leur adressait. Aussi cette épopée fut-elle pour l'antiquité païenne une sorte de livre sacré. L'entreprise poursuivie par le héros du poème

(1) G. Boissier. *La Religion romaine*, t. I, p. 231.

n'est-elle pas avant tout religieuse ? Que se propose Énée, sinon d'apporter dans le Latium ses dieux exilés de Troie réduite en cendres ? De là cette épithète de « pieux » qui accompagne toujours son nom. Sans doute, il est aussi un héros épique, un vaillant guerrier ; mais ne nous apparaît-il pas surtout comme l'instrument du destin, que guident les oracles, les présages et les apparitions des dieux, qui obéit sans résistance aux ordres si souvent manifestés de la divinité ? Tous ses actes sont en réalité subordonnés à la mission qu'il a reçue, et qui est de transporter de Troie dans le Latium les dieux pénates de sa patrie. Pour se conformer à la volonté des dieux, il quitte Ilion en proie à l'incendie et au pillage, il s'arrache à son amour pour la reine de Carthage, il aborde, après tant d'épreuves, sur cette côte italienne qui semblait toujours lui échapper, il descend dans le pâle royaume de Pluton, il livre à contre-cœur de longs et sanglants combats. « Une fois que le ciel a parlé, dit M. Boissier, Énée n'hésite plus : ses désirs, ses préférences, ses affections se taisent ; il se sacrifie et s'immole sans se plaindre aux ordres des dieux. C'est ce qui est surtout visible au quatrième livre (1). » Cette interprétation du caractère d'Énée le justifie un peu des reproches que bien des critiques lui ont adressés. On l'a trouvé précisément trop résigné, trop soumis à la volonté divine. Mais il ne pouvait pas être autrement. S'il nous semble moins passionné, moins vivant que d'autres héros d'épopée, qu'Achille, par exemple, il est du moins conforme à l'intention du poète, qui voulait personnifier en lui la piété

(1) *La Religion romaine*, t. I, p. 245.

et la vertu romaines dans leur perfection idéale.

Ajoutons que Virgile lui a prêté beaucoup de ses propres sentiments, et lui a communiqué, en maint endroit, la tendresse qui était en son cœur. Comme Virgile, Énée a de la répugnance pour la guerre. Il ne tue qu'à regret, il connaît la pitié et verse des larmes sur les infortunes humaines. Ce n'est plus un Troyen contemporain de ces farouches guerriers qu'Homère nous a peints d'une touche si franche et si vigoureuse. C'est une âme mélancolique et douce, qui s'émeut au spectacle de toutes les misères. On a tourné en ridicule ces fréquents attendrissements du héros. Il n'est que trop aisé de parodier ce qui est beau. Un poète français du XVII[e] siècle, Scarron (1), a eu le tort de traduire en vers burlesques les sept premiers chants de l'*Énéide*, et, malgré tout son esprit, n'a pu se faire absoudre de ce crime, ou tout au moins de ce délit, de lèse-majesté poétique. Il se plaît, en particulier, à railler ces pleurs qu'Énée, suivant lui, répand à tout propos :

Il était homme fort tendre !
Et son visage de rosée
Avait la peau tout arrosée
Quand quelqu'un devant lui pleurait.

et ailleurs :

Æneas pleurait comme un veau...
Je crois vous avoir déjà dit
Qu'il donnait des pleurs à crédit
Et qu'il avait le don de larmes.

(1) Auteur du *Virgile travesti*, né à Paris en 1610, mort en 1660.

Ce sont ces larmes surtout qui nous émeuvent. Énée, si humain et si compatissant, que le malheur n'a point endurci et dans l'âme duquel toutes les infortunes trouvent un douloureux écho, peut bien, il est vrai, nous sembler trop sage, trop scrupuleux, trop vertueux pour un héros épique. Mais n'a-t-il pas une grandeur morale qui impose et une bonté qui lui concilie toute notre sympathie ?

Au reste, les autres personnages de l'*Énéide* nous inspirent pour la plupart les mêmes sentiments. Beaucoup nous séduisent par leurs douces ou brillantes qualités, par leur courage, par leur dévouement à la patrie ou à l'amitié ; à tous Virgile a donné quelque chose de sa tendresse d'âme ; il n'en est pas un, on peut le dire, même parmi les plus sacrifiés, pour qui nous éprouvions une complète antipathie, et qui ne rachète par quelque côté les vices que le poète a dû lui prêter. Mézence lui-même, ce tyran détesté, ne se rehausse-t-il pas à nos yeux par son affection passionnée pour son fils Lausus, et ce désespoir qui ne lui permet pas de survivre à ce qu'il a de plus cher au monde ? Comment ne pas reconnaître dans Turnus un vif sentiment de l'honneur, une fierté héroïque, une vaillance qui font oublier ce que ses emportements guerriers ont parfois de cruel ? Quelle bonhomie mêlée de dignité chez Latinus, dont les irrésolutions font parfois sourire, mais qu'on ne peut s'empêcher d'estimer et de plaindre ! Les gracieuses et nobles figures abondent, pour lesquelles notre sympathie et notre admiration sont sans réserves. Quelle grandeur ne se remarque pas dans Priam et dans Anchise ! Quelle cordiale générosité chez le vieil Évandre ! Et tous ces personnages épisodiques des derniers

chants, de quels traits heureux ils sont esquissés ! Le poète a excellé à nous peindre ces jeunes guerriers moissonnés dans leur fleur, illustres déjà par leurs exploits : Lausus, Pallas, et ces deux amis, Nisus et Euryale, unis dans la mort comme ils l'ont été dans leur héroïque entreprise !

Les caractères de femmes ne sont pas tracés avec moins de bonheur. Elles ne jouent pas sans doute dans l'œuvre un rôle aussi considérable que les guerriers ; mais qui ne garde un ineffaçable souvenir de Didon, de sa passion, de ses remords, de son désespoir, de sa mort tragique ? Comment oublier Andromaque, ce modèle de l'amour conjugal, et Camille, la fière et intrépide amazone ?

Oui, l'œuvre tout entière est comme pénétrée de cette tendresse et de cette pitié que répandait l'âme si pure de Virgile. Il s'y révèle à tout instant avec cette mélancolie et cette compassion pour les maux de l'humanité, qui en font un des écrivains les plus modernes parmi les anciens. Chateaubriand (1) attribue pour causes à cette douce et gracieuse mélancolie du poète le sentiment des malheurs qui le frappèrent dans sa jeunesse, et cet amour des champs et de la solitude, qu'il conserva même au temps de sa plus grande faveur auprès d'Auguste et de Mécène.

C'est cette bonté, cette délicatesse de cœur qui a amené le poète à modifier les mœurs parfois barbares de l'Iliade, qui lui a inspiré, alors même qu'il chantait les batailles, le plus vif amour de la paix, qui lui a fait pressentir en quelque sorte, du sein du paganisme, les croyances de l'avenir. « Sa poésie, comme le fait juste-

(1) *Génie du Christianisme.*

ment remarquer M. Boissier (1), paraît avoir quelquefois des accents chrétiens ; il parle avec émotion des faibles et des humbles ; il est plein de tendresse pour les malheureux et les opprimés ; il compatit aux douleurs humaines. Son héros si triste, si résigné, si méfiant de ses forces, si prêt à tous les sacrifices, si obéissant aux volontés du ciel, a déjà quelques traits d'un héros chrétien. A côté de toutes les petitesses des dieux du paganisme, qu'il n'a pu corriger tout à fait, quoiqu'il les ait fort atténuées, on est surpris de l'idée élevée qu'il se fait de la divinité. Il la regarde comme la dernière ressource du malheureux qu'on outrage. A ces esprits violents qui méprisent l'humanité et qui n'ont pas peur de la force, il rappelle qu'il y a des dieux, et qu'ils n'oublient pas les vertus ni le crime. Il les montre accordant à ceux qui viennent de faire une bonne action la meilleure et la plus pure des récompenses, la joie de l'âme, la satisfaction du bien accompli. » Aussi les chrétiens des premiers temps, prêtant un sens mystique à la quatrième églogue qui chante, sans le désigner, la naissance d'un enfant (2) et annonce le retour de l'âge d'or, ont-ils pu y voir la prédiction de la venue du Christ. Toute une légende se forma ainsi peu à peu sur le compte du poète, dont on fit un voyant, une sorte d'apôtre. L'Eglise lui accorda même une place dans ses hymnes liturgiques, et, à la fête de Noël, on chantait : « Virgile, prophète des gentils, viens rendre témoignage au Christ ! » On racontait que saint Paul, passant à Naples, s'était arrêté devant le tombeau de Virgile, et s'était écrié en ver-

(1) *La Religion romaine*, I, p. 255.
(2) Le fils de Pollion, protecteur de Virgile.

sant des larmes : « Quel homme j'aurais fait de toi, si je t'avais trouvé vivant, ô le plus grand des poètes ! » Ces traditions nous prouvent à quel point Virgile a pu être considéré comme un précurseur du christianisme, comme un de ceux qui ont préparé les âmes à en recevoir les nobles enseignements. C'est cette pensée que Victor Hugo a exprimée dans de beaux vers :

Dans Virgile parfois, dieu tout près d'être un ange,
Le vers porte à sa cime une lueur étrange.
C'est que, rêvant déjà ce qu'à présent on sait,
Il chantait presque à l'heure où Jésus vagissait.
C'est qu'à son insu même il est une des âmes
Que l'Orient lointain teignait de vagues flammes.
C'est qu'il est un des cœurs que déjà sous les cieux
Dorait le jour naissant du Christ mystérieux !
Dieu voulait qu'avant tout, rayon du Fils de l'homme,
L'aube de Bethléem blanchît le front de Rome (1).

D'autres légendes, greffées sur la première, ont représenté au moyen âge notre poète comme un véritable magicien ; sa naissance, disait-on, avait été entourée de prodiges : par ses enchantements, il avait frayé le chemin de Naples à Pouzzoles, à travers le Pausilippe ; il avait aussi élevé par ses charmes un cheval de bronze colossal, qui avait le pouvoir de guérir les chevaux malades auxquels on faisait traverser son ombre. Singuliers témoignages de la puissance de fascination que le poète exerçait sur les âmes, dans ces époques de foi et de crédulité naïves ! Aujourd'hui encore, Virgile est resté un grand enchanteur ; mais la seule magie que nous lui reconnaissions est celle des beaux vers et des nobles sentiments qui toujours captivent le cœur de ses fidèles.

(1) *Les Voix intérieures*, XVIII.

Longue, bien longue serait la liste des hommes éminents dans les lettres, dans les arts, dans toutes les conditions de la vie, qui, vouant un culte à Virgile, l'ont célébré par des paroles enthousiastes (1). Il a été pour beaucoup un puissant consolateur. Nous n'allons plus, ainsi qu'on le faisait au moyen âge, chercher des oracles dans ses poèmes, comme en des livres sacrés; mais combien de ses vers exprimant une morale salutaire, une noble pensée, une maxime fortifiante, un sentiment de pitié pour le malheur, ont été redits par des âmes douloureuses, au milieu de cruelles épreuves, et ont été comme ces formules enchantées dont parle le poète :

Il est des baumes doux, des lustrations pures,
Qui peuvent de notre âme assoupir les blessures,
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs (2).

Ce qu'on sait, par les biographes, du caractère de Virgile confirme bien ce que nous découvrent ses écrits. Ame douce, candide, rêveuse, il se plaisait surtout, nous l'avons dit à plusieurs reprises, dans la solitude, au sein de ces campagnes où il avait grandi. L'extrême simplicité de son costume, le peu de soin de son ajustement donnaient à son extérieur je ne sais quoi de rustique. Tel il se montrait même chez ses puissants protecteurs :

Laissant traîner sa robe, à la fois doux et grave,
Les cheveux négligés, dans le palais d'Octave
Il entrait à pas lents, et le soir, au festin,
Rêvait à sa Mantoue, à ses forêts de pin.

(1) Voir, entre autres l'invocation adressée à Virgile par Michelet. Etude de M. Corréard (même collection), p. 115.
(2) André Chénier, *La Liberté.*

Un mot l'eût fait rougir. Sur le bras de Mécène
Souvent il s'appuyait afin de prendre haleine,
Comme font, sous le poids d'un ennui persistant,
Ceux dont le corps est faible ou bien le corps souffrant.
Entre ses grands amis tel fut le doux Virgile (1).

A voir ce personnage de haute taille, au teint basané, rougissant aisément, réservé dans ses paroles, aimant à passer inaperçu, nul n'aurait deviné en lui l'immortel auteur des Eglogues, des Géorgiques et de l'Énéide. Mais cet homme timide et ingénu exerçait sur ceux qui l'approchaient une séduction infinie. Son âme était bonne et généreuse; ami tendre et dévoué, empressé à louer le mérite chez autrui, il ne connut jamais la jalousie. Sa modestie, sa défiance de lui-même ne faisaient que redoubler l'estime qui l'entourait. Aussi, bien qu'il cherchât toujours à s'effacer, la gloire allait au-devant de lui, et les gens du peuple eux-mêmes le désignaient entre eux, quand ils le rencontraient dans les rues de Rome, disant : « C'est lui, c'est Virgile ! »

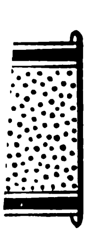
Nous n'avons donc pas à redouter ici, comme il arrive quelquefois, un désaccord entre le génie et le caractère du poète. L'homme et son œuvre sont également dignes de notre sympathie et de notre admiration. Aussi, comme l'a très bien dit Sainte-Beuve : « Virgile est-il avec Horace de ceux dont on ne se sépare plus, de ceux qu'on emporterait comme ses pénates, s'il fallait absolument quitter le reste de la cité latine et de l'antique patrie ; Horace, c'est l'ami ; Virgile, c'est le maître et l'ami encore. »

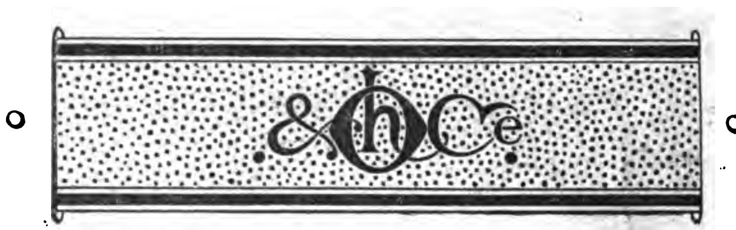
(1) A. Brizeux. *La fleur d'or. Camée.*

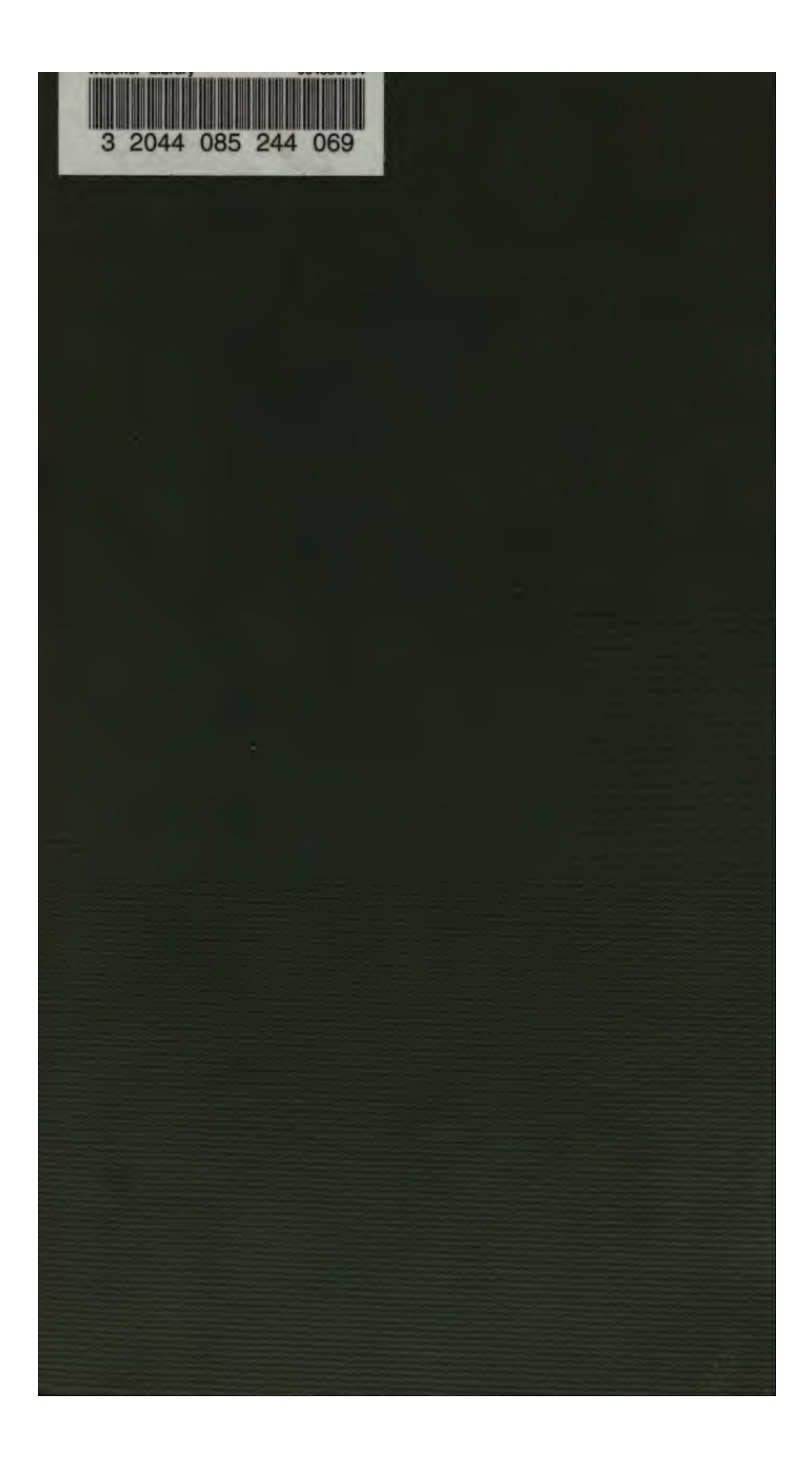
TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES.

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN.






3 2044 085 244 069